U d'/of OTTAWA
39003002484136

Universitas
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesparisiennes02hous

LES

PARISIENNES

Deuxième série des GRANDES DAMES

ARSÈNE HOUSSAYE

LES GRANDES DAMES

MONSIEUR DON JUAN — MADAME VÉNUS — LES PÉCHERESSES BLONDES
UNE TRAGÉDIE A EMS

10e édition. — 4 vol. in-8 cavalier, avec 4 portraits, 20 fr.

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

DEPUIS MOLIÈRE JUSQU'A BÉRANGER

7e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV

5e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

LE ROI VOLTAIRE

5e éd. — Gravures. — 1 vol. in-8 cavalier

HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE

Nouvelle édition. — 1 vol. in-8 cavalier. — Portraits

VOYAGE A MA FENÊTRE

1 vol. in-8 cavalier. — 5e édition. — Gravure de Johannot

NOTRE-DAME DE THERMIDOR

Nouvelle édition. — 1 vol. in-8 cavalier. — Portraits

HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI

1 vol. in-8. — Portraits

MADEMOISELLE CLÉOPATRE

8e éd. — 1 vol. grand in-8

PRINCESSES DE COMÉDIE ET DÉESSES D'OPÉRA

1 vol. in-8 cavalier. — 10e éd. — Gravures de Flameng

LE ROMAN DE LA DUCHESSE

7e éd. — 1 vol. in-18

HISTOIRE DES PEINTRES FLAMANDS

1 vol. in-folio, illustré de 100 magnifiques gravures

POÉSIES COMPLÈTES

8e édition. — 1 volume in-8. — Gravures

ARSÈNE HOUSSAYE

LES

PARISIENNES

II

MADEMOISELLE PHRYNÉ

La Parisienne est le huitième péché capital, mais l'amour qu'elle donne est le huitième sacrement.

LES GRANDES DAMES.

Nouvelle édition

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

MDCCCLXIX

Tous droits réservés

PG
2276
H7P3
1869
v. 2

EVA

LIVRE V

EVA

A Paris, l'amour pardonne tout; l'amour-propre ne pardonne rien.

***

Tu invoques les dieux dans une tempête : la volupté est une tempête plus dangereuse pour toi.

Hésiode a dit : Prends garde au lendemain si tu n'es pas vertueux aujourd'hui.

ÉPICTÈTE.

Les femmes ont de la vertu comme certaines plantes, mais il faut les cueillir pour le savoir.

***

On revient d'un amour comme on revient d'un feu d'artifice : triste et nocturne.

***

Quand on a été femme à Paris, on ne peut pas être femme ailleurs.

MONTESQUIEU.

L'on n'est pas plus maître de toujours aimer qu'on ne l'a été de ne pas aimer.

LA BRUYÈRE.

Vous allez à la comédie, moi, je suis comme Molière, je vois la comédie partout. — Votre comédie de théâtre n'est que l'épreuve après la lettre. — Ma comédie parisienne au jour le jour, c'est l'eau-forte avant la gravure.

LES GRANDES DAMES.

I

Le guet-apens.

CE n'était pas l'amour qui frappait à minuit à la porte de la duchesse de Montefalcone.

C'était la mort.

— N'ouvrez pas, dit encore la duchesse au second coup de timbre.

Sa femme de chambre était près d'elle qui lui dénouait les cheveux pour la nuit.

On sonna une troisième fois.

— Voyez donc ce que c'est, dit Bianca,

mais dites que je suis couchée et que je ne reçois pas.

La femme de chambre revint à elle après une minute d'absence.

— C'est le médecin de mademoiselle de Pernand qui veut parler à madame la duchesse.

— Violette est donc malade? demanda Bianca avec une subite pâleur. Priez le docteur d'entrer.

La duchesse vit venir à elle un homme tout funéraire, lunettes bleues pour cacher ses yeux, perruque pour cacher son front, favoris teints pour cacher sa figure. Sa longue redingote était comme un linceul noir. Il s'inclina deux fois et parla ainsi d'une voix caverneuse :

— Madame la duchesse, j'ai le regret de vous avertir que votre amie mademoiselle de Pernand est à la dernière extrémité.

Bianca regardait cet homme avec effroi.

— C'est impossible, dit-elle, je l'ai vue hier toute gaie et toute vivante. Que lui est-il donc arrivé?

— Je ne sais pas bien. Le sang a monté à la

tête, le délire l'a prise, elle ne sait plus ce qu'elle dit; seulement elle vous appelle à grands cris.

— Je vais aller la voir, dit la duchesse.

Elle sonna.

— Émilie, dites qu'on attèle tout de suite un cheval au coupé.

— Mais les deux cochers de madame la duchesse sont déjà partis. C'est aujourd'hui le bal des gens de maison, madame la duchesse sait bien comme ils étaient impatients.

— Est-ce que tous les cochers de Paris sont au bal?

— Non, il n'y a que les gens de bonne maison, dit le médecin en essayant un sourire, les cochers de fiacre sont toujours sur le pavé. J'ai à la porte un fiacre qui va bien : si madame la duchesse veut y monter?

— Oh! non! dit Bianca qui avait peur d'être en compagnie de ce personnage.

— C'est que je ne garde pas ce fiacre, dit le médecin qui comprit bien le froid qu'il inspirait. Je suis appelé auprès d'une femme en couches, je ne pourrai retourner au Parc des Princes que dans une heure.

— Eh bien ! je prendrai votre fiacre, dit la duchesse en le congédiant par un froid salut.

Elle rajusta sa chevelure, s'enveloppa d'une pelisse et descendit en toute hâte.

— Mais je vais accompagner madame, lui dit la femme de chambre du haut de l'escalier.

— Non, vous savez bien que je n'ai pas peur. D'ailleurs je ne reviendrai pas avant que la nuit soit passée.

Le fiacre n'était pas encore à l'Arc de Triomphe quand Achille Le Roy vint à son tour frapper à la porte de Bianca.

Ce fut Antonia tout en larmes qui vint lui ouvrir.

— Qu'y a-t-il donc? lui demanda-t-il.

— Je suis désespérée. Un médecin est venu chercher la duchesse parce que mademoiselle de Pernand est mourante. Je me suis éveillée trop tard pour aller avec elle. Vous savez comme elle est, elle irait seule au bout du monde. Mais j'ai le pressentiment qu'il va lui arriver malheur. Voulez-vous venir avec moi au Parc des Princes?

— Oui. Combien y a-t-il de temps qu'elle est partie?

— Cinq minutes.

— Eh bien! nous allons la rejoindre.

Achille Le Roy descendit avec Antonia. Il avait son coupé dans l'avenue.

— Allez vite! dit-il à son cocher en lui indiquant le chemin du Bois.

On arriva à l'Arc de Triomphe deux minutes après la duchesse.

— Nous allons la trouver dans l'avenue de l'Impératrice.

Mais on ne trouva Bianca ni dans l'avenue de l'Impératrice, ni dans le Bois, ni au Parc des Princes.

On alla sonner à la porte de Violette. Tout le monde dormait; le jardinier ne comprenait pas qu'on vînt réveiller les gens à cette heure, surtout dans la saison où il n'y a pas de belles de nuit.

— Mais mademoiselle de Pernand n'est donc pas malade?

— Malade! elle s'est promenée dans le jardin jusqu'à dix heures, jouant avec ses chiens et avec mes petites filles.

— Reprenons la route du Bois, dit Achille Le Roy.

— Nous ferions peut-être mieux d'attendre ici la duchesse, dit Antonia.

— Non, nous la rencontrerons; car sans doute nous l'avons dépassée, soit que nous ayons mal vu, soit qu'elle ait pris un autre chemin. Mais maintenant qu'il est plus d'une heure nous entendrons au loin le bruit des chevaux et nous la reconnaîtrons parce que les fiacres deviennent rares.

Le coupé rentra dans le bois de Boulogne.

Cependant qu'était devenue Bianca? Le cocher de fiacre avait pris le vrai chemin : l'avenue d'Eylau, l'avenue de la Muette et la porte d'Auteuil. Mais comme c'était un vrai fiacre il n'était arrivé au Parc des Princes qu'après le départ du coupé d'Achille Le Roy.

En quittant les Champs-Élysées, la duchesse impatiente avait dit au cocher d'aller plus vite.

Seulement alors elle s'était aperçue qu'au lieu d'un cocher elle en avait deux. Pourquoi ce luxe de cochers?

Elle ne connaissait pas la peur, pourtant elle fut prise d'une vague inquiétude. Deux cochers pour conduire une seule femme après

minuit par le bois de Boulogne, ce n'est pas la coutume.

Quand elle vit qu'on prenait l'avenue d'Eylau elle ne pensa plus aux deux cochers ; elle fut toute à l'idée de Violette, priant Dieu de lui conserver cette sœur d'élection : « Cette âme bleue », comme elle disait, qui était pour elle une vision du ciel.

En quittant la porte d'Auteuil, il faut traverser un coin du Bois pour arriver au Parc des Princes. On prend d'abord l'ancienne route de Boulogne pour s'engager bientôt dans l'avenue qui va droit à la Seine.

Dans cette avenue il n'y a pas de réverbères; les arbres sont hauts et chenus, les broussailles touffues et mystérieuses.

En ce moment, les chevaux qui trottaient se mirent au pas. Un des cochers sauta sur l'herbe. La duchesse s'imagina d'abord, tant elle était loin de croire à une mauvaise intention, que cet homme allait prendre la route de Boulogne, s'étant fait conduire jusque-là par son camarade.

Quoiqu'on fût dans la belle saison, celui qui était descendu prestement était harnaché

d'un manteau-carrick dans le style des cochers d'opéra-comique quand on jouait les *Voitures versées*.

Cependant la voiture allait toujours au pas. La duchesse croyait déjà cet homme bien loin quand il ouvrit subitement la portière.

Bianca n'était jamais prise au dépourvu. Il ne lui fallut pas deux secondes pour montrer sa main armée d'un revolver.

L'homme au carrick allait répondre par un coup de feu quand une petite main le prit par le bras.

Il se retourna fort surpris d'être en compagnie.

C'était Antonia tout essoufflée qui précédait Achille Le Roy de quelques pas.

Le cocher qui était sur le siége prit peur; il sauta à son tour sur l'herbe et se perdit dans le Bois.

Son compagnon, resté seul, fit bonne figure. Il avait dégagé son bras par un effort violent, car Antonia s'y était cramponnée. Le coup destiné à la duchesse il le tira sur la jeune fille et l'atteignit à l'épaule.

Elle poussa un cri; la duchesse, qui était

descendue pour se jeter sur l'assassin, courut à Antonia.

Achille Le Roy n'était plus qu'à trois pas de cette scène quand un second coup de feu l'effleura à la hanche.

L'homme au carrick perdant la tête avait voulu viser tout à la fois la duchesse et Achille Le Roy : la duchesse pour la tuer, Achille Le Roy pour l'empêcher de la secourir.

— C'est elle ! c'est elle ! c'est Judith ! disait Antonia qui ne pensait pas à sa blessure et qui se releva avec héroïsme pour se jeter sur l'assassin.

En effet elle avait déjà le carrick, mais le carrick lui resta dans les mains.

On vit alors s'enfuir à toutes jambes Judith habillée en homme, qui avait été trahie par sa chevelure, car sa chevelure avait rompu les digues et s'était répandue sur ses épaules quand son chapeau était tombé à terre.

— Saisissez-la ! cria Antonia épuisée à Achille Le Roy.

Mais Achille, voyant la jeune fille ensan-

glantée, ne pensa qu'à la sauver. Il craignait, d'ailleurs, que la duchesse ne fût blessée elle-même.

— Pauvre enfant! dit Bianca en embrassant Antonia, tu ne veux donc pas que je meure?

Antonia ne répondit pas : elle était tombée évanouie.

Une heure après, le docteur Chantour, appelé en toute hâte, vint chez la duchesse.

— Que s'est-il donc passé?

Les médecins ne veulent jamais traiter un malade sans bien savoir l'origine de sa maladie.

— Rien, moins que rien, docteur, répondit Bianca. Cette enfant a joué avec des armes à feu; le coup est parti, la balle a traversé l'épaule, mais il n'y a pas de fracture. Voyez plutôt.

Antonia souleva son bras et voulut le passer au cou de la duchesse.

— Vous avez beau dire, duchesse, reprit le médecin, ce n'est pas à deux heures du matin qu'on joue avec des armes à feu. Il y a là-dessous une aventure tragique.

La duchesse refusa de répondre. Mais comme on sait tout à Paris, le docteur Chantour à sa seconde visite raconta mot à mot à la duchesse ce qui s'était passé ; — naturellement avec quelques variantes. — Un coquin était venu déguisé en médecin dans un fiacre n° 1214 traîné par deux petits chevaux bretons à poils roux, têtus et nerveux. On avait avec cinq louis et une bouteille de vin de Champagne décidé le cocher à prêter sa voiture, lui disant que c'était pour un train de plaisir. Il était resté à boire dans un cabaret de la rue du Colysée, où on devait lui ramener son fiacre vers une heure du matin.

Quel nouveau cocher avait conduit les petits bretons vers le Parc des Princes ? On ne le savait pas. Mais ce qu'on savait bien, c'est qu'une femme habillée en homme, ensevelie sous un carrick sacramentel, avait accompagné le cocher improvisé. On savait bien aussi qu'elle avait voulu tuer la duchesse. On disait qu'elle s'était trompée de figure, voilà pourquoi Antonia était blessée. Mais quel était le motif ? On ne le savait pas. On disait : Jalousie de femme. — Et on ajoutait : La

preuve que ce sont deux rivales, la duchesse et la femme au carrick, c'est que Achille Le Roy, trop tendre pour l'assassin, l'a laissé fuir et garde le plus profond silence dans la peur que la justice n'intervienne.

Quand la duchesse eut écouté le médecin, elle se contenta de lui dire :

— Vous êtes bien renseigné, vous savez beaucoup mieux que moi ce qui s'est passé.

Quoique Bianca ne voulût point parler, elle demanda pourtant au duc d'Ayguesvives, qu'elle rencontra le lendemain à l'Opéra, des nouvelles de cette Italienne qui était venue pour remplacer tout à la fois Marie Sasse, madame Carvalho, Christine Nilsson et Adelina Patti.

— Est-ce que c'est elle qui vous a conduite hier au bois de Boulogne? dit le duc qui cherchait plus que tout le monde encore le mot de l'énigme.

Mais Bianca, qui avait horreur de tous débats avec la Justice, répondit qu'elle n'était pas allée au bois de Boulogne.

Le lendemain le duc chercha Judith. Mais on ne la trouva pas. Vers le soir on lui

dit qu'elle était partie pour Londres par le train de marée.

On fit télégraphier, mais Judith était en pleine mer.

Antonia ne mourut pas de sa blessure.

— Vous êtes bien heureuse d'en être quitte à si bon compte, dit le docteur Chantour, car vous méritiez bien d'être punie de votre mutisme. Il faut qu'un médecin sache tout. On ne guérit le corps qu'en voyant ce qui se passe dans l'âme.

— Quoi! docteur, même quand on est blessée par un coup de pistolet!

— Oui, mademoiselle. Il faut que le médecin sache pourquoi on a armé le pistolet, si c'est un accident, un acte de vengeance, une folie d'amour. Il y a des fièvres de toutes les couleurs; c'est par l'âme qu'il faut commencer, même en chirurgie.

— C'est par la curiosité, dit Antonia. Après cela la science a cent yeux, c'est son droit d'être curieuse.

II

Pourquoi Achille Le Roy retourna dans ses montagnes.

Quoique la duchesse de Montefalcone fût presque consolée, elle avait encore ses heures de tristesse et de sauvagerie où elle se réfugiait en elle-même et où elle courait chez Violette pour pleurer.

Mais n'était-ce pas la solitude qui jetait ainsi la nuit dans son âme?

Sans se l'avouer, elle aimait Achille Le Roy, non plus de cet amour rêveur et doux qui l'avait mollement enivrée sous les yeux de Prémontré, mais de cet amour inquiet, de

cet amour d'orage qui ressemblait à la haine. Elle prenait plaisir à le voir et elle avait peur de lui. S'il n'était pas là, elle désirait qu'il vînt; s'il était là, il l'impatientait et elle lui disait de s'en aller. Il apportait le trouble en elle : elle le cherchait et le fuyait tour à tour.

Comme toutes les natures violentes et contenues, Bianca épousait les idées les plus disparates. Elle faisait le tour des sentiments, elle s'enthousiasmait pour un rêve qu'elle condamnait bientôt. Ce n'était qu'ascensions et chutes, ce n'était qu'embarquements, traversées, naufrages et retours sur cette mer de l'inconnu qui attire toutes les femmes.

Elle était fière et contente de résister à Achille Le Roy, mais il lui arrivait aussi de songer que sa vie était bien stérile sans amour. Elle pensait à ses expansions dans le cœur de Violette. Combien ne lui serait-il pas plus doux de se jeter tout éperdue sur le cœur d'un amant et de lui dire : « Voilà mes joies et voilà mes larmes! » de lui dévoiler toutes les splendeurs de cette âme qui avait trop vécu dans la contemplation et qui voulait jeter son feu dans les étreintes humaines !

Mais la duchesse, outre qu'elle était retenue par sa dignité, était retenue encore par une cause indigne d'une âme comme la sienne. Si Achille Le Roy eût été prince, elle eût peut-être été moins vertueuse; mais quoiqu'il fût bien de ses amis, il n'était pas de son monde. La Déclaration des droits de l'homme ne fera jamais comprendre à une femme qu'il n'y a plus que des hommes. Il y avait donc instinctivement pour la duchesse deux degrés dans la chute : tomber avec un homme « de son monde », c'était le premier degré. Avec Achille Le Roy, c'était le second. Vieux préjugés enracinés comme les chênes des forêts vierges. Depuis le commencement du monde l'amour ne s'est jamais mesallié, puisque l'homme et la femme sont nés d'Adam et Ève.

Mais la duchesse voyait plus juste quand elle reprochait à Achille Le Roy de ne rien faire. Il avait beau lui dire : — N'est-ce pas une grande action déjà de vivre? de s'élever au-dessus des petites choses et des petites ambitions? C'est l'opinion des sept sages de la Grèce.

Elle n'était pas convaincue. Elle le trouvait

beau dans son dédain, mais elle lui répliquait : « Je veux être fière de tous mes amis. »

Achille Le Roy ne lui disait pas qu'elle avait raison, mais il le pensait. Plus d'une fois il avait voulu montrer sa force ; mais comment ? — On ne se battait plus, si ce n'est en duel : on le connaissait bien sur ce terrain-là. — Faire un livre ? il répétait le mot de Montesquieu : — A quoi bon faire un livre sur cette petite terre qui n'est pas plus grosse qu'un point sur un *i*. — Faire une découverte immortelle ? c'est toujours le hasard qui se charge de cela. Il rappelait Roland : « N'oublions pas, disait-il, que dès que Roland eut repris son sens commun, il ne fit plus rien. » Roland était son héros. Il disait aussi comme La Rochefoucauld : « Les gens qui s'attachent trop aux petites choses sont incapables d'en faire de grandes. » Et il ajoutait : « Les grandes choses à faire ne viennent jamais pour eux, mais au moins ils meurent avec la consolation de n'avoir pas touché aux petites choses. »

Un soir, Achille Le Roy eut une affaire au Café Anglais avec un faquin qui por-

tait un grand nom. Il voulut relever une impertinence du comte de *** qui lui dit avec hauteur :

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, nous ne sommes pas du même monde.

— Eh bien! dit Achille Le Roy, puisque nous ne sommes pas du même monde, je vous enverrai dans l'autre monde.

Achille Le Roy prit pour témoins le comte de Harken et Adolphe de La Chanterie.

Le comte refusa de se battre, disant comme Beaumarchais :

— J'ai refusé mieux.

On eut beau lui représenter qu'Achille Le Roy était un galant homme, il persista à demander un autre adversaire pour dérouiller son épée.

Tout le ridicule retomba sur le faquin; mais Achille Le Roy, qui vivait parmi les gens les plus titrés, se sentit blessé au vif. C'est en vain qu'il voulut se consoler par le principe de la souveraineté des droits de l'homme; ce mot : « Il n'est pas de notre monde », lui revenait sans cesse à l'oreille.

Chez la duchesse il sentait bien d'ailleurs, quelque bonne mine qu'on lui fît, que tous gardaient avec lui un air de protection.

Il se révolta tout à fait.

Dans un salon du faubourg Saint-Germain, il entendit un soir par dessus les épaules de sa voisine ce petit dialogue :

— Pourquoi reçoit-on cet homme ici ? C'est à ne plus mettre les pieds dans un salon !

— Je ne comprends pas bien ; pourquoi me fais-tu cette question ?

— Parce que cet homme n'est pas de notre monde.

C'était le marquis d'Hartemont qui parlait ainsi.

Et cependant depuis quelque temps on avait surnommé Achille Le Roy le roi de Navarre. On lui faisait cette plaisanterie ou cette galanterie de l'appeler Achille Le Roy — de Navarre.

Achille Le Roy n'en pouvait croire ses oreilles. Il regarda bien celui qui parlait de si haut ; ses yeux reçurent d'aplomb un regard dédaigneux. Mais il n'était pas homme à fuir devant un regard. Le marquis, bientôt vaincu,

détourna la tête comme par distraction, mais en réalité parce qu'il n'avait pu lutter contre cette charge à fond de train de deux yeux irrités et flamboyants.

— Ah! je ne suis pas de son monde! dit-il tout haut.

— A qui en avez-vous donc? lui demanda sa voisine, qui traînait elle aussi trente-deux quartiers de noblesse, mais sans faire de façons pour trouver beaucoup d'esprit à Achille Le Roy.

— Vous n'avez pas entendu? J'en ai à ce grand traîneur de fleurs de lys qui dit que je ne suis pas de son monde. Qu'il soit tranquille, je ne tarderai pas à lui prouver que je suis de son monde. Vous allez voir tout à l'heure.

Disant cela, Achille Le Roy s'approcha très-galamment du marquis d'Hartemont, le salua avec une politesse railleuse et lui dit en le regardant de plus haut encore que n'avait fait le marquis :

— Monsieur, je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté parce que je ne voulais pas avoir cet honneur-là. Mais à cette heure, j'ai

le plus vif désir que cette présentation se fasse. Deux soldats — deux simples soldats — se présenteront chez vos témoins demain à huit heures. La présentation aura lieu dans l'île de Croissy, je me trompe, dans la forêt de Saint-Germain, c'est plus héraldique. Nous verrons quel est celui qui a le meilleur blason sur son cœur.

— Qu'est-ce que ce galimatias? murmura le marquis voulant fuir ce dialogue. Monsieur, je ne me bats pas avec vos pareils.

— Remarquez, monsieur — le marquis, si vous voulez, — que nous sommes en l'an du sans-culotte Jésus 1868.

— Monsieur, quand nous serions en l'an 1889, je vous ferais la même réponse.

Achille Le Roy cacha sa colère subite.

— Alors, monsieur, vous jugez que le duel à l'épée est impossible entre nous?

Achille avait déchiré son gant.

— Eh bien! je me contenterai d'un autre duel.

Et il fit un demi-tour comme les marquis de l'ancien régime.

— Eh bien! lui demanda mademoiselle de

Saint-Réal, qui avait vu le jeu des physionomies sans rien entendre.

Achille ne répondit pas; puis, tout à coup :

— Dites-moi, je connais la maîtresse du marquis. C'est mademoiselle Phryné, ci-devant Lucia Tournesol, connaissez-vous sa femme ?

— Oui; levez la tête : ne la voyez-vous pas appuyée au piano ?

— Ah ! diable, je la croyais jolie !

— Elle n'est pas si mal que cela, Dieu merci! Vous n'aimez donc pas les tables somptueuses? Voyez donc quels seins et quelles épaules !

— Mais, ma chère, ce ménage c'est une asperge et une citrouille.

— Oui, on appelle cela un mariage assorti.

— Après tout, vous avez raison; elle est très-grosse, mais elle est très-jolie.

— Qu'est-ce que cela vous fait, d'ailleurs?

— Qu'est-ce que cela me fait! Vous le saurez bientôt.

Le lendemain le marquis, selon son habitude, alla au Bois pour voir passer Lucia en amazone sur un cheval qu'il lui avait donné.

Quoiqu'il fût avec sa femme, il voulait recueillir au passage quelques-uns de ses regards, qui sont comme des fleurs cueillies dans le jardin défendu. Mais Lucia était trop occupée à répondre à un cavalier qui marchait avec elle, tête de cheval à tête de cheval.

C'était naturellement Achille Le Roy.

— Le drôle! murmura le marquis.

— A qui en avez-vous?

— C'est ce rustre qui monte là-bas cet admirable cheval.

— Oui, comme s'il était né dans une écurie, dit la marquise en se moquant de son mari.

— On n'a pas idée de cela.

— Oui, n'est-ce pas? Quelle mésalliance! Sans compter qu'il est en conversation presque criminelle avec une femme qui vous est chère, monsieur mon mari.

— Toutes les femmes me sont chères, à commencer par vous.

— Oh! je sais bien, j'ai mon jour comme les autres. Quel est donc ce beau cavalier qui cause avec cette demoiselle?

Le marquis ne put réprimer un mouvement d'impatience.

— Ce beau cavalier, poursuivit-il, j'ai l'honneur de ne pas le connaître.

— Que dites-vous là? Est-ce qu'il aurait commis quelque mauvaise action? Cela va déteindre sur cette fille; vous ne pourrez plus lui parler. Voyez donc; il est au mieux avec elle.

Le marquis enrageait.

— Je suis vraiment surpris, ma chère, de vous voir vous acharner à ce spectacle.

— Eh bien! regardons de l'autre côté.

Il y a de singuliers hasards : le soir même, en descendant l'escalier de l'Opéra, le marquis, donnant le bras à sa femme, rencontra Lucia donnant le bras à Achille Le Roy.

— C'est un pari, pensa-t-il. Tout à l'heure Lucia aura des coups de cravache.

Achille Le Roy passa résolûment devant le marquis, mais sans offenser la marquise, parce qu'il la regarda avec ses yeux fascinateurs qui avaient tant d'éloquence.

— Je crois que cet homme vous a regardée, dit tout haut le marquis.

— Oui, il a de fort beaux yeux, dit la mar-

quise, qui avait plus d'une dette à faire payer à son mari.

Une heure après, le marquis frappait à la porte de Lucia. Ce fut Achille Le Roy qui se présenta sur le seuil.

— Vous vous êtes trompé de porte, dit-il au marquis.

Et il lui jeta la porte au nez.

Ce n'était que le commencement.

Le lendemain, aux Tuileries, Achille Le Roy se fit présenter à la marquise sous prétexte qu'elle chantait comme une cantatrice, et qu'il adorait la musique — et surtout les musiciennes.

Quoique le marquis fût un homme aimable, — avec les autres femmes, — Achille Le Roy n'eut pas grand'peine à prouver à la marquise qu'il était plus aimable que son mari. On sait déjà que le roi de Navarre était né éloquent. La marquise lui demanda pourquoi on le surnommait Le Roy de Navarre. Il répondit :

— C'est parce que le royaume n'existe plus. C'est peut-être aussi parce que j'aime beaucoup les belles Gabrielles, et qu'il n'y a

pas une femme qui ne me fasse changer de religion.

La marquise se récria. Mais il l'enveloppa dans un beau paradoxe sur la religion de l'amour, à peu près comme un oiseleur jette le filet sur une compagnie de perdrix.

Quand le marquis apprit comment Achille Le Roy s'était fait présenter à sa femme, il rugit et défendit à la marquise de lui reparler jamais. Mais, pareille à toutes les femmes, la marquise n'obéissait qu'à elle-même. Elle n'avait obéi à son mari que pendant toute la période de la lune de miel. On était en pleine lune rousse, elle reprit sa volonté à deux mains. Elle se moqua du marquis en lui déclarant qu'elle parlerait à Achille Le Roy partout où elle le rencontrerait, comme faisaient beaucoup de ses amies.

Le marquis proposa une séparation.

— Une séparation de quoi? demanda la marquise.

Et comme il ne répondait pas:

— Une séparation de corps? reprit-elle; il y a longtemps que c'est fait : demandez à mademoiselle Lucia. Une séparation de biens?

je vous en défie, vous savez trop ce que vous y perdriez.

— Je ne suis pas fort en mathématiques, madame, mais vous ne me ferez pas l'injure de parler à mes ennemis.

— Vous voulez dire que M. Achille Le Roy est votre rival. C'est là précisément ce qui m'entraîne vers lui, car il me dira des nouvelles de mademoiselle Lucia.

Quand le mari n'avait plus de bonnes raisons à donner à sa femme, il allait chez sa maîtresse. Maintenant que la porte était fermée, qu'allait-il devenir ? Peu nous importe, ce n'est pas son histoire que nous racontons.

Un peu par amour, un peu par vengeance, un peu par curiosité, la marquise se laissa prendre à la tentation. Achille Le Roy, armé d'une volonté terrible, ne perdait pas une heure.

C'était la saison où les gens du monde se rencontrent tous les jours plusieurs fois : au sermon, en visite, au Bois, au spectacle, au bal. Achille se multipliait.

Une nuit, on soupait dans une grande maison. Il y avait foule. Chacun pour soi, les

femmes pour tous. Aussi Achille Le Roy soupait-il presque en tête-à-tête avec la marquise, à une table de vingt-quatre couverts. Je ne parlerai ni du jeu des pieds ni du jeu des mains, ces caresses de serpent qui font tant de ravages, jusque dans les âmes. Le mari était absent : Achille lui avait ménagé un rendez-vous avec Lucia pour le mieux tromper.

Que se passa-t-il après le souper? Achille et la marquise valsèrent. Pendant le cotillon ils se retrouvèrent cent fois, s'enchaînant l'un l'autre. C'était l'ivresse. Achille conduisit la marquise dans l'antichambre pour lui mettre lui-même sa pelisse. Pourquoi descendit-il l'escalier en même temps qu'elle? Sans doute pour lui dire adieu à la portière. Pourquoi monta-t-elle dans son coupé à lui au lieu de monter dans sa voiture à elle? L'Académie des sciences morales mettra au concours ce point douteux. Pourquoi la marquise ne rentra-t-elle chez elle qu'une heure après son départ de cette maison où l'on dansait et où l'on soupait si bien? Sans doute elle n'avait pas pris l'express.

Ce qui est hors de doute, c'est que le len-

demain, à midi, deux témoins du marquis venaient réveiller « l'agresseur ».

Cette fois Achille Le Roy tenait sa vengeance. Il allait l'étreindre avec volupté.

S'il eût été fat, il n'eût pas manqué de dire aux témoins qu'il était très-heureux de cette rencontre. Il se contenta de leur dire le nom de La Chanterie et de Monjoyeux, plus Monjoyeux que jamais.

Monjoyeux disait : « J'ai retrouvé Parisis ».

Le duel fut réglé pour le jour même. Il fut décidé qu'on se battrait à l'épée au château de Louveciennes.

A quatre heures, Achille Le Roy et Monjoyeux prenaient à Bougival La Chanterie, qui était parti en avant. A quatre heures et demie tout le monde était dans le parc.

C'était un duel sérieux. Le marquis voulait tuer Achille Le Roy; Achille Le Roy voulait exaspérer le marquis.

Nul mieux que lui n'avait l'art de désarmer son adversaire.

Quand il se mit en garde, il regarda fixement le marquis et lui jeta ces mots du haut de son dédain et du haut de sa vengeance :

— Eh bien! monsieur, maintenant que je vous ai pris votre maîtresse et votre femme, trouvez-vous que je sois de votre monde?

Le marquis ne répondit pas, il attaqua avec férocité et avec désespoir. Mais, d'une main sûre et tout en gardant sa physionomie railleuse, Achille Le Roy fit sauter l'épée du marquis.

Il est impossible de peindre la fureur du marquis, humilié par sa maîtresse, humilié par sa femme, humilié par son épée.

Il attaqua une seconde fois. Achille restait en garde parant les coups avec une légèreté inouïe.

C'était l'artiste du duel. Le marquis épuisait ses forces, la colère seule lui soutenait le bras. Cette fois il tenait bien l'épée, mais nul de ses coups ne portait. Achille Le Roy aurait pu le transpercer, mais sa vengeance ne voulait pas de sang. Ne pouvant plus désarmer le marquis, il le souffleta de son épée.

Le marquis était brave, il voulut marquer lui aussi Achille au visage; mais, comme il était temps d'en finir, Achille Le Roy le frappa à la main.

— J'ai ma main gauche, dit le marquis.

Et il fit un demi-tour; mais Achille le frappa à la main gauche.

Monjoyeux manqua bien un peu de courtoisie quand il répéta les paroles d'Achille Le Roy :

— Eh bien, monsieur, trouvez-vous que votre adversaire soit de votre monde, à présent?

Que faire pour se venger de ce vieil esprit que les révolutions abattront toujours, mais qui toujours gardera ses racines? Se jeter en pleine démocratie pour faire boire un jour à ses protecteurs le vin rouge de la République? — Se réfugier dans l'étude et devenir un grand homme pour se faire pardonner de n'être pas gentilhomme? — Vivre en philosophe et dominer toutes les vanités mondaines par la moquerie d'un esprit supérieur? — S'exiler dans sa montagne et vivre dans la fière et forte saveur de la nature?

Il était en proie à tous ces rêves et à toutes ces indécisions, quand il reçut une dépêche de sa sœur lui annonçant la mort de son père.

Il tomba agenouillé.

— Oh! mon père, dit-il, tu m'avais bien dit qu'il n'y avait que Dieu, ma mère et ma montagne!

Il alla dire adieu à Bianca.

— Quoi! vous partez? lui dit-elle avec chagrin.

— Oui. Vous ne voulez pas m'aimer, je vais me consoler avec ma sœur.

— Mais vous allez revenir?

— Qui sait si la montagne ne me reprendra pas tout à fait? La nature a des attractions terribles. On s'y plante comme un arbre, on y prend racine : c'est tout au plus si on agite les bras comme l'arbre agite ses branches. Si je reviens, c'est que je vous aimerai trop.

— Eh bien! vous reviendrez, dit la duchesse en souriant.

— Ne vous y fiez pas. J'aime beaucoup ma sœur aussi.

— Si vous ne revenez pas j'irai moi-même dans la montagne.

On s'embrassa si doucement qu'on faillit ne pas se quitter.

Ce fut la duchesse qui eut le courage de

l'opinion d'Achille Le Roy. Elle comprit, d'ailleurs, que si elle le retenait, elle le retiendrait de trop près.

Et pourtant ce n'était pas lui seul qui prenait son cœur. D'Aspremont s'obstinait à ne pas la voir, mais elle s'obstinait à penser à d'Aspremont. On a déjà dit que ces deux amoureux se combattaient l'un l'autre.

Monjoyeux qui savait cela se disait :

— Je ne cherche que la comédie, mais je pressens encore un drame.

III

Où d'Aspremont démasque ses batteries.

Le soir même du départ d'Achille Le Roy, la duchesse, attendant ses gens dans l'escalier de l'Opéra, vit tout à coup le comte d'Aspremont qui lui offrait son éventail qu'elle venait de laisser tomber sans s'en apercevoir.

Elle s'inclina pour le remercier.

En cet instant, le prince Rio descendait. Il salua du même coup la duchesse et d'Aspremont.

— Voulez-vous me présenter à madame de Montefalcone? dit d'Aspremont au prince.

— Comment, dit le prince, ne vous ai-je pas surpris en « criminelle conversation » ?

D'Aspremont se récria comme un homme qui ne s'est jamais trouvé à une pareille extrémité.

— J'ai vu la duchesse qui perdait son éventail, j'aurais pu le ramasser et le garder, car il est fort beau; mais enfin je ne suis pas comme vous, mon cher prince, je ne m'empare pas du bien d'autrui. Voilà pourquoi je me suis permis, quoique n'étant pas présenté, de rendre à la duchesse ce qui est à la duchesse.

— Eh bien! monsieur, pour reconnaître une si belle action, dit la duchesse au comte, je veux ce soir même vous offrir une tasse de thé en compagnie du prince; car le prince vient chez moi; il me l'a promis.

— Madame, j'aurais si mauvaise grâce à vous refuser, que j'accepte.

— C'est d'autant plus beau, dit le prince, qu'il ne prend jamais de thé.

— Parce que les Françaises ne savent pas faire le thé.

Le prince avait offert le bras à la duchesse

pour l'accompagner à sa voiture. D'Aspremont se demanda si c'était sérieux; peut-être ne se fût-il pas décidé à aller chez Bianca, mais le prince vint lui offrir une place dans son coupé.

On sait que jusque-là le comte d'Aspremont avait eu peur de la duchesse. Il l'aimait vaguement, il ne voulait pas l'aimer jusqu'à la passion. Il craignait de s'aventurer dans une de ces histoires qui ne finissent pas ou qui finissent tragiquement. Et puis il ne voulait pas poser. Et puis il était de plus en plus converti à son système de sauver les femmes au lieu de les perdre. Ce qui faisait dire aux femmes qu'il avait un bien mauvais caractère.

Ce soir-là d'Aspremont fut presque silencieux au milieu des amis de la duchesse. Non pas qu'il ne fût beau causeur à ses heures, mais il était comme un voyageur quelque peu égaré en pays plus ou moins étranger : il regardait et il écoutait. Il y a des silences qui tiennent plus de place que de belles paroles. On regardait d'Aspremont avec quelque inquiétude, on le savait homme d'esprit, on se demandait s'il n'était venu là que pour ne pas

revenir après avoir étudié les figures pour s'en moquer dans une autre compagnie.

Cependant il ne paraissait pas pressé de s'en aller. Il n'y avait plus dans le salon que lui, le prince et les femmes.

— Adieu, lui dit le prince, vous reverrai-je demain ici?

— J'y compte bien, dit la duchesse, mais honni soit qui mal y pense! Vous savez, mon cher prince, que je ne loge pas la nuit.

D'Aspremont souriait imperceptiblement.

Quand le prince fut sorti, la duchesse s'approcha du comte pendant que les femmes causaient de leur côté.

— Est-ce un silence prémédité? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit-il d'un air de bonne foi. On parle d'or ici, j'écoute et je m'instruis.

— Maintenant que nous sommes seuls ou à peu près, reprit la duchesse, nous pourrions nous présenter plus intimement, car nous ne nous connaissons pas.

— Moi, je vous connais depuis longtemps; je crois même que vous m'avez empêché de mourir.

— Ah! belle action dont je ne me doutais pas!

Le comte raconta en quelques mots à la duchesse la rencontre sur le boulevard le jour où il voulait mourir à minuit d'un coup de pistolet. Il lui parla du testament, mais il ajouta :

— Tout bien considéré, ce n'est pas l'argent qui m'a empêché de mourir : c'est l'amour.

— Oh! vous jetez des fleurs dans mon jardin, mais ce sont des fleurs de rhétorique.

— Non, c'est si sérieux que j'ai eu peur de vous aimer trop. Vous savez, il y a des femmes devant lesquelles on a le vertige comme devant les cascades de Tivoli. On aime le gouffre et l'âme s'y perd.

— Des phrases! des phrases!

La duchesse était devenue rêveuse.

— Moi aussi, je vous connais, non-seulement parce que mes amis me parlent souvent de vous, mais parce que...

Le comte questionna la duchesse du regard.

— Oh! mon Dieu, je ne mets pas de masque à ma parole, je vous connais parce que

quand je vous voyais au théâtre ou au Bois, vos yeux me parlaient beaucoup. Pour moi, l'œil est la porte de l'âme. Mais qu'ai-je dit? vous ne m'avez pas fait votre profession de foi : croyez-vous que vous avez une âme?

— Oui, puisque je vous aime de loin.

— Chut! il faut m'aimer de près et ne pas me le dire.

La duchesse voulait retenir ce mot, quoiqu'il eût été dit en riant.

— Ou plutôt, continua-t-elle, il ne faut pas m'aimer du tout, car je ne porte pas bonheur.

Elle devint sérieuse.

— Eh bien! dit d'Aspremont, j'ai toujours aimé le danger, je me suis toujours plu devant les précipices. C'est vous dire assez que je me jetterais sous vos pieds avec passion, si je n'avais dit adieu à l'amour.

— Ah! vous en êtes revenu de toutes ces belles folies? On m'a dit en effet que vous n'étiez plus qu'un frère prêcheur et que vous finiriez par entrer dans les ordres.

— Je vous avouerai, duchesse, que je trouve un singulier plaisir à prouver aux femmes qu'elles ont bien tort de ne pas avoir raison.

Naturellement Bianca, qui trouvait souvent qu'elle avait tort de ne pas avoir tort, riposta vertement.

— J'ai bien peur, dit-elle, que vous ne soyez devenu lunatique. Je suis sûre que vos belles péroraisons n'aboutissent qu'à une chose : à faire les femmes plus coupables qu'elles ne seraient. Les femmes ont horreur des sermons, hormis à l'église.

La duchesse se tourna vers la chanoinesse et mademoiselle de Saint-Réal.

— Mesdames, venez à mon secours, voilà M. d'Aspremont qui veut me convertir.

Mademoiselle de Saint-Réal accourut comme si le feu était à la maison.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle tout éperdue, cette pauvre duchesse, c'était un modèle de vertu, vous allez la dégoûter de la sagesse.

D'Aspremont ne put s'empêcher de rire.

— Je dois vous avouer, dit-il, que toutes mes belles paroles n'ont fait que précipiter les femmes plus vite, mais enfin j'ai fait mon devoir.

— Mon cher monsieur d'Aspremont, dit la duchesse, vous ressemblez beaucoup à un dé-

mon qui prend la robe d'un moine. Le démon se cache sous la robe.

— Ou bien, dit mademoiselle de Saint-Réal qui ne comprenait rien à ses paroles ni à ses actions, il faudra appliquer à M. d'Aspremont ce conte de Newton : Un professeur avait converti sa première femme, il ne put convertir la seconde parce que ses arguments n'étaient pas aussi forts.

D'Aspremont rit tout le premier de ce franc propos.

On parla de la vertu, de ses grandeurs, de ses beautés. D'Aspremont devint très-éloquent.

— La vertu, dit-il, je l'ai rencontrée une fois dans ma vie.

Et il parla avec l'abondance du cœur de cette adorable petite enlumineuse de livres de messe qu'il avait vu prier à Saint-Philippe-du-Roule.

— J'ai votre secret, lui dit tout d'un coup la duchesse, vous ne prêchez la vertu que depuis que vous aimez mademoiselle Colombe.

— Depuis que je l'aime? Voulez-vous que je vous le dise, mon secret, à moi?

Comme à ce moment la chanoinesse et

mademoiselle de Saint-Réal parlaient ensemble, d'Aspremont dit à la duchesse :

— Si je ne vous aimais pas, j'aimerais Colombe.

La duchesse répliqua rapidement :

— Si vous n'aimiez pas mademoiselle Colombe, vous m'aimeriez.

— Après cela, dit mademoiselle de Saint-Réal, qui avait écouté aux portes, l'amour vit de contrastes. La Béjard ne pouvait se consoler de la perte de ses deux amants : l'un était le cardinal de Richelieu, l'autre Gros-René.

— C'est le cœur humain, dit d'Aspremont en prenant son chapeau.

— Reviendrez-vous ? dit la duchesse.

— Montaigne disait : « Que sais-je ! »

Quoique la duchesse attendît d'Aspremont le lendemain, il ne vint pas.

C'était peut-être parce qu'elle l'attendait.

Elle n'avait pas pour cela oublié Achille. Aussi s'indignait-elle de s'abandonner malgré elle à ces deux pensées et à ces deux sentiments.

Ce qu'elle éprouvait pour ces deux amoureux d'Aspremont l'éprouvait pour elle-même et pour Colombe.

IV

Colombe cueille des marguerites.

Or le surlendemain, un matin, un peu avant midi, d'Aspremont essayait au Bois deux chevaux qui lui étaient venus de Londres la veille, deux bêtes superbes, mais encore rebelles au frein et à la voix.

Les chevaux anglais, quand ils arrivent en France, font quelques façons pour obéir, comme si eux aussi avaient quelque sentiment de la fierté britannique; mais ils s'acclimatent bien vite, parce qu'on s'accoutume toujours au soleil et aux caresses. En Angleterre, on respecte les chevaux, mais on ne les

aime pas, on enregistre leurs titres de noblesse, mais on ne s'en fait pas des amis.

D'Aspremont avait pour amis au premier degré ses chevaux, au second degré ses chiens, au troisième degré ses camarades. Qu'est-ce que l'homme? dit M. Littré; un animal qui raisonne. M. Littré raisonne, mais le chien et le cheval ne raisonnent-ils pas?

Devant la petite cascade du Lac, d'Aspremont remarqua, — c'était l'heure où il n'y avait personne au Bois, — une jeune fille qui cueillait des fleurettes dans les mousses du rocher. Elle foulait l'herbe sacrée, elle n'était plus dans le chemin des promeneurs. Aussi un des gardes du Bois lui cria d'une voix sévère :

— Ohé! la demoiselle, prenez garde à vous!

La jeune fille prenait un si vif plaisir à cueillir la fleur défendue qu'elle n'entendit pas. Le garde s'approchait. D'Aspremont, qui avait retenu ses chevaux, donna vingt francs au garde.

— Tenez, lui dit-il, vous planterez un autre bouquet.

La jeune fille se retourna radieuse, elle

avait fini sa cueillette de marguerites, de boutons d'or et de pervenches.

— Colombe! s'écria d'Aspremont.

Il donna les guides à son groom et sauta sur le bord de l'avenue. Il était plus ému que s'il se fût trouvé devant une reine.

Colombe fut très-émue elle-même quand elle vit qu'il se plantait devant son passage; elle était encore sur le gazon.

Il leva sur elle un regard caressant, plus fraternel qu'amoureux. Elle était en robe de dimanches, petite robe de jaconas, raies roses sur fond blanc. La robe n'était peut-être pas bien faite, mais Colombe habillait si bien sa robe !

D'Aspremont ne savait que lui dire. Il est si facile de parler à une femme du monde! C'est qu'avec une femme du monde on n'a pas besoin de commencer par le commencement. Quelle que soit la porte qu'on ouvre, elle est là. Mais avec une fille pudique et simple qui ne sait rien, pas même son cœur, on a toutes les chances de ne dire que des bêtises. Ce fut ce que fit d'Aspremont.

— Mademoiselle, je vais bien vous effarou-

cher en vous disant que ce beau bouquet-là n'est pas à vous.

— Puisque je l'ai cueilli ? répondit naïvement Colombe.

— Oui, mais vous ne l'avez pas cueilli dans votre jardin.

Colombe n'était pas si simple qu'elle en avait l'air. Elle répliqua sans s'effaroucher :

— Je suppose que je ne l'ai pas cueilli dans votre jardin ?

Ce fut d'Aspremont qui fut effarouché. Le garde arriva fort à propos :

— Voyez-vous, mademoiselle, il faut cueillir des fleurs quand nous ne sommes pas là, dans les sentiers perdus, vers le Pré Catelan. Mais si nous sommes là, il faut bien que nous disions notre mot.

Cette fois Colombe comprit. Elle s'imagina que d'Aspremont était le maître du Bois, elle laissa tomber son bouquet.

D'Aspremont le ramassa, comme il eût fait de l'éventail d'une grande dame.

— Mademoiselle, c'est une plaisanterie, ce bouquet est bien à vous. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est d'y cueillir une marguerite.

Colombe ne savait trop si elle devait reprendre le bouquet. Comme d'Aspremont insistait, elle ouvrit la main.

— Merci, dit-elle.

Et après avoir levé ses grands yeux bleus sur le jeune homme, elle s'éloigna en respirant son bouquet.

— Adieu, mademoiselle Colombe, dit d'Aspremont qui avait mis la marguerite à sa boutonnière.

Elle se retourna avec surprise.

— Il sait mon nom? murmura-t-elle.

Elle se fût peut-être retournée une seconde fois, si elle n'eût craint de montrer qu'elle avait rougi.

Elle alla droit au Parc des Biches. Naturellement d'Aspremont qui était remonté sur son phaéton repassa devant elle.

Il lui sembla qu'elle ne le reconnaissait pas bien.

Il lui montra du doigt la marguerite qui était à sa boutonnière; elle sourit et lui fit un signe de tête de bonne amitié. Il avait l'air si heureux de sa marguerite qu'elle en fut touchée jusqu'au cœur.

— J'aurais dû continuer la conversation, pensait d'Aspremont.

Mais il pensait aussi que s'il était resté cinq minutes devant elle, il ne se fût pas senti le courage de la mettre en garde et de la sauver contre lui-même.

— Non, dit-il, je suis le mauvais esprit, je dois me détourner de son chemin, je ne me pardonnerais pas d'avoir troublé une âme si pure, où elle voit le ciel à toute heure.

D'Aspremont avait raison; n'est-il pas plus beau et plus doux pour une grande âme de voir le spectacle d'une vertu de neige et de lys que de la massacrer d'une main brutale? C'est le jeu cruel des sauvages. Don Juan n'a raison qu'avec lady Lovelace.

— Et pourtant, murmura d'Aspremont avec un vague regret, — car on a toujours regret de ne pas mal faire, — c'est bien dommage de ne pas adorer une si charmante créature !

Comme il rentrait par les Champs-Élysées, la duchesse de Montefalcone sortait de son hôtel.

Les deux voitures s'arrêtèrent presque.

Après s'être salué, on regarda les chevaux, on finit par se regarder.

— Quelle décoration avez-vous à la boutonnière? demanda Bianca.

— C'est l'ordre du Paradis perdu.

— Donnez-moi cette marguerite, dit la duchesse, elle me dira un secret.

— J'aime mieux vous dire le secret sans vous donner la marguerite.

— Vous ne le savez pas, elle seule le sait.

— Oui, mais elle mentirait, parce que ce n'est pas moi qui l'ai cueillie; du moins je l'ai cueillie dans le bouquet d'une femme.

— Quelle est cette femme?

— Vous ne la connaissez pas, — ni moi non plus.

— Ah! oui, vous jouez toujours à cache-cache. Eh bien! gardez votre marguerite et votre secret.

La duchesse avait fait signe au valet de pied, son landau s'éloigna rapidement, mais elle n'avait pu masquer une pointe de jalousie.

— Avec tout cela, dit d'Aspremont en rentrant chez lui, je n'ai pas vu si mes nouveaux

chevaux allaient bien. Et pourtant je ne suis sorti que pour cela.

Il n'avait vu que Colombe.

Il se rappela que cette adorable image lui était apparue à tous les détours du Bois et l'avait suivi jusqu'à l'Arc de Triomphe.

Il prit la marguerite à sa boutonnière.

— Pauvre petite marguerite, c'est pour moi que tu vas parler.

Et comme un amoureux de quinze ans, il murmura :

— Elle m'aime, — un peu, — beaucoup, — passionnément, — pas du tout, — elle m'aime un peu, — beaucoup...

D'Aspremont s'arrêta à mi-chemin.

— Non, dit-il, je ne veux pas savoir le secret; si elle m'aimait beaucoup j'en serais désolé; si elle ne m'aimait pas du tout, je ne serais pas content.

Il baisa la marguerite et la jeta sur sa cheminée.

— Pourquoi, se demanda-t-il, la duchesse a-t-elle des yeux qui troublent mon esprit, et pourquoi Colombe a-t-elle des yeux qui troublent mon cœur?

V

La vie du cœur.

Le souvenir a cela de divin qu'il ne garde que le parfum des fleurs du passé, parce que semblable aux abeilles il n'a cueilli que du miel sur la route. Tout ce qui fut amer dans la vie il l'a laissé en chemin. Aussi chaque fois que nous le réveillons de ses somnolences, il secoue des roses et nous embaume. Quelquefois, hélas! il secoue les pâles fleurs du tombeau, mais elles ont encore une douceur qui nous pénètre; la tristesse elle-même a ses contentements.

Bianca et Violette sentaient un vif plaisir à

réveiller leurs souvenirs. Chacune d'elles croyait n'obéir qu'à son amie, quand au fond c'était bien à elle-même qu'elle obéissait. Quand elles parlaient, c'était bien plutôt pour s'entendre que pour être entendues. Tant il est vrai que de tous les livres c'est encore le livre de notre vie qui est le meilleur — ou le plus mauvais — mais le plus amusant pour soi-même.

La duchesse, d'ailleurs, écoutait Violette avec beaucoup d'intérêt; cette vie romanesque et dramatique la charmait jusque dans ses pages les plus émouvantes. Vingt fois elle se faisait redire l'histoire de la première et de la dernière rencontre de la jeune fille avec Octave de Parisis.

— Ah! la dernière rencontre, s'écriait un jour Violette, quelle horrible chose! C'était un jour de pluie; à moitié folle, j'allais ou plutôt je courais au Refuge Sainte-Anne; je ne savais pas Octave à Paris. Toute à mon désespoir je cherchais Dieu, je voulais oublier tout dans les larmes du repentir. J'allais, j'allais, marchant à pied comme si je dusse plutôt gagner le ciel. Une voiture passe et me ren-

verse. Que ne suis-je morte sous les pieds des chevaux! Le croiriez-vous? c'étaient les chevaux du duc de Parisis. Où allait-il? Est-ce qu'on sait où va le bonheur! Il se jette hors de son coupé, il se précipite vers moi et me relève toute souillée de boue. Je le reconnais et je m'enfuis contente et désolée de n'avoir pas été reconnue.

Et Violette contait comment elle n'avait pu trouver la grâce de Dieu dans le Refuge Sainte-Anne.

— C'est pourtant la maison du Seigneur; mais toutes les passions veillent encore, chacun y apporte un cœur blessé mais vivant. Chose étrange, j'y ai trouvé une femme du monde, une folle comme moi qui avait adoré Octave de Parisis. Toutes les deux nous l'aimions encore; voilà pourquoi nous dormions mal la nuit, voilà pourquoi un soir elle me fit sa confession à l'heure où j'allais lui faire la mienne. L'amour était plus fort que notre raison, le Refuge était une chose trop douce pour moi, trop douce pour elle. Nous partîmes le lendemain, elle pour se consoler de l'amour dans l'amour, moi pour tenter le rude

labeur des sœurs de charité. Mais je n'ai pas eu le courage encore de cette bonne action.

— Et comment avez-vous passé votre hiver?

— Je l'ai passé lâchement. Au lieu de me sacrifier dans les veillées de l'hôpital où j'eusse oublié les souffrances de l'âme en consolant les souffrances du corps, je suis retournée avenue d'Eylau dans cet appartement que le duc de Parisis avait loué pour moi quand j'étais encore sa Violette. C'était me rejeter plus avant dans le péché puisque c'était revivre de ma vie coupable. Les âmes d'aujourd'hui ne sont plus trempées comme autrefois; j'adore la figure de mademoiselle de La Vallière, je l'admire dans son sacrifice, mais je ne me sens pas de force à traverser quarante années de pénitence comme elle a fait aux Carmélites.

— Oui, dit la duchesse, c'était une âme celle-là! Et quand on songe à sa mort! Elle a voulu mourir d'un sacrifice dans le sacrifice. Elle s'est rappelée que Jésus sur la croix avait demandé à boire, elle a voulu mourir de soif comme s'il lui eût fallu cette dernière station de la douleur pour être digne de son calvaire.

Et comment passiez-vous votre temps avenue d'Eylau ?

— Une solitude absolue. J'avais peur d'être trahie sous mon nouveau nom; je m'appelais madame Armand. La maison avait changé de concierge; j'inventai une histoire pour tromper ma domestique. Je ne sortais que le matin pour aller à la messe; j'étais toujours voilée, vêtue de laine noire avec une simplicité bien étudiée qui devait paraître toute naturelle. On ne me remarqua pas. Je partageais mes heures entre la rêverie, les lectures pieuses, et le dirai-je? les romans. J'amusais mon cœur en croyant oublier mes chagrins dans les chagrins des héroïnes de Sand ou de Balzac. Comme autrefois j'avais des oiseaux, je cultivais des fleurs sur ma cheminée. Les jours passaient lents et tristes. Il me sembla, un matin, que je manquais d'air. J'avais usé mes souvenirs dans l'avenue d'Eylau en y vivant une seconde fois de ma première vie. Mais c'en était fait : j'avais bu la dernière goutte du doux poison, je n'avais plus qu'à briser le flacon. Je pensai bien d'abord à me laisser mourir là où j'avais

tant aimé : mourir étiolée, dans toutes les pâleurs de l'abandon. Mais une bouffée de courage me revint et je résolus de revêtir l'habit de sœur de charité.

Violette leva au ciel ses beaux yeux couleur du ciel.

— Mais, vous le dirai-je, cet habit consacré qui devait être ma parure devant Dieu, je ne l'ai gardé que quelques semaines. Je suis née pour la rêverie et non pour l'action. Je n'ai pu m'imposer cette douce servitude de veiller les malades; je suis une mauvaise repentie. J'ai beau m'en défendre, je me complais dans le souvenir de mon péché.

— Et moi, Violette, confessait Bianca, je me complais dans le regret plus coupable de n'avoir pas péché.

— Mon souvenir est plus terrible que le vôtre, reprenait Violette. Pour vous, c'est l'orage qui a passé, en jetant de l'électricité; mais il a passé au-dessus de vous. Pour moi, l'orage a éclaté. J'ai été perdue dans la nuée de feu et de pluie. La foudre m'a frappée; j'ai subi le tonnerre, l'éclair a brûlé mon âme.

Violette peignait ainsi l'état de son âme. La duchesse, à son tour, lui contait toutes ses angoisses.

— Au moins, disait-elle, vous avez eu des jours de joie dans votre égarement; moi j'ai vu l'amour et je ne l'ai pas saisi!

Et Bianca, l'œil brillant, les narines mouvantes, les bras entr'ouverts, exprimait par son expression où courait le feu de son âme le regret d'avoir eu plus de vertu encore que d'amour.

Violette regarda fixement Bianca.

— Vous êtes sortie du tombeau, vous, Bianca! lui dit-elle; vous vous êtes reprise aux vivants! Pourquoi ne pas m'ouvrir votre cœur d'aujourd'hui comme vous m'avez ouvert votre cœur d'hier?

Mademoiselle de Pernand porta la main au sein de la duchesse.

— Ce cœur ne bat plus pour Prémontré, mais pour Achille.

La duchesse ne répondit pas. Puis tout à coup :

— Croyez-vous, Violette, qu'on puisse aimer deux hommes à la fois?

Violette n'entendit pas cette question. Elle venait de voir passer madame de Fontaneilles, mademoiselle de Joyeuse et mademoiselle de Saint-Réal.

— C'est étrange, dit Violette, je ne croyais pas que madame de Fontaneilles osât reparaître à Paris!

Il sembla à la pauvre fille que les fantômes d'Octave et de Geneviève flottaient sous ses yeux.

VI

Les grains de beauté.

La duchesse de Montefalcone avait beaucoup entendu parler par Violette de madame de Fontaneilles. Elle avait accepté sur elle les sentiments de son amie : elle lui en voulait, car c'était bien elle qui avait causé la mort du duc et de la duchesse de Parisis. Mais elle la plaignait comme la plus malheureuse des femmes.

Quand M. de Fontaneilles frappa mortellement la duchesse de Parisis dans les bras de son mari, croyant frapper madame de Fontaneilles, ce fut un cri d'indignation non-

seulement à Ems et sur les bords du Rhin, mais dans toute l'Europe. Quoique les journaux ne racontassent ce drame horrible que sous le masque des initiales, la haute société parisienne et étrangère reconnut les figures. Un moraliste bien connu écrivit toute une protestation contre cette « peine de mort », infligée par les maris à leur femme et à l'amant de leur femme.

Le moraliste trouva les plus beaux arguments dans la morale évangélique; c'est à Dieu seul à juger les déchéances du cœur et les aveuglements de la passion.

On se souvient que le marquis de Fontaneilles se constitua prisonnier. On espérait que le tribunal allemand se montrerait sévère. Assassiner ainsi une adorable créature qui s'abrite dans l'amour le plus légitime! Ce n'était pas tout : on trouvait que ç'avait été une infamie de se battre ensuite avec le duc de Parisis; selon les juges les moins sévères, le marquis de Fontaneilles ne devait frapper que lui-même. Après cet épouvantable assassinat de la femme, son duel avec Parisis était considéré comme une lâcheté.

Le juge le plus sévère, ce fut la marquise de Fontaneilles. Elle aurait voulu à son tour avoir un duel avec cet hypocrite qui parlait toujours de Dieu et qui n'avait jamais porté en lui l'esprit de Dieu.

On dira qu'il y avait bien un peu de vengeance personnelle dans son jugement. Elle ne pouvait faire abstraction d'elle-même, elle pensait que le coup qui avait frappé la duchesse de Parisis lui était destiné à elle, quoiqu'elle eût lutté jusque là contre sa passion.

Le tribunal allemand eut toutes les peines du monde à bien comprendre l'esprit de ce crime. Ce n'était pas un homicide involontaire, puisque le marquis avait voulu donner la mort, mais il avait tué involontairement une autre femme que la sienne. C'était l'honneur outragé qui avait armé sa main, c'était la jalousie aveugle qui avait porté le coup.

Il se défendit lui-même et fut absous sur ce premier chef. Sur le second chef d'accusation, sur son duel avec le duc de Parisis, il fut condamné à cinq années de prison. Là on reconnut l'homicide volontaire; il y eut même des juges qui voulurent une peine plus forte,

aussi ne conseilla-t-on pas au marquis d'en appeler, car le ministère public lui-même eût appelé *a minima* pour demander un tout autre châtiment.

— Cinq ans ! s'écria Monjoyeux, c'est trop peu pour un tel forfait. Dans cinq ans, je le jugerai à mon tour, s'il ose rentrer en France.

Cependant qu'était devenue la marquise de Fontaneilles, qui était tombée comme foudroyée dans les bras de sa jeune sœur pendant le duel du duc et du marquis ?

Elle n'était revenue à elle qu'une heure après. Un médecin était là, qui lui cherchait sur les joues les derniers éclats de glace dont elle avait été criblée, comme si Dieu lui-même eût voulu marquer sa vengeance. Elle s'était écriée qu'elle voulait mourir. Et sans doute elle eût tout fait pour se tuer, s'il ne lui était venu l'idée d'aller demander pardon à sa chère et douce Geneviève.

Les domestiques de l'hôtel lui apprirent mot à mot comment son amie — et sa rivale, hélas ! — avait été assassinée ; comment le duc de Parisis, son seul amour à elle, comme

il avait été le seul amour de la duchesse, venait de rendre le dernier soupir sur le corps inanimé de sa femme.

— Je veux les voir! s'écria-t-elle.

Et quoi qu'on fît pour la retenir au lit, elle repoussa tout obstacle pour aller embrasser la duchesse de Parisis.

Horrible spectacle! Ils étaient là, tous les deux, elle et lui, dans la pâleur du dernier rendez-vous, beaux comme dans la vie, quoique la mort leur eût été si cruelle.

La mort est déjà la première station vers la miséricorde de Dieu. Voilà pourquoi ceux qui viennent d'expirer prennent le sourire du pardon et de l'espérance.

La marquise de Fontaneilles tomba agenouillée, tout en larmes et tout en prières.

Elle était seule, car les deux servantes d'auberge, qui veillaient les cadavres, dormaient à moitié dans un coin obscur de la chambre.

La marquise demanda pourquoi on laissait ainsi sur le tapis le duc et la duchesse de Parisis tout ensanglantés. Une des servantes lui répondit qu'on attendait les gens de jus-

tice, et que, jusqu'à leur arrivée, il leur était défendu à elles de toucher aux cadavres.

La marquise baisa la main de Geneviève et s'éloigna.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! dit-elle en s'arrêtant encore à la porte, voilà donc mon œuvre!

Elle retourna dans sa chambre, mais ne voulut pas se recoucher. Diane sommeillait assise, la tête penchée sur le lit. Le médecin, qui avait suivi la marquise dans son pèlerinage vers les deux cadavres, était revenu avec elle dans sa chambre; il lui baigna encore les joues d'une eau qu'il avait préparée.

— Est-ce que je serai défigurée, monsieur? lui dit-elle.

— Peut-être, madame, mais j'espère que non.

— Tant pis! reprit-elle.

Et elle donna des ordres pour partir par le train de cinq heures du matin.

— Où allons-nous? demanda Diane.

— Qu'importe! répondit-elle, pourvu que nous ne restions pas ici.

La marquise rentra en France par Stras-

bourg, où elle vécut cachée, attendant la nouvelle du jugement de son mari. Elle n'avait jamais aimé cet homme; le sentiment du devoir seul l'avait pliée sous le joug conjugal. Tout son cœur se fondait en larmes pour regretter le duc et la duchesse de Parisis. Le drame avait emporté son amour; aussi ne pleurait-elle pas sur elle, mais sur le malheur de Geneviève.

Quand elle apprit que M. de Fontaneilles était condamné à cinq années d'emprisonnement, elle pria Dieu pour lui, mais elle respira.

— Je puis donc vivre cinq ans, dit-elle; je puis donc me consacrer tout entière à ma douleur, je puis donc me réfugier dans le souvenir de ceux que j'ai aimés.

C'était pour elle une délivrance, car si son mari eût été acquitté, il lui eût fallu le subir encore. Elle le connaissait bien, il se fût imposé tout en parlant très-haut de pardon. Il eût voulu se cacher avec elle dans son château sans jamais en sortir. Ç'avait été toujours son rêve.

Elle aussi avait un château où elle n'allait jamais, dans la forêt d'Orléans. C'était la so-

litude des solitudes. Tours ruinées, où grimpait le lierre, où fleurissaient les ravenelles et les giroflées ; rivière paresseuse envahie par les joncs, les nénuphars et les lentilles voyageuses ; parc abandonné où ne passaient plus que les bûcherons, où les merles eux-mêmes, qui aiment la compagnie, ne faisaient plus leurs nids.

Quand madame de Fontaneilles revit ce château, elle murmura :

— Ah ! que je serai bien ici pour pleurer !

— Et moi ? dit Diane, qui n'avait pas de larmes à répandre.

La pauvre Diane pleura tout l'hiver ; elle pleurait d'ennui pendant que madame de Fontaneilles pleurait de chagrin.

Mais la beauté n'est jamais si bien cachée qu'on ne la puisse découvrir.

Un jour que le comte de Harken chassait dans le voisinage, il rencontra Diane qui se promenait avec madame de Fontaneilles.

Elles étaient sorties du château en déshabillé du matin, sans pressentir une pareille rencontre. On se connaissait un peu, on parla beaucoup.

Harken avait des dettes ; il s'était trop attardé à la Maison d'Or ; il commençait à chercher une autre porte.

Il tomba éperdument amoureux de mademoiselle de Joyeuse.

Comment ne se fût-elle pas laissée prendre à la passion dans ce château glacial qui répandait une odeur de tombeau ?

Elle écrivit ces mots à son amie de couvent, mademoiselle de Saint-Réal :

« *Je ne pleure plus : juge de ma joie ; je me marie et j'aime mon mari.* »

On allait s'épouser quand la duchesse de Montefalcone, étant allée voir mademoiselle de Saint-Réal, elle rencontra chez elle une femme voilée, discrète et silencieuse.

Bérangère, qui ne croyait pas que la duchesse connût l'histoire d'Ems, présenta les deux femmes l'une à l'autre en disant leurs noms.

Bianca eut une vive émotion. Elle vit bien à travers le voile que les éclats de la glace avaient marqué une joue de madame de Fontaneilles de trop de grains de beauté.

— C'est une de mes meilleures amies,

dit mademoiselle de Saint-Réal, qui regrettait d'avoir prononcé le nom de la marquise; elle est venue à Paris parce qu'elle a une jeune sœur à marier, mademoiselle Diane de Joyeuse, un diamant de la plus belle eau. Peut-on donner un pareil trésor à un mari!

— Vous avez bien raison, dit Bianca pour dire quelque chose. On m'a parlé de mademoiselle de Joyeuse, on m'a dit qu'elle était charmante. Qui épouse-t-elle?

— Vous le connaissez bien, c'est un de vos amis, le comte de Harken.

— Harken? Bravo! Il est un peu fou, mais il a du cœur. Je vous promets trois ans de bonheur pour mademoiselle de Joyeuse, peut-être six ans.

— Un bail, dit Bérangère.

— Qu'est-ce autre chose que le mariage? c'est déjà beaucoup quand la première période se passe doucement.

La duchesse demanda à madame de Fontaneilles si elle retournait en province et si les mariés iraient vivre avec elle.

— Ils vivront où il leur plaira, répondit madame de Fontaneilles; pour moi, je me

suis ensevelie dans mon château. Personne au monde ne sait que je suis venue à Paris ; une heure avant le mariage, je partirai.

Mademoiselle de Saint-Réal se récria.

— Une heure avant ?

— Oui, dit avec impatience la marquise à Bérangère, vous savez bien que je ne suis plus de ce monde. Il m'a fallu me dévouer à ma sœur jusqu'à l'héroïsme pour faire ce dernier voyage.

Il y eut un silence de mort.

— Et vous vivrez toute seule, là-bas, dans votre château ?

— Oui, ma chère, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que je serai avec moi.

Disant ces mots, elle se leva, elle donna la main à mademoiselle de Saint-Réal, elle salua froidement la duchesse, et elle sortit en toute hâte.

— Savez-vous qu'elle est jolie ? dit Bianca.

— Trop de grains de beauté, ma chère duchesse, répondit Bérangère.

La duchesse de Montefalcone se promit de revoir la marquise de Fontaneilles. N'était-ce pas encore une sœur par la passion ?

VII

Mademoiselle Éva de la Rochemarry

Depuis un an tout le monde se bat à Paris. La duchesse ne fut donc pas surprise un jour d'apprendre que le comte d'Aspremont avait un duel avec M. de la Rosa.

Mais elle fut très-étonnée quand on lui dit que d'Aspremont s'était battu pour la chanoinesse rousse.

— De quel droit? se demanda-t-elle.

Comme Georges d'Aspremont vint le soir même aux Italiens pour la saluer, elle voulut savoir le secret de cette affaire.

— Je suis sûr que vous ne savez pas l'his-

toire de votre amie? dit le comte à la duchesse.

— Je la sais mal. Et vous?

— Moi, je la sais presque. Elle ne vous l'a donc pas racontée?

— Oh! non, celle-là n'est pas comme mademoiselle de Pernand qui se retourne toujours vers le passé. La chanoinesse n'aime pas les ruines, elle ne vit pas d'hier, mais de demain. Nous nous aimons beaucoup, mais nous ne nous connaissons guère. Vous me direz son histoire.

— Je ne la sais moi-même que par ouï-dire.

Quelques jours après, comme d'Aspremont se trouva seul avec la duchesse, il lui conta l'histoire de mademoiselle Éva de la Rochemarvy.

On la redira ici, — madame, — si vous êtes curieuse de voir jusqu'où va la folie et la haine dans l'amour.

Cette épopée intime commence en la saison des bains de mer. Nous sommes à une heure de Dieppe, dans le vieux château d'Artigny.

Voyez-vous, là-bas, cette belle fille rousse, qui traîne indolemment sa robe blanche dans

l'avenue du parc? Pourquoi a-t-elle franchi la grille? Est-ce un merle ou un rossignol qui l'a appelée jusqu'à la lisière de la forêt? Sans doute, elle obéit à sa rêverie. Elle va où va le vent. C'est un adorable tableau matinal que cette jeune fille vue à travers les ramures, foulant d'un pied distrait les pâquerettes et le thym. On dirait la candeur qui passe, tant elle porte innocemment sa beauté. Mais pourquoi cet amour de la solitude? C'est qu'il est doux aux premières heures du jour d'aller respirer les senteurs fraîches encore des bois et des prairies. Mais ce n'est pas l'amour de la solitude qui l'entraîne dans l'avenue, car voici qu'elle s'en va gaiement retrouver tout un essaim de jeunes filles rieuses, caquetantes, affolées de gaieté, jouant au volant, se poursuivant à travers le parc et massacrant les roses au grand désespoir du maître de la maison, horticulteur forcené qui dit que les roses ne doivent pas être cueillies.

Mais mademoiselle Éva, tout en entrant dans le jeu des autres, ne prend pas leur belle gaieté. Il y a en elle je ne sais quoi de retenu et de discret. Voyez : tandis que les

autres, dans leurs courses et leurs folies, renouent sans cesse leurs chevelures de plus en plus désordonnées, Éva passe à peine de loin en loin ses doigts souples et longs sur ses chastes bandeaux, car elle est coiffée dans le style raphaëlesque; elle n'a pas voulu accepter la mode des broussailles. Pourquoi voiler ce beau front où passe sans doute une pensée divine? Elle ne veut pas « illustrer » sa figure par les « échafaudages de sa tête ». Un peigne d'écaille noire attache son chignon. Pendant que ses compagnes ravagent le jardin pour essayer les coiffures les plus tapageuses, elle cueille à la porte du parc des bleuets et des coquelicots pour planter dans ses cheveux, tout simplement.

Quand je dis ses compagnes, je me trompe. Le château où habite Éva n'est ni à elle ni aux autres jeunes filles. On est à une heure des bains de mer, le château a été loué à quatre familles, qui le rez-de-chaussée, qui le premier, qui les pavillons. On se connaît à peine, il y a deux familles étrangères, espagnole et américaine; il y a un conseiller d'État; enfin il y a Éva et sa mère. Le hasard

a fait les présentations, mais on ne se voit que par hasard. On se rencontre plus souvent sur la plage de Dieppe que dans le parc. On ne se fuit pas, on ne se cherche pas. Quand on se trouve on se fait bonne figure. Il y a un mois qu'on vit sous le même toit; une seule fois on s'est réuni pour un thé familial. On a essayé de danser au piano, mais le danseur manquait absolument, les quatre chefs de famille n'ayant mis au monde que des filles et ne dansant plus eux-mêmes.

On disait au château que mademoiselle Eva de la Rochemarvy était à la fois douce et fière; elle n'était pas expansive comme les autres jeunes filles. Pourquoi? C'est sans doute parce qu'elle n'avait rien à dire. Sa figure était l'image de la sérénité; est-ce parce que son cœur n'était pas encore assailli par les orages? Le premier venu disait en la voyant · Belle fille, mais belle statue. Si La Bruyère eût passé sur son chemin, eût-il dit comme tout le monde, ou eût-il reconnu que déjà Galathée était descendue de son piédestal.

Certes, de toutes les jeunes filles qui se promenaient, il y a trois ans, sur la plage de

Dieppe, Éva était la seule qui ne fût pas soupçonnée. Sa mère elle-même portait noblement le deuil de son mari. Quoique le comte de la Rochemarvy n'eût pas laissé une grande fortune, on disait que celui qui obtiendrait la main de sa fille serait « le plus heureux des hommes ».

Éva, après avoir pris son bain comme une Anglaise, remontait en voiture et retournait au château sans même faire un tour de promenade devant le Casino.

A peine si une fois par semaine on la voyait apparaître au concert. Aussi ses amoureux de Dieppe, — on a ses amoureux partout quand on est belle, — faisaient-ils la haie sur son passage. Elle passait toujours douce et fière; elle semblait ne pas s'apercevoir qu'on fût venu pour la regarder. Tous ceux qui étaient présents ne voyaient passer qu'une absente. Absente elle était puisque son cœur dormait, ou n'était pas là.

On l'appelait l'invisible. Il n'y avait alors à Dieppe que la duchesse de Castiglione qui fût plus invisible qu'elle.

Sa mère, quoique réfugiée dans son deuil,

tentait quelquefois de la retenir à Dieppe, soit pour un spectacle, soit pour un bal. Mais elle refusait obstinément avec cette grâce de la vingtième année qui triomphe de tout.

Comment passait-elle son temps au château? Elle se levait matin, elle se couchait tard. Un peu de lecture, un peu de piano, beaucoup de promenades, beaucoup de rêveries.

J'oubliais : elle passait deux heures, tantôt le matin, tantôt le soir, à écrire. A qui? On écrit toujours à quelqu'un.

Or, ce château où Éva passe une de ses jeunes saisons sans paraître se douter que l'arbre de la science y balance comme partout les fleurs du mal et le fruit du bien, est, à ce qu'il paraît, le château aux aventures.

Le bruit se répand dans le pays que la nuit on voit errer un homme à la grille du parc, on assure même qu'il franchit le mur un peu plus loin au-delà des massifs. C'est que sans doute parmi toutes ces jeunes filles il en est une qui dort mal et qui va rêver à la belle étoile. C'est sans doute une de ces jeunes étrangères affamées de joies parisiennes qui

ont franchi l'Océan ou les Pyrénées pour trouver Paris; qui ne trouvant plus Paris à Paris, le poursuivent aux eaux d'Allemagne ou aux bains de mer. C'est sans doute cette jeune Espagnole, qui rit si gaiement qu'on dirait un bruit de castagnettes. Celle-là n'est pas comme Éva. Elle ne porte pas sur sa beauté cette robe de candeur qui semble filée par les anges. Elle se moque de tout; elle jette librement son mot hardi sous prétexte qu'elle ne sait pas bien le français. Elle n'a pas à briser la glace pour entrer en conversation, elle est familière, si réservé qu'on soit autour d'elle. D'ailleurs, on dit qu'elle est charmante parce qu'elle obéit à sa nature. Mais jusqu'à quel point doit-on obéir à sa nature? Elle passe ses après-midi sur la plage; elle y retourne le soir. Elle est de toutes les fêtes. Son œil noir a donné des arrhes à tous les jeunes gens; sa bouche écarlate a laissé tomber quelques promesses. Deux fois par semaine, à cinq heures, sa famille donne le thé au château. C'est toute une procession. Elle a deux sœurs, mais l'aînée est trop bronzée, mais la plus jeune n'a pas quinze

ans : toutes les œillades tombent donc sur Manoëlita. L'Espagne est le pays de l'éventail ; elle joue de la coquetterie mathématiquement. Elle a l'art de ne désespérer personne tout en ayant l'air d'aimer tout le monde.

C'est elle, à n'en pas douter, qui, le soir, retour de Dieppe, court le parc avec un amoureux.

Et pourtant, si c'était mademoiselle de la Rochemarvy?

VIII

Un amoureux incroyable.

Éva écrivait-elle des lettres, écrivait-elle des romans? Peut-être était-ce un roman par lettres. Sans doute, elle avait à Paris, ou ailleurs, des tantes, des cousines, des amies du couvent qui attendaient de ses nouvelles. Pourtant à peine si la poste lui apportait une lettre une fois par semaine. Pénétrons mieux dans ce cœur qui se cache.

La légende dit que depuis le péché d'Ève les larmes de Madeleine et les larmes du Christ n'ont pu laver les souillures de la terre. La fontaine la plus pure roule des vipères à tra-

vers les roches. Les nappes de neige sont tachées jusque sur les hauteurs des Alpes. La robe blanche d'Éva n'a-t-elle donc pas une tache dans ses grands plis?

Pourquoi le soir, vers onze heures, quand tout le monde dort au château, descend-elle silencieusement pour aller rêver sous les arbres? Et si elle n'a pas peur de se montrer aux étoiles curieuses, pourquoi change-t-elle sa robe blanche en robe noire?

C'est peut-être pour ne pas faire de mauvaises rencontres.

Suivons-la, pas à pas.

Il est dix heures et demie, sa mère vient de se coucher, elle lui a dit qu'elle allait se coucher elle-même. Mais elle se met devant un petit pupitre, elle saisit une plume d'une main fiévreuse, elle écrit des mots étranges; ce sont les battements de son cœur qu'elle jette sur le papier. Regardez-la bien; depuis que sa mère est sortie, elle n'a plus son masque de sérénité. La femme a succédé à la jeune fille, l'image de la candeur s'efface sous la figure de la passion.

Or, voici ce qu'elle écrit:

« Mon ami, j'ai voulu dire mon âme, vous « n'êtes pas venu hier; si tu ne viens pas tout « à l'heure, je serai folle demain. Tu sais « que je porte l'enfer en moi. Quel supplice ! « Je suis l'ange qui cache le démon, je mar- « che sur le feu et je souris comme si je mar- « chais sur des roses. Je me retiens à Dieu « d'une main, je donne l'autre au démon. Et « pas une amie pour me consoler et m'encou- « rager dans ma folie ! Délire et délices ! Et tu « ne viens pas ! Qui donc t'a empêché hier ? « A minuit j'étais encore à la grille. J'écou- « tais, je n'entendais que mon cœur. Suis-je « assez folle ! Je mettais ma tête entre les deux « barreaux comme si je devais rencontrer tes « lèvres. Mais j'avais beau te dire je t'aime ! « je parlais au vent. Prends garde ! Si tu ne « viens pas aujourd'hui, si tu ne viens pas « demain, tu viendras trop tard. L'amour « seul console l'amour, mais je ne suis pas de « celles qui se consolent.

« Éva. »

La jeune fille passe la lettre devant la bougie, elle se renverse sur son fauteuil et semble

se perdre dans tous les sentiments qu'elle n'a pas exprimés.

— Non ! dit-elle tout à coup, il n'y a pas de honte pour le cœur. Ah! si je pouvais lui dire dans une lettre tout ce qui est dans mon âme !

Elle plie la lettre, elle la met dans une enveloppe et elle écrit ces trois lignes :

Monsieur,

Monsieur Narcisse de la Rosa,

Hôtel Royal, à Dieppe.

Un singulier nom, n'est-ce pas, pour un amoureux? Deux noms de fleurs! Qu'est-ce qu'un homme qui s'appelle ainsi? Il paraît que c'est un homme puisqu'il est aimé.

Narcisse de la Rosa était un de ces aimables aventuriers qui vivent au jour le jour parce qu'ils n'ont pas de lendemain. Il était fils d'un poëte espagnol, qui, bien que né comme Figaro pour faire la barbe à son prochain, avait cultivé les fleurs de rhétorique. On vantait ses vers dans toutes les Espagnes,

on parlait même de lui élever une statue. A qui n'élève-t-on pas des statues aujourd'hui, hormis à ceux qui sont dignes du marbre comme Molière, Voltaire, Saint-Just, Chateaubriand, Lamennais, Alfred de Musset, tous les grands? Il faut bien mettre les petits sur un piédestal.

Narcisse de La Rosa cherchait encore sa voie. Son père lui avait laissé une cinquantaine de mille francs, car le poëte ne rasait pas gratis. Il avait recueilli dans l'héritage la croix d'Isabelle la Catholique, il la portait fièrement « pour honorer la mémoire du poëte », il se faisait appeler le chevalier de La Rosa. Il y a toujours des Pyrénées.

Que faisait-il à Dieppe? Il fumait comme un bateau à vapeur, il inquiétait toutes les innocentes et toutes les femmes perverties par ses œillades volcaniques, il cherchait des aventures amoureuses, il jouait la nuit au Casino; en un mot il était fort à la mode.

Je me trompe; car il avait beau prendre les airs d'un homme à la mode, les jeunes gens des clubs et du turf qui s'étaient abattus à l'hôtel Royal comme une volée de gais oi-

seaux, ne lui avaient pas donné droit de cité parmi eux; ils lui trouvaient un air trop brésilien. Il avait eu beau faire des avances, on ne l'avait pas accueilli. Il se consolait de cette déconvenue en disant qu'il n'était pas venu à Dieppe pour voir des crevés, mais pour voir des crevettes.

Comment avait-il rencontré Éva? Comment avait-il pu inspirer à cette adorable créature une vraie passion avec sa figure accentuée et brutale?

Il avait triomphé par la hardiesse.

Quand Éva venait prendre son bain, il était là toujours sur son passage, devant l'escalier, à cheval sur une chaise, fumant son dixième cigare. Dès qu'elle s'approchait, il jetait son cigare et la dévorait des yeux.

Éva fut d'abord impatientée, elle s'offensait même qu'on osât la regarder ainsi. Elle dit un jour à sa mère qu'un homme ne devrait fixer une femme qu'après lui avoir été présenté. Peu à peu elle subit l'action de ce regard de feu comme si ce fût un rayon qui la frappât. La Rosa avait bien quelque beauté dans son type étrange. Il y a des femmes qui aiment

l'accent méridional comme il y a des peintres qui aiment les paysages brûlés par le soleil.

Et puis il ne s'agit que d'arriver à propos. La Rosa surprit mademoiselle de La Rochemarvy à l'heure même où les rêveries oisives, où les voluptés flottantes amollissent le cœur. Que de fois le siége est fait sans qu'il faille dresser ses batteries !

La Rosa eut l'esprit de frapper à la porte quand la porte allait s'ouvrir.

Un matin il s'aperçut que la jeune fille répondait à ses œillades brûlantes par un regard attendri. Elle n'avait pu se défendre des bouffées d'électricité qu'il lui jetait par toutes les lèvres de la passion. Elle se sentait vaincue par cet homme qui s'imposait par la violence. Elle essaya de lutter, mais cette figure énergique et dominatrice était là toujours, même quand elle était loin de lui. Elle la voyait dans ses promenades, dans ses romans, dans ses nuits blanches, jusque dans ses nuits noires; car dès que le sommeil la prenait, elle entrait avec cet homme par la porte d'or des songes.

Mais comment lui parla-t-il? Sa mère veillait toujours, la sachant très-romanesque;

elle n'avait pas peur d'un homme comme La Rosa, mais elle craignait quelques tentatives des beaux messieurs de Bois-Doré de l'hôtel Royal. Les plages des bains de mer sont favorables aux amoureux. Vénus est sortie de l'onde; quand les baigneuses viennent d'être soulevées par les flots, elles emportent je ne sais quelle ivresse qui berce leur âme, comme la vague amoureuse berçait leur corps.

Rien n'arrêtait La Rosa dans ses tentatives. Aussi, dès qu'il comprit que mademoiselle de la Rochemarvy était touchée au cœur, il voulut frapper plus fort. Dès ce jour-là il fit tous les soirs une promenade à cheval autour du château.

Le premier soir Éva l'aperçut et se cacha sous le rideau de sa fenêtre. Le second soir elle ouvrit sa croisée. Le troisième soir, sans le vouloir, elle répondit au salut de La Rosa par un vague signe de main. Le quatrième soir elle descendit dans le parc et se hasarda dans l'avenue; La Rosa mit pied à terre, s'inclina profondément et lui présenta une lettre.

Tout étonnée, elle prit la lettre. En la lui donnant, La Rosa toucha sa belle main; elle tressaillit, elle rougit, elle s'envola.

Cette lettre renfermait le cri de la passion. La Rosa, sans le savoir, était plus poëte que son père, car son père n'était qu'un virtuose qui s'épuisait sur les variations, tandis que lui se contentait de la mélodie. Il était bien amoureux et il le disait bien.

Éva rentra chez elle, ouvrit la lettre, et fut embrasée dans les flammes vives de toutes ces expressions incendiaires. On voulait mourir à ses pieds, dans la première joie d'un amour immortel, pour emporter, fût-ce en enfer, le bonheur de l'avoir vue et de l'avoir aimée. On ne lui demandait rien, une seconde de sa vie pour lui dire : *Je t'aime*, en embrassant sa divine chevelure. Non loin de la grille du parc, la forêt commençait : pourquoi ne pas venir jusque-là? Pourquoi refuser cette joie d'un instant à un homme qui voulait mourir? « Je sais bien, disait l'amoureux en finissant, qu'il y a plus loin de vous à moi que du ciel à la terre, mais il y a des amours si grands qu'ils franchissent les abîmes. »

Toute la lettre était dans le style emphatique de la passion. Quoique La Rosa fût de la famille des Lovelaces, il parlait comme Werther. Éva fut surtout séduite parce qu'elle crut ne voir qu'une âme. Elle ne dormit pas de la nuit.

IX

L'ivresse.

Le lendemain, en allant à la mer, Éva était pâle comme la mort. Son regard tomba sur La Rosa, triste, profond, étrange. Cet homme se sentit ému jusque dans les entrailles : c'était l'ange qui troublait le démon.

Le soir, il monta à cheval et fit trois fois le tour du château. Il erra longtemps dans l'avenue. Éva ne vint pas au rendez-vous; elle avait la fièvre, elle était à moitié tuée : c'était elle qui voulait mourir.

Mais l'amour c'est la vie. Après avoir tra-

versé cette crise de l'innocence qui meurt dans la jeune fille à sa première passion, après avoir senti tous les déchirements d'une âme vierge qui se détache de Dieu, qui se détache de la famille, qui se détache d'elle-même pour se jeter tout éperdue dans les bras d'un étranger, elle se réveilla presque vaillante, déjà heureuse, tout à sa chère folie.

Elle aimait La Rosa, elle osait se le dire, elle ne voyait plus que lui dans sa vie. Qui était-il et d'où venait-il? Qu'importe! c'était un amoureux qui venait du pays de l'imprévu. N'apportait-il pas le bonheur dans sa main?

Éva résolut d'aller le soir dans l'avenue, peut-être sous les premiers arbres de la forêt.

La Rosa fit une fois le tour du château. Il était loin d'elle encore quand il la vit apparaître toute blanche sous les branches vertes. Il attacha son cheval dans la forêt et vint surprendre la jeune fille dans ce jeu charmant qu'elles aiment toutes, les réponses de la marguerite : « Il m'aime, — un peu, — beaucoup, — passionnément, — pas du tout. — Il

m'aime, — un peu, — beaucoup, — passionnément... »

— Chut! dit La Rosa en saisissant la marguerite.

Il s'était approché à pas de loup. Éva faillit tomber à la renverse; il la soutint dans ses bras et tomba à genoux devant elle. Elle voulait fuir mais elle lui tenait les mains.

— De grâce! murmura-t-il tout ému lui-même. Je vous ai dit que je voulais mourir à vos pieds, mais laissez-moi vivre un instant.

Et ses yeux de feu répandaient des flammes sur Éva.

— Voyez-vous, reprit-il, je ne suis pas un de ces beaux fils qui jouent à l'amour comme on joue au baccarat. J'ai eu à ma naissance le coup de soleil de l'Espagne, vous m'avez donné à Dieppe le coup de soleil de l'amour. Prenez pitié de moi, car je vous aimerai jusqu'à la mort. Toujours, toujours, toujours, plus loin que l'amour, plus loin que l'enfer, plus loin que le paradis, plus loin que l'éternité.

On pouvait comparer La Rosa à un volcan, d'abord parce qu'il fumait toujours, ensuite

parce qu'il jetait feu et flamme, je veux dire les expressions les plus ardentes et les plus désordonnées de la passion. A force de remuer des mots amoureux il trouvait le vrai mot, comme ces imbéciles qui à force de parler finissent par trouver une chose spirituelle.

La pauvre Éva, dans sa folie, fut subjuguée par tout ce que lui dit La Rosa. Elle ne voyait pas l'emphase qui dominait sa phraséologie abondante, parce qu'il ne lui laissait pas le temps de réfléchir. Il frappait fort et frappait toujours. Elle croyait que c'était l'éloquence du cœur.

Pendant tout une semaine elle eut l'art de tromper la sollicitude de sa mère pour être au rendez-vous. Madame de la Rochemarvy faisait le whist après dîner avec ses voisins, ne doutant pas un seul instant que sa fille ne fût dans le parc avec une jeune Américaine qui l'aimait beaucoup.

Éva donnait cinq minutes à La Rosa, cinq siècles! elle revenait par le parterre des roses, elle cueillait un bouquet et le portait à sa mère qui n'avait pas eu le temps de demander où elle était.

Les filles tromperont toujours leurs mères, comme les femmes tromperont toujours leurs maris.

L'ivresse dura six semaines pour Éva; six semaines de joies, d'angoisses, d'illusions, de folies, de délires.

Durant ces six semaines, toute à sa passion, elle écrivait la nuit une lettre de dix pages qu'elle jetait le matin dans un champ de betteraves à la porte de Dieppe, car elle montait la colline à pied tandis que sa mère la montait en coupé.

Les premiers jours, La Rosa lut ardemment ces lettres. C'étaient de simples chefs-d'œuvre d'amour, de passion, de volupté; sous les expressions les plus chastes, on sentait battre le cœur, on voyait transparaître le feu des lèvres. La Rosa était effrayé de son bonheur quoiqu'il eût toujours eu confiance en lui; il avait beau vouloir s'élever par l'amour, il se sentait de mille coudées au-dessous de cette femme, de cette jeune fille, de cette enfant.

— Est-il possible, se demandait-il souvent, que de telles pages me soient adressées?

Et pourtant il finissait par ne plus lire que

le commencement et la fin. Qui ne se reconnait là? On ne saurait trop recommander aux jeunes femmes, même aux plus éloquentes, de ne pas écrire un mot, — excepté un seul.

Un dimanche, à la messe de la petite église voisine, la lumière se fit pour mademoiselle de la Rochemarvy. Dieu était revenu en son âme. Elle croisa les mains, elle regarda le Christ sur la croix; les versets de l'Évangile lui montrèrent le néant et le ridicule des phrases de La Rosa; l'éternelle vérité resplendit sous ses yeux. Elle rappela sa vertu comme une exilée.

Mais la vertu ne revint pas. Éva tomba agenouillée et pleura toutes ses larmes. Si elle eût été seule, elle se fût jetée la face contre terre et n'eût pas osé se relever.

— O mon Dieu! ô ma mère! pardonnez-moi!

— Pourquoi pleures-tu? demanda la mère à sa fille avec inquiétude.

— C'est que j'ai fait un horrible songe, répondit-elle.

— Ne pleure donc pas comme cela.

— J'avais oublié Dieu, et Dieu m'avait ban-

nie; je me jetais dans tes bras, et tu ne me reconnaissais plus. Mais tout cela n'est pas vrai, n'est-ce pas?

Mademoiselle de la Rochemarvy avait peur de devenir folle.

Combien d'autres ont subi ainsi le premier orage parce qu'elles n'avaient vu jusque là que la splendeur des cieux? La nuée de feu les enveloppe, la foudre éclate; quand elles reviennent à elles, elles veulent saisir l'arc-en-ciel comme une image de leur vertu, mais l'arc-en-ciel n'est plus qu'une illusion.

X

Les haines de l'amour.

Neuf mois après, mademoiselle de la Rochemarvy mettait au monde une petite fille qu'on appela Madeleine, comme si toutes les larmes qu'elle verserait dussent être des larmes de rédemption pour sa mère. Mais la petite fille mourut au berceau.

Éva n'avait pas revu La Rosa depuis le jour de son repentir. Vainement il avait tout tenté pour la reconquérir, elle s'était enfermée doucement en Dieu, elle avait tout dit à sa mère. Elle vivait au coin du feu, l'hiver, à Paris, ou dans la terre familiale, l'été; elle ne sortait que

pour aller à la messe. L'église elle-même n'avait pas été sacrée pour La Rosa; il s'était mis sur le chemin d'Éva, mais elle avait passé outre avec un si haut dédain qu'il n'en pouvait braver l'humiliation. Son désespoir fut une colère de toutes les heures. Il écrivit, priant d'abord, injuriant ensuite; mais c'était la furie des vagues qui se brisent sur les rochers.

Éva était accouchée si mystérieusement, sa vie était si sainte, sa figure si chaste, ses yeux si purs, que nul ne la soupçonna d'avoir péché.

La Rosa avait bien fait quelque bruit, mais on disait de lui que c'était un fou qui avait rêvé.

Un jour il finit par convaincre un personnage, qui voulut bien se charger de la délicate mission d'aller demander pour lui la main de mademoiselle de la Roche-marvy. On répondit froidement qu'on ne se voulait pas marier.

Mais voilà que trois mois après, les journaux de la vie privée annoncèrent que cette fière figure héraldique, cette fille de duc, cette

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

perle blanche enchâssée dans l'or, allait devenir princesse italienne.

La Rosa écrivit à Éva qu'il ne lui donnait pas son consentement. Et comme elle ne tint pas compte de ses menaces, il fit autographier une des lettres écrites pendant le séjour à Dieppe pour l'envoyer au prétendant. Il avertit d'abord Éva en lui envoyant une épreuve de cette lettre, la plus passionnée de toutes. Elle eut peur, elle retira sa main en disant que le mariage la brûlerait.

Une année se passa. La Rosa était en Espagne; le marquis de ***, depuis longtemps amoureux d'Éva, voulut l'épouser à son tour. Sa mère allait mourir, la solitude l'effrayait, elle dit oui. On allait afficher les bans le lendemain, mais La Rosa arriva en toute hâte, se présenta chez le marquis et lui dit : « Cette femme est ma maîtresse ! » Et il lui donna l'autographe de la lettre. Et il lui offrit l'épée ou le pistolet s'il n'était pas content.

Le marquis ne prit ni la femme, ni l'épée, ni le pistolet : il retourna son blason ce jour-là.

Ne pouvant être ni fille ni femme, Éva se fit chanoinesse. Il ne faut pour cela que huit

quartiers de noblesse, elle en avait à revendre.

Il y a deux sortes de chanoinesses : les régulières — et les irrégulières. — Nous ne sommes plus au temps où elles chantaient au chœur comme les chanoines, où elles portaient « un surplis de toile fine, sur une robe de serge blanche, un voile noir sur la tête et une aumusse sur le bras », selon la règle.

Aujourd'hui, toutes les chanoinesses sont irrégulières; je veux dire qu'elles ne prononcent plus de vœux et qu'elles ne revêtent plus la robe de serge. On les rencontre çà et là dans le monde, tout aussi somptueuses que les grandes coquettes. Elles ne chantent plus à matines, parce qu'elles se couchent trop tard. Au lieu de chanter l'*Ave Maria* à l'autel, elles chantent au piano le *Di tanti palpiti.* Ce sont le plus souvent des Clorindes qui cherchent Tancrède et des Armides enlevées par Renaud.

Il y a pourtant encore des chanoinesses qui ne se sont jamais aventurées dans les périls de l'amour; elles sont réellement cha-

noinesses par la grâce de Dieu. Quoique en passant par Paris, elles iront tout droit au Paradis.

Être chanoinesse, quelle charmante figure à faire dans le monde : on n'y traîne ni un mari passé ni un mari futur; on traîne un cortége d'adorateurs qui n'en veulent qu'à vous-même, qui ne posent pas de points d'interrogation devant votre fortune; vous ne devenez pas vieille fille, vous ne devenez pas vieille femme, vous êtes toujours la chanoinesse.

Vous avez droit à tous les sourires, vous pouvez vous abandonner à tous vos caprices. Soyez fantasque, vaporeuse, insensée, sérieuse, lunatique, méditative, vous serez toujours charmante, car vous avez droit de prendre une figure originale.

Ce qui ne vous empêchera pas un jour de vous marier, si cela vous amuse.

Cependant La Rosa avait mangé ses quatre sous, il vivait d'expédients et de jeu, pêchant dans l'eau trouble des mauvaises affaires franco-espagnoles, faisant croire à Madrid qu'il avait une fortune à Paris, faisant croire

à Paris que le Mançanarès roulait pour lui des ondes d'or.

Il fut si dénué un jour, il fut si loin de son honneur, qu'il se fit prêter dix mille francs par un changeur sur les lettres de mademoiselle de la Rochemarvy. Il ne rougissait plus.

Ce fut vers ce temps là qu'Éva lui envoya un notaire, le notaire de la famille, un autre confesseur, pour lui acheter ses lettres. On lui offrit cent mille francs, deux cent mille francs, quatre cent mille francs : c'était la moitié de la fortune d'Éva. Il releva la tête comme s'il eût encore le droit de parler de son honneur. Il dit que non-seulement il lui fallait toute la fortune de mademoiselle de la Rochemarvy, mais qu'il la voulait elle-même par dessus le marché.

Le notaire revint désolé, disant :

— Il faut tuer cet homme-là.

Après le notaire, ce fut un prêtre.

— Je suis plus fort que vous, dit insolemment La Rosa : je ne crois pas à Dieu, je ne crois pas à la vertu, je ne crois qu'à moi. J'ai juré de mourir pour Éva et je veux d'abord

vivre avec elle. Que m'importe son argent si un autre la possède! Qu'elle ne soit pas à moi, mais qu'elle ne soit pas à un autre, car elle est ma femme à la face du ciel.

La Rosa comptait sans l'amour.

XI

Qu'une femme ne doit jamais écrire à son amant.

Ce fut alors que mademoiselle Éva de La Rochemarvy rencontra Georges d'Aspremont dans une fête à l'ambassade de Russie.

Bianca lui avait conseillé de se montrer ce soir-là pour braver les histoires qui couraient sur elle. Elle avait ses amis et ses ennemis comme toutes les femmes ; les premiers s'indignaient de la calomnie, mais les autres s'étonnaient de la voir garder encore ses grands airs de dédain et son expression de candeur. Nul ne savait l'histoire de l'enfant.

On disait qu'après tout elle avait pu écrire à La Rosa dans l'effervescence d'un jour de délire, mais ces lettres étaient-elles donc des actes d'accusation qui devaient la faire condamner avant le jugement et sans appel?

Éva s'avouait à elle-même toute l'horreur de son péché : tant que les lettres seraient dans les mains de La Rosa elle ne respirerait pas librement, même dans les pacifiques stations du repentir.

Et pas un frère, pas un ami, pour mettre cet homme à la raison.

Éva avait senti depuis longtemps la haine lui monter au cœur. A certaines heures, si elle eût rencontré La Rosa, elle se fût jetée sur lui avec toutes ses fureurs.

— Quoi! s'écriait-elle dans sa colère, il aura eu tout ce qu'il y avait de meilleur en moi, mes premières aspirations et mes premières larmes, toute mon âme de vingt ans! Il m'aura arrachée à Dieu et à ma mère, il aura pris ma beauté dans sa fleur, et ce n'est pas assez pour lui! Il faut qu'il assouvisse sa rage de ne pas m'avoir affichée, il faut qu'il me tue lentement, il faut qu'il dise à tout le

monde : « Vous voyez cette femme qui passe si hautaine, elle a été ma maîtresse ! » Qu'est-ce donc que l'amour, s'il peut finir par l'injure et par la lâcheté !

D'Aspremont était plus que jamais dans sa période de sauvetage. Il n'avait plus qu'une idée : préserver les femmes de toutes les embûches que leur tendent les hommes ou qu'elles se tendent elles-mêmes. Ses amis avaient beau se moquer de lui, il leur disait :

— Rassurez-vous, je n'en ai pas encore tant sauvées que j'en ai perdues : quand j'aurai payé mes dettes à la vertu, je me croiserai les bras.

Il avait rencontré Éva chez la duchesse ; il savait vaguement son histoire. Aussi, dès qu'il put lui parler en tête-à-tête, — c'était pendant le cotillon, — il ne s'épuisa pas en vains propos. Il alla droit au but en se posant comme l'éternel vengeur des femmes sacrifiées. S'il fallait l'en croire, il ne s'était battu tant de fois que pour apprendre aux hommes à vivre, — à savoir vivre avec les femmes.

— Et vous, savez-vous vivre avec les femmes? lui demanda Eva.

— Oui, parce que je les aime.

— Vous les aimez toutes.

— Pour en aimer bien une, il faut les aimer toutes.

On s'égara pendant quelques minutes dans les méandres d'une causerie à bâtons rompus. D'Aspremont ne manqua pas de dire que ce qui le charmait dans Éva c'était sa fierté :

— C'est la neige sur la montagne.

— Oui, dit-elle, mais moi je ne fonds pas au soleil.

— Si; mais les âmes comme la vôtre ont leurs jours de fatalité : elles se laissent brûler par l'orage, mais elles se relèvent toujours et se refont une couronne de neige.

Éva était silencieuse.

— Ce sont là des images bibliques, reprit d'Aspremont en riant; ce n'est pas ma faute si je ne puis devant vous parler plus librement. Je suis comme ce voyageur grec qui rencontre un aigle blessé : il l'adore avant de le secourir parce qu'il reconnait un Dieu.

Éva comprenait bien pourquoi le comte

d'Aspremont ne lui parlait que par images. C'était le seul jusqu'ici qui osât soulever le voile. Mais il soulevait le voile d'une main si délicate qu'elle s'abandonna à la sympathie.

Cette sympathie, c'était déjà de l'amour.

Elle le regarda en face, comme si elle se fût demandée : Ai-je devant les yeux un frère, un ami, un amant ou un mari ?

D'Aspremont, voyant que le cotillon finissait faute de combattants, pria la chanoinesse de lui accorder un quart d'heure d'audience chez elle pour lui parler d'elle.

— Non, dit-elle, ma porte ne s'ouvre jamais.

— Eh bien ! dit le comte qui n'était jamais embarrassé, venez chez moi.

Et comme mademoiselle de la Rochemarvy semblait révoltée de cette proposition singulière après une première présentation, il lui dit :

— Ne vous offensez pas, vous trouverez chez moi une de vos tantes, ma cousine d'Ormoy.

— Elle est chez vous ?

— Oui, en peinture.

— Vous n'êtes pas sérieux : je ne veux vous voir ni chez vous ni chez moi.

— Et où vous verrai-je ?

Éva sourit.

— Ne nous sommes-nous pas dit tout ce que nous avions à nous dire?

— Pour moi, je n'ai pas commencé. Croyez-vous à la destinée ?

— Non, parce qu'il est impossible que les esprits invisibles qui sont là haut soient assez bêtes de nous faire commettre fatalement tant de bêtises sur la terre.

— Eh bien! moi je crois à la destinée. Je crois que je jouerai un rôle dans votre destin. J'ai vu hier M. de la Rosa.

Éva pâlit et leva la tête comme pour braver ce souvenir; mais Georges lui prit la main et poursuivit :

— Voulez-vous une bonne épée ?

Éva ne répondit pas.

— Hier il a lu vos lettres devant moi, à un ami, à la Maison d'Or, sans s'inquiéter si nous écoutions, nous qu'il ne connaissait pas. Cet homme a parlé de vous comme il eût parlé de la première venue.

Éva était attérée; elle ne pouvait s'imaginer que La Rosa fût si infâme.

Elle se leva comme pour se fuir elle-même.

— Oui, votre épée! dit-elle à d'Aspremont en lui donnant la main.

XII

Le livre d'autographes.

Jusqu'ici Georges d'Aspremont ne s'était battu que pour des femmes de la veille : il était heureux de se battre pour une femme du lendemain.

Il était minuit et demi. Il alla droit à la Maison d'Or; il demanda si M. de la Rosa était venu. On lui répondit en désignant un cabinet particulier. Il frappa violemment; comme la porte ne s'ouvrait pas, il donna un coup de pied qui la fit sauter. Naturellement La Rosa était avec une femme.

— Cette femme est à moi, dit-il à l'Espa-

gnol, nous nous battrons demain à huit heures. Je suis l'offensé; je choisis l'épée.

— C'est moi qui suis l'offensé, dit La Rosa; je choisis le pistolet.

Le lendemain à huit heures, les adversaires et leurs témoins étaient dans un petit parc de Saint-Cloud. On chargea les pistolets, on se mit à vingt-cinq pas et on donna le signal.

Comme le comte avait hâte de venger Éva, il tira le premier. La Rosa fut frappé au cœur et tomba tout ensanglanté.

— Enfin! dit d'Aspremont.

Un des témoins avait regardé la blessure.

— C'est singulier, dit-il, la balle n'a pas pénétré jusqu'au cœur, elle n'a fait que sillonner la chair, elle est allée se loger sous le bras.

— C'est impossible! dit le comte qui s'était approché.

— Voilà le secret! s'écria l'autre témoin de La Rosa.

Il avait pris dans la poche de l'habit de l'Espagnol un volume relié en cuir de Russie qu'il portait toujours sur lui.

La balle s'était amortie en traversant le volume.

— Ce n'est pas de jeu, dit d'Aspremont; on ne met pas un bouclier sur son cœur.

A cet instant La Rosa, quoique tout étourdi par le coup et par la chute, se releva comme un homme surpris par les voleurs.

— Mon livre! s'écria-t-il.

Mais le livre était déjà dans les mains de Georges d'Aspremont, qui avait reconnu les lettres d'Éva.

— Messieurs, dit-il, je me suis battu parce que ce livre est à moi. Je prends mon bien où je le trouve. Que celui d'entre vous qui ne trouvera pas cela de son goût prenne la parole. Toutes les armes me seront bonnes.

La Rosa rugissait.

— Voulez-vous recommencer? lui demanda d'Aspremont.

— Oui! dit La Rosa.

Mais le sang coulait avec abondance, il tomba dans les bras de ses témoins.

Les témoins regardaient avec un muet étonnement le comte d'Aspremont, qui emportait le livre de M. de La Rosa.

Georges d'Aspremont alla droit à l'hôtel de mademoiselle de La Rochemarvy.

Elle habitait dans le faubourg Saint-Germain une de ces vieilles demeures qui ont gardé jusque dans leur vétusté je ne sais quoi d'imposant; les plus belles maisons modernes ne peuvent se donner cela dans la coquetterie de leur architecture.

— Madame ne reçoit pas, dit le concierge.

Mais d'Aspremont passa outre, selon son habitude. Il disait insolemment que les concierges n'avaient été institués que pour repousser les bêtes malfaisantes.

— Madame ne reçoit pas, dit un domestique dans le vestibule.

Mais le comte monta l'escalier.

Éva, qui l'avait vu traverser la cour, vint au-devant de lui. Elle le conduisit dans un petit salon où elle passait presque toutes ses journées, avec son piano, ses livres et ses broderies.

D'Aspremont prit dans sa poche le livre d'autographes et le présenta respectueusement à la chanoinesse.

— Madame, voici vos lettres.

Elle ne paraissait pas comprendre en voyant ce volume troué d'une balle.

D'Aspremont lui raconta comment La Rosa avait échappé à la mort, grâce à ce volume.

— Vous voyez bien, lui dit-elle, qu'il n'y a pas de destinée.

— Si, madame, dit le comte, car il est écrit là-haut que mon bonheur serait de vous aimer, mais que nous ne nous aimerons jamais.

— Pourquoi? demanda Éva surprise.

— Parce que je serais aussi infâme que La Rosa si je voulais que l'amour payât une bonne action.

Et après avoir baisé les ongles de la chanoinesse :

— Voyez-vous, lui dit-il, l'amour ne pousse jamais sur le terrain de la reconnaissance.

Éva le reconduisit jusqu'à l'escalier et se pencha à la fenêtre pour lui voir retraverser la cour.

Quand elle rentra dans le petit salon pour ouvrir ce livre qui avait été son enfer, deux belles larmes tombèrent sur la première page.

Jamais des larmes si douces n'étaient tombées de ses yeux.

— C'est donc vrai, dit-elle en se laissant tomber sur un fauteuil, que l'amour est la rédemption de l'amour ! Je sens que j'aime M. d'Aspremont, je sens qu'il ne m'aimera pas.

Et après un soupir :

— Oh ! mon Dieu ! je vous remercie de me condamner à ce nouveau supplice ; c'est un châtiment plus digne de mon cœur.

XIII

Les deux rivales.

En racontant l'histoire d'Éva, le comte d'Aspremont ne dit pas à Bianca sa dernière entrevue avec la chanoinesse.

La duchesse de Montefalcone ne condamna pas Éva sur son histoire. Elle savait qu'une fille de seize ans tombe tout d'un coup dans les bras de Lovelace, si Lovelace passe sur son chemin. Si elle résiste la première fois, elle est sauvée; elle se réfugie en Dieu et en sa mère; elle s'enveloppe avec chasteté dans sa robe blanche; elle trouve dans la vertu elle-même un parfum d'amour divin, qui

la pénètre et l'exalte. Mais si Lovelace la saisit dans son étreinte infernale, elle est prise à l'ivresse du péché, elle perd la tête, elle succombe. Dans toute femme il y a une sainte et une bacchante.

La duchesse embrassa Éva le jour même où d'Aspremont lui avait dit toute son histoire.

— Ma belle chanoinesse, vous ne m'aviez pas tout dit! Ce n'est pas bien, car vous savez comme je vous aime.

— Qui a osé parler de moi? demanda Éva.

— Je ne vous le dirai pas; mais, rassurez-vous, ce n'est pas la calomnie, c'est la sympathie. Savez-vous mon opinion, ma belle? C'est que vous serez un jour comtesse d'Aspremont.

— Moi? Jamais! Je veux mourir chanoinesse.

— « Je veux », dites-vous? La destinée dit : « Nous voulons. »

— D'Aspremont! Ma chère Bianca, vous n'avez donc pas vu qu'il était amoureux de vous?

— D'Aspremont, ma belle, est devenu un

des sept sages de Paris. Il le prouve à toutes les femmes. Il me le prouverait aussi, si j'avais la folie d'en être amoureuse.

— Êtes-vous bien sûre de n'en être pas amoureuse?

— Et vous?

Les deux amies se regardèrent jusqu'au fond de l'âme.

LIVRE VI

LE DUC DE SANTA-CRUZ

ET MADAME DE CAMPAGNAC

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier.

LA ROCHEFOUCAULD.

Le Paradis n'est pas un rêve des poëtes, c'est un pays dont nous nous souvenons. Hier nous répond de demain.

***

Il faut aux enfants les verges et la férule; il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison et la justice, dénuées de tous leurs ornements, ni ne persuadent, ni n'intimident. L'homme qui est l'esprit se mène par les yeux et les oreilles.

LA BRUYÈRE.

Aspasie dit un jour à Platon, qui l'avait promenée dans tous les sentiers perdus du

sentimentalisme : « Que de chemin nous avons fait! — Pour arriver où? demanda Platon. — Au commencement », répondit la courtisane.

***

Les platoniciens disent qu'Hercule, aux pieds d'Omphale, n'écoutait que les battements de son cœur. Mais quand Hercule filait le parfait amour aux pieds d'Omphale, c'était après avoir accompli ses douze travaux.

***

Le spectacle des passions ne supprime pas les passions. Il faut bien que l'âme, pour conquérir vaillamment les mondes futurs, se bronze aux flammes vives de l'amour. On n'est un homme que par la femme, et qu'est-ce qu'une femme qui n'a pas aimé?

LES GRANDES DAMES.

I

La seconde heure du diable.

E repentir comme le comprennent les femmes, n'est-ce pas encore une porte ouverte vers l'enfer ? Le poëte l'a dit : « La femme qui pleure ses péchés, c'est la ruine aimée où revient la colombe. » On veut abattre le château idéal de son crime, mais on retient sa main, ne fût-ce que pour préserver l'oratoire où l'on prie.

Madame de Campagnac se repentait depuis

longtemps déjà d'avoir donné son âme au diable, — à Octave de Parisis, — pendant une heure.

Elle s'accusait; mais si on lui eût dit que ce souvenir d'une heure d'amour serait arraché comme une page mystérieuse au livre de sa vie, elle ne l'eût pas voulu, tant elle aimait ses larmes.

C'en était fait pour elle des jours sereins; elle s'était tournée vers l'orage, tout en se jurant à elle-même de s'enfermer héroïquement dans son devoir; elle espérait dans l'imprévu.

Il y a pour les femmes çà et là de terribles quarts d'heure de tentation. Il semble qu'elles soient piquées de la tarentule, non pas pour danser jusqu'à la mort, mais pour aimer jusqu'à la volupté. Elles ont beau s'en défendre : comme Achille elles sont vulnérables par un point, le diable le sait bien. Une fois piquées, rien n'y fera, ni Dieu ni la famille. Elles se révolteront sous tous les jougs, même sous le joug adorable de Jésus. Que dis-je! elles iront jusqu'à interpréter pour le péché ces paroles de l'Évangile, où les pécheresses sont plus près de Dieu, parce que si c'est l'amour

qui les a perdues, c'est l'amour qui les sauvera.

Ni les maris, ni les mères ne savent cela. Les maris, parce qu'ils sont trop distraits; les mères, parce qu'elles n'évitent pour leurs filles que les piéges à loup où elles se sont prises.

Ce mauvais quart d'heure sonne surtout pour les femmes oisives, — peu ou point d'enfants, — en compagnie d'un mari qui n'a jamais songé à être l'amant de sa femme, à peine un portrait de famille de plus dans la maison — un mari très-ressemblant à qui il manque — la parole.

La femme rêve toute seule le matin dans son lit; elle s'habille; elle se trouve trop belle — pour ne rien faire. C'est l'âge de toutes les opulences : cheveux ruisselants, épaules luxuriantes, seins inquiets. On se met à table pour déjeuner. Le mari se hâte; ce n'est pas assez de sa femme, il a son journal à côté de lui, il part pour ses rendez-vous. L'argent prend les meilleures heures de tous les hommes. Et puis, il faut bien égayer l'argent! On ne remue jamais des billets de banque sans dire :

Où est la femme? Combien peu d'hommes sans maîtresse? La maîtresse est la vestale qui entretient le feu sacré. On se retrouve au Bois. Madame est en calèche, Monsieur est à cheval; on se salue comme de vieilles connaissances, mais ce n'est pas pour cela qu'on est allé au Bois. Madame s'ennuie; elle s'imagine volontiers que tout le monde s'amuse autour d'elle. Elle voit passer une mondaine qui lève la tête dans l'impunité de ses aventures, et une demi-mondaine qui jette gaiement un démenti à la vertu. » Elles sont donc heureuses? » s'écrie la femme qui s'ennuie.

Si elle dîne ce jour-là en fastueuse compagnie, on ne manque pas de lui donner pour voisin le diable en personne. Le diable est plus amusant que son mari. Le même soir elle va au bal et trouve encore Satan en habit noir. Elle résiste. Elle résistera demain. Résistera-t-elle toujours? Oui, dira le mari.

Bianca, Violette, Bérangère et Éva auraient pu beaucoup mieux répondre à cette question, car il leur arrivait souvent de passer toute une soirée à embrouiller cet

adorable écheveau de la philosophie du cœur.

Quand Achille Le Roy partit pour ses montagnes, madame de Campagnac partit pour les Eaux-Bonnes. Ils s'étaient vus çà et là dans le monde parisien.

Ils se rencontrèrent à Pau; elle cherchait une calèche pour achever son voyage. Il venait d'acheter deux petits chevaux au fils de son quasi homonyme, Achille Fould. Il lui demanda la grâce de la conduire lui-même. C'était un voyage de deux heures. Elle avait avec elle sa femme de chambre; elle accepta, se croyant d'ailleurs en pays étranger. Voyage charmant, à n'en pas douter. Le groom causa avec la femme de chambre, Achille passionna madame de Campagnac avec son art de jeter du feu sur toutes choses. Il lui avait plu à Paris, il la subjugua dans les Pyrénées.

Ils commencèrent dès le premier jour cet adorable roman rustique que tous les cœurs amoureux voudraient écrire sur les chemins des écoliers.

Or, ce fut un grand scandale à Paris le

jour où on apprit que madame de Campagnac — une vertu austère, car nul hormis Parisis et elle-même ne savait l'histoire de l'heure du diable — s'était affichée dans toutes les stations thermales des Pyrénées avec le duc de Santa-Cruz.

Ce duc de Santa-Cruz, c'était Achille Le Roy.

Par quelle métamorphose soudaine était-il devenu duc de Santa-Cruz?

Madame de Campagnac était devenue si amoureuse de lui, qu'elle ne craignit pas de s'afficher encore de Bagnères à Paris. Ils voyageaient dans le coupé; elle se couvrait d'un voile quand elle descendait pour déjeuner et dîner, mais elle n'était pas si impénétrable qu'on ne la reconnût, car aujourd'hui tout le monde se connaît.

A son arrivée à la gare, madame de Campagnac ne voulut pas toutefois braver les curieux de la salle d'attente. Elle embrassa dans le coupé son compagnon de voyage; elle lui promit d'aller le voir le lendemain.

Mais le lendemain, M. de Campagnac, qui savait la chose, quoiqu'il fût le mari, condui-

sit sa femme dans un couvent, où il la mit sous clef.

Le scandale n'en fut que plus bruyant.

Quel était donc cet amant imprévu? ce duc de Santa-Cruz improvisé? Était-ce bien cet Achille Le Roy qui avait depuis six mois fait tant de bruit dans Paris?

La duchesse de Montefalcone s'étonnait de ne pas l'avoir vu encore, car elle le savait de retour à Paris depuis près d'une semaine.

Un matin, elle reçut ce mot :

« *Permettez-moi, chère et belle duchesse, de vous présenter ce soir mon meilleur ami, M. le duc de Santa-Cruz, un grand d'Espagne qui vous adore.*

« ACHILLE LE ROY. »

La duchesse, qui ne comprenait pas, attendit la présentation avec quelque impatience, d'autant plus qu'elle voulait bien vite revoir son ami Achille Le Roy.

Le soir, il y avait presque foule chez elle.

Il était onze heures quand on annonça M. le duc de Santa-Cruz.

Achille Le Roy s'avança — tout seul — vers la duchesse, qui avait fini par comprendre.

— Bonjour, monsieur le duc, lui dit-elle, avec son adorable sourire.

Elle le trouva plus beau qu'elle ne l'avait vu jusque-là, quoiqu'il fût bruni encore.

— Expliquez-moi cette métamorphose, car je ne vous savais pas si grand seigneur que cela, quoique je vous reconnusse pour un vrai gentilhomme.

— Ce serait une trop longue histoire, dit Achille Le Roy; je n'aime pas à parler de moi, mais pourtant je vous dirai cela un jour.

Et pour prouver qu'il était impersonnel, il demanda à renouer lui-même le fil de la conversation. On parlait de mademoiselle Patti, il parla de mademoiselle Patti.

On annonça mademoiselle de Saint-Réal.

— Vous ne savez pas la nouvelle ? dit-elle étourdiment, selon sa coutume.

Tout le monde l'interrogea des yeux.

— Une nouvelle du soir? demanda la duchesse.

— Non, une nouvelle du matin. M. de Campagnac a enfermé sa femme au couvent. C'est moi qui ne me marierai jamais! A la première révolution, je ferai décréter en tête de la Constitution : 1° Il n'y a plus de maris.

— Et pourquoi M. de Campagnac a-t-il mis sa femme au couvent?

On regarda Achille Le Roy.

— Pourquoi? Je ne sais pas, répondit-il.

— Alors qui pourra répondre, murmura la duchesse avec impatience.

Elle se sentait jalouse.

— C'est pour madame de Campagnac, reprit-elle, que M. Achille Le Roy a sorti son titre de duc. Après le duc de Parisis il fallait à cette dame un grand d'Espagne.

Le duc de Parisis n'avait été pour madame de Campagnac que la préface de l'amour. Avec Achille Le Roy elle entrait en pleine passion.

Son mari eut beau la mettre au couvent : elle emportait l'enfer et le paradis dans son cœur.

II

Qui sait?

Achille Le Roy ne voulut pas dire son histoire à la duchesse quelle que fût sa prière.

Pensait-il que l'inconnu agît plus fortement sur les âmes exaltées? Craignait-il de se diminuer par une confession de ses jeunes années? Parler de soi c'est difficile quand on ne s'appelle ni Alcibiade, ni Alexandre, ni César, ni saint Augustin, ni Charlemagne, ni Jean-Jacques, ni Napoléon.

Quoiqu'il refusât de parler, la duchesse se sentit plus que jamais entraînée vers lui. Il lui semblait qu'elle respirait dans son intimité

je ne sais quelle agreste saveur des Pyrénées, car sous le Parisien raffiné le montagnard perçait toujours. Et puis elle savait que madame de Campagnac était folle de lui : Rien ne pousse une femme vers un homme comme une autre femme.

Depuis qu'il était revenu duc de Santa-Cruz, ces messieurs du club le saluaient plus cordialement et les femmes le trouvaient plus beau encore. Il triomphait sur toute la ligne, tout en riant de la bêtise des hommes et des femmes.

Mademoiselle de Saint-Réal lui proposa de faire son buste.

— Non! lui dit-il, je ne suis pas digne du marbre.

— Oh! je sais bien que vous ne voulez pas poser, mais je vous sculpterai un jour, de souvenir.

— De souvenir! s'écria la duchesse. Son image est-elle donc gravée dans votre cœur, ô belle romanesque!

— Peut-être, répondit résolûment la jeune artiste.

La duchesse se tourna vers la chanoinesse.

— Que pensez-vous de cette déclaration d'amour, faite ainsi, à brûle pourpoint, à ce mauvais sujet?

— Il est assez beau pour cela.

La duchesse alla voir, le soir, Violette, au Parc des Princes. Elle lui conta la petite scène de l'après-midi.

— C'est singulier, dit-elle, Achille n'aimait que moi et il sera aimé de toutes mes amies, hormis par vous.

— Qui sait! dit Violette avec son sourire si triste et si doux.

Jusque-là, Violette ne s'était pas avouée à elle-même qu'elle pût jamais aimer un autre homme que Parisis.

Elle reconduisit Bianca jusqu'à la mare d'Auteuil.

En revenant à sa chère solitude, elle pleurait.

Tout est contraste dans la vie : ici le rire, là les larmes. Antonia riait comme une folle dans le jardin quand Violette poussa la grille.

L'Italienne, qui habitait toujours tantôt avec Violette et tantôt avec Bianca, s'amusait plus au Parc des Princes, parce qu'elle y fai-

sait mille folies comme un écolier joueur. Il lui restait d'ailleurs son levain de bohémienne.

Violette la trouva qui avait habillé un très-joli cochon — au nez retroussé, aux flancs roses, à la queue en trompette, — en cocotte à la mode, robe de soie bleue ouverte, chapeau en dentelle noire et à fleurs rouges, sur une perruque blonde, pendants d'oreille à la Tallien, poudre de riz, grains de beauté, éventail à la patte, rien n'était oublié.

Le cochon, très-apprivoisé par Antonia, avait l'air de comprendre cette mascarade. Antonia lui faisait un sermon et lui reprochait ses péchés. Elle lui parlait de l'enfer comme naguère le curé de Pernand.

Violette rit elle-même de bon cœur à ce spectacle. Elle embrassa Antonia et lui dit ces mots que l'Italienne ne comprit pas :

— C'est toi qui par ta gaieté me sauveras du danger.

III

La lettre empoisonnée.

Un matin, la duchesse déjeunait en compagnie de Violette et d'Antonia, quand on apporta — sur un plat d'argent — une lettre avec l'effigie de la reine Victoria.

C'était bien sur un plat d'argent ciselé et ornementé par une main française, mais dans le style des fines orfévreries de Benvenuto Cellini. Aujourd'hui, l'Italie artiste se tourne vers la France, mais avec la fierté d'un roi découronné qui voit sa cour changée de pays.

Comme la duchesse allait ouvrir la lettre, Antonia, qui était de l'autre côté de la table,

se leva et courut pour la lui prendre dans les mains.

— Pourquoi me prenez-vous cette lettre, Antonia?

— Parce que cette lettre vient d'Angleterre.

— Vous êtes folle!

— Pas si folle.

Bianca et Violette regardaient Antonia sans comprendre.

— Je vous dis que cette lettre est empoisonnée! dit Antonia.

— Empoisonnée? dit la duchesse; parce que le papier est parfumé au jasmin? Vous saurez, mon enfant, que chaque fois qu'une lettre doit traverser la mer, il faut la parfumer, parce que, dans le navire, la peste est toujours plus ou moins parmi les hommes de l'équipage.

— Oui, mais en attendant la peste est dans cette lettre.

— Antonia, je vous dis que vous perdez la raison.

— Oui, dit Antonia en secouant la tête, j'ai respiré cette lettre, et me voilà prise de vertige.

Cette fois ce fut la duchesse qui se leva pour ressaisir la lettre.

— Qu'est-ce que cette folie! Vous jouez la comédie, Antonia?

— Non, dit Antonia toute pâlissante en se jetant dans les bras de Violette; je me sens mourir.

— Oh! mon Dieu, s'écria mademoiselle de Pernand; est-ce que c'est encore l'histoire du bouquet de roses-thé?

Et elle vit passer sous ses yeux la pâle figure de Geneviève de La Chastaigneraye.

On ouvrit la fenêtre, on fit respirer des sels à Antonia.

— Ce n'est rien, dit-elle en rouvrant les yeux.

Elle revint à elle et murmura :

— Ne touchez pas à cette lettre.

Mais la duchesse, qui bravait tout, voulut la lire. C'était une écriture anglaise, vague et blonde, en long et en large, encre bleue, sur papier parchemin.

Que lui disait-on? Elle traduisit tout en lisant, car la lettre était en anglais :

« *Je croyais, madame, que l'Océan pouvait*

« *mettre à l'abri des souvenirs d'une femme,*
« *mais plus je m'éloigne de vous et plus je*
« *me sens courbée dans mon adoration.* »

La duchesse s'interrompit :

— Qu'est-ce que ce galimatias?

Antonia était revenue près d'elle.

— Au moins, lisez-la de loin.

Et elle lui tint le bras à distance.

« *C'est que vous avez la beauté de l'âme*
« *comme la beauté du corps, c'est qu'une fois*
« *qu'on vous a vue on tombe sous le charme*
« *et on a beau remarquer les autres femmes*
« *on ne voit que vous.* »

— Assez comme cela, dit la duchesse en jetant la lettre.

Elle se sentait d'ailleurs la tête troublée. L'odeur pénétrante du jasmin lui avait monté au cerveau.

— Antonia ne jouait pas la comédie, dit-elle en s'approchant de la fenêtre pour respirer.

— Vous avez fini par comprendre, n'est-ce pas? dit Antonia. Vous ne doutez pas maintenant que cette lettre vienne de la Judith. Elle

veut frapper de loin comme de près, mais quoi qu'elle fasse, je sentirai toujours ses coups.

Violette embrassa celle qu'elle appelait le bon démon de la maison.

— Il faudra, dit-elle, donner cette lettre à un chimiste.

Survint M. Babinet, un homme d'étude, mondain çà et là, qui fut chargé de passer la lettre à l'alambic.

— Voilà des phrases, dit-il en la lisant, qui vont faire une belle sarabande. Une lettre pareillement écrite est toujours empoisonnée. L'amour n'est-il pas le plus subtil des poisons?

— C'est vous qui faites des phrases, dit Violette.

Elle remarqua, avec la fine dialectique des femmes, que l'amour n'empoisonne que le cœur, — et qu'il y a toute une série de contre-poisons pris dans l'amour même, — mais que le meilleur est l'amour de Dieu.

— Surtout quand on a peur d'aimer Santa-Cruz, dit malicieusement la duchesse.

Violette rougit et pâlit.

LIVRE VII

HISTOIRE DE MADEMOISELLE PHRYNÉ

CE QUE COUTE UN BOUQUET DE CENT SOUS

Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'Opéra parce qu'il y avait reconnu autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

CHAMFORT.

Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre aurait été changée.

PASCAL.

Pascal, qui voyait partout le doigt de Dieu, ne croyait donc pas que le livre de la vie des hommes fût écrit là-haut? Le trouvait-il trop mauvais pour cela?

***

L'amour de certaines femmes donne la mort. Quelques hommes s'y habituent — comme Mithridate au poison.

***

La fille perdue garde toujours un coin

primitif de la forêt vierge. Celui qui s'y égare trouve encore des fleurs qui ont comme toutes les fleurs oubliées leur parfum et leur goutte de rosée.

***

O fragilité de la gloire et de la sagesse! Alexandre disait à Phryné : « Si j'avais usé sagement de ma valeur et de ma fortune, on n'aurait point parlé de moi. » — Phryné disait à Alexandre : « Si j'avais usé sagement de ma beauté et de mon amour, mon nom ne courrait pas, comme un baiser, sur toutes les lèvres. »

***

On garde malaisément la femme que plusieurs aiment, et il n'y a pas grande assurance dans la possession d'une chose où tout le monde aspire.

THÉOPHRASTE.

Le prince King-Koung avait mille attelages de quatre chevaux; mais à quoi bon? Il n'a jamais conduit que sa sottise.

CONFUCIUS.

CHARLES MARCHAL IMP. CHARDON AINÉ SAFO CUCINOTTA

MADEMOISELLE PHRYNÉ

I

Les courses de Longchamp.

'ÉTAIT aux premières courses de Longchamp, le printemps tout frileux encore hasardait quelques pervenches dans les plis de sa robe verte.

Les merles de l'avenue de la Reine, aujourd'hui l'avenue des Acacias, s'inquiétaient de voir tant de monde à l'heure où ils bâtissaient leurs nids.

Les journaux du matin, comme les journaux de la veille, avaient, par la voix de leurs

merles les mieux renseignés, sifflé la mauvaise situation de la France. « Rien ne va plus, disaient tous les Jérémies de la politique, il n'y a d'argent qu'à la Banque ! »

Aussi, pour leur donner raison, ne voyait-on ce jour-là que dix mille voitures à Longchamp, toutes panachées de millionnaires, de princesses, de crevés, de comédiennes, d'oisifs dorés, de courtisanes éblouissantes.

« Rien ne va plus, » la Banque était sortie de chez elle. Et dans quels carosses! toutes les formes, toutes les couleurs, tous les styles ! Et quels chevaux! les plus beaux, les plus fiers, les plus fins ! Et quel luxe d'attelages à la daumont, à la demi-daumont, en tandem ! Si « rien ne va plus, » pourquoi ces quatre chevaux pour conduire cette duchesse? pourquoi ces quatre chevaux pour conduire cette fille?

Mais ces gens n'ont peut-être rien dans leurs poches? Allez donc voir là-bas où on parie, c'est la foire aux louis d'or! Qu'est-ce que Spa, Ems, Bade, Monaco, devant ce jeu d'enfer? Ce n'est pas la bille de la roulette qui tourne, ce sont les chevaux.

Ce jour-là, à l'heure où tout Paris partait

pour le Bois, Colombe en revenait avec sa petite moisson de fleurs rustiques.

A force d'enluminer des images saintes, des figures de modes et des bouquets, elle avait appris à dessiner, que dis-je, à peindre. Les libraires qui lui donnaient du travail furent un jour bien surpris de reconnaître que sous l'enlumineuse il y avait une artiste. L'un d'eux, pour l'encourager, lui demanda quelques petites compositions religieuses dans le style gothique, pour les faire graver en taille-douce.

Dans l'avenue de l'Impératrice, Colombe vit passer sa sœur, traînée à quatre chevaux. Lucia lui sourit et sembla lui dire :

— Si tu voulais, pourtant, avec ta beauté, tu jouerais mon grand jeu.

— J'aime bien mieux aller à pied, murmura Colombe.

Et elle plaignit presque tous ces fous et toutes ces folles qui allaient au Bois quand le Bois a déjà perdu sa saveur et ses chansons. Elle regarda ses deux bouquets et pensa qu'elle était plus riche que sa sœur.

Elle allait rentrer dans sa petite chambre et peindre ses fleurs rustiques avec amour.

Lutter avec Dieu dans ce qu'il a fait de plus mignon et de plus joli, n'est-ce pas une vraie joie pour un cœur simple?

Ce jour-là il y avait sur le turf quelques-unes de ces demoiselles : Fleur-de-Pêche, mademoiselle Ange de Bonaventure, Fleur-de-Thé, mademoiselle Hyver, Trente-Six-Vertus, la Neige, Perle-de-Corail, la Taciturne, Chateaufort, Rosalia, Mousquetaire, les deux Carolines.

Les unes debout dans leur calèche, les autres ensablant leur bottine, celles-ci couchées dans leur victoria, celles-là discrètement nichées dans leur coupé.

Le vin de champagne coulait à flots. On leur jetait des bouquets comme au théâtre; car elles sont toutes plus ou moins demi-comédiennes.

Il y avait là, fumant et riant autour d'elles, Achille Le Roy, Monjoyeux, d'Aspremont, La Chanterie, le prince Yatowski, Antonio, ce Marc-Antoine de quelques Cléopâtres.

— Vois-tu, dit une des Carolines, cet Antonio ne nous regarde-t-il pas comme des monuments?

— Oui, dit-il, comme des monuments publics.

— Eh bien! tu viendras frapper à ma porte, et on ne t'ouvrira pas.

— Dis donc, cria Fleur-de-Thé à Monjoyeux, est-ce que tu fais courir aujourd'hui?

— Oui, mes créanciers.

On jouait aux propos interrompus.

— Le prince Rio n'est donc pas venu?

— Oh si! dit la Taciturne, je l'ai rencontré à l'Arche de Triomphe.

— Je t'ai déjà dit qu'on prononçait l'Arc de Triomphe.

— J'aime mieux dire l'Arche de Triomphe, comme on dit l'arche de Noé.

— Tu as raison, puisqu'il y a toujours des bêtes dessus, dit Achille Le Roy.

Un jeune étourneau vint se jeter au milieu de ces graves personnages; un crevé de la plus belle lignée, qui avait toutes les prétentions.

— Cette Taciturne est trop belle et trop bête, s'écria-t-il, aussi mon nègre en est amoureux.

— Tu as donc un nègre? Pour quoi faire? Est-ce pour te donner du ton?

— C'est que je veux écrire un livre sur

l'esclavage des femmes, répondit l'étourneau. Oh! les femmes! les femmes! les femmes! J'y suis condamné à perpétuité!

— Oui, tu es le boulet, elles sont la chaîne.

— Oui, les jours d'incendie, quand tu brûles elles font la chaîne et se passent le seau.

— Dieu du ciel! il a des éperons!

— Mon cher, il y en a qui sont nés avec des éperons. Les femmes aiment beaucoup cela.

— Mais tu ne montes jamais à cheval?

— Et toi, qui vas toujours à pied, pourquoi as-tu une cravache?

— C'est son éventail, dit la Neige.

— Ah! ma chère, la jolie échancrure en cœur, pour montrer que tu as deux cœurs? Tiens! Qu'est-ce qui t'a fait cette robe-là? C'est un déjeuner de soleil.

— Je voudrais bien être à table.

— Trop de paniers quand les vendanges sont faites!

— Trop de ceinture quand elle est dénouée!

— Qu'est-ce qui t'a donné ton saphir entouré de diamants?

— Qui donc? Elle ne le sait pas. Ils étaient là tous les deux, ou tous les trois, ou tous les quatre; on soupait si gaiement qu'elle s'est endormie; en se réveillant le saphir était dans son assiette. Voilà comme nous sommes, nous autres.

— Grande nouvelle, le prince Rio est amoureux de Lucia. Mais ses plus grandes passions durent un jour — si c'est la nuit.

— Pour moi, dit La Chanterie, il n'y a pas de fête sans lendemain.

— Il n'y a plus d'amoureux du lendemain!

— Eh bien! oui, c'est convenu; tu ne te laisses pas emmaillotter par la passion. Que veux-tu! moi, je prends racine comme les arbres, là où on me plante.

— Grand Dieu! moi, j'aimerais mieux être planté là.

Mademoiselle Trente-Six-Vertus s'éloignait pour cueillir des fleurettes dans l'herbe.

— Où vas-tu?

— Je vais respirer un parfum de mon innocence.

— Ce que c'est que d'avoir gardé les vaches!

Un Anglais s'était approché pour regarder les diamants de la Neige.

— C'est outrageant d'être lorgnée comme cela par cet insulaire !

— Tu vois bien que c'est un marchand de diamants.

— C'est pour cela que je rougis, parce que je ne veux pas être estimée ce que je vaux, dit la Neige.

Tout le monde se mit à rire.

— Je ne comprends pas, dit la Taciturne.

— Tu te feras expliquer cela par ton professeur de langues.

Marc-Antoine et La Chanterie discutaient sur le nez d'une Cléopâtre.

— Chut ! dit Marc-Antoine, vous n'êtes pas de taille à traiter un sujet si grave.

— Vous voulez une affaire ? dit La Chanterie en se redressant.

— Oui.

— Pas si bête ! vous ne l'aurez pas.

La Chanterie ne défendait jamais ses opinions à la pointe de l'épée, surtout contre Marc-Antoine.

Deux victorias gaiement empanachées se

promenaient de front dans l'enceinte réservée. Des cavaliers caracolaient tout à l'entour et juraient de franchir les haies les plus vives et les rivières les plus profondes, pour les beaux yeux des deux déesses nonchalamment couchées dans leurs chars.

— Dis donc, Cosaque, dit l'une à l'autre, veux-tu que je te dise où est ton infidèle?

— Lequel?

— Celui que tu as aimé, reprit mademoiselle Printemps.

— Le joli renseignement!

— Eh bien! ma belle amie, tourne le nez au vent et tu verras ton bel ami Harken.

Mademoiselle Cosaque entrevit à travers le tourbillon et le tohu-bohu son amant de toute une saison, dans une calèche de haut style, emportée par quatre chevaux anglais.

— Oh! le monstre! il a une femme avec lui. Est-ce que tu la connais, celle-là? On dirait une fille de plâtre, tant elle est blanche.

— Eh bien! je m'en vais rabattre ton éloquence, car cette femme-là, c'est sa femme.

— Sa femme! As-tu des sels? je vais me trouver mal.

— Oui, oui, tu ris, mais c'est du bout des dents, car tu as perdu là un joli amoureux.

— Sais-tu d'où elle vient, cette dame blanche ?

— Non, c'est sans doute une poitrinaire du faubourg Saint-Germain. On dit qu'elle s'appelle mademoiselle Diane de Joyeuse. Elle ne nous le gardera pas longtemps, si j'en juge à sa mine. Elle dit qu'elle l'aime trop pour mourir, mais ne l'aime-t-elle pas trop pour vivre?

— Tant pis, ma chère, car ce serait dommage de voir mourir une si belle femme. Nous avons beau faire, ma petite, nous n'aurons jamais ces grands airs de duchesse. Il faut naître là-dedans.

— Oui, les belles manières qu'on enseigne au Sacré-Cœur valent bien celles de l'Hippodrome.

— Allons donc! ces bégueules sont à cheval comme des poupées.

— Oui, elles ne font pas la haute voltige, comme toi l'an passé, mais c'est à pied qu'elles font de la haute école.

Le comte de Harken jetait un regard cu-

rieux sur ses amis et amies de jeunesse, à peu près comme le passager qui se repose sur la rive et sourit aux dangers de la tempête.

Tout à coup il reconnut mademoiselle Cosaque :

— Oh ! Diane, que vous êtes jolie et que je vous aime, dit-il à sa jeune femme.

II

Mademoiselle Lucia.

Ce dimanche-là on admira, parmi les daumonts irréprochables, celle de mademoiselle Lucia — autrefois mademoiselle Tournesol et maintenant mademoiselle Phryné. — Chevaux noir d'ébène, jockey orange, laquais poudrés à frimas. La dame était habillée en velours rubis garni de fourrures.

La comédienne était une vraie coloriste, elle savait que ce tableau séduirait tous les yeux. Elle était nonchalamment couchée et nuançait son sourire selon les amis qui la saluaient, sourire pour les amis de la veille, sourire pour ceux du lendemain. Celui du

jour était encore le prince Rio : chose inouïe!

Dans le champ de courses, la demi-daumont s'arrêta au bon endroit, entre la voiture de la princesse de Metternich et la voiture de la duchesse de Montefalcone.

Mademoiselle Lucia, — princesse la nuit, — finissait par se croire une femme de bonne compagnie.

La duchesse de Montefalcone était dans un petit coupé olive, où ses armes étaient peintes en noir. Quoique les chevaux eussent de l'allure et de la race, on ne les remarquait pas.

N'eussent été les armoiries discrètes du coupé, nul ne se fût douté qu'il y eût là une très-grande dame.

La duchesse arrivait à peine: Achille Le Roy, qui l'attendait depuis une demi-heure, s'approcha de la portière pour la saluer.

— Voyez-vous comme je suis bien avoisinée? dit-elle au jeune homme.

— Oui, l'illustrissime Lucia.

— Dites donc, mademoiselle de Je ne sais Quoi, vous ne voyez pas ses armes?

En effet, Lucia avait fait peindre, non pas

en camaïeu, mais avec les plus vives couleurs, des armes de fantaisie.

— Savez-vous? reprit la duchesse, quand je vois cette fille, j'ai toujours envie de lui crier : Cordon, s'il vous plaît! Enfin, il faut que toutes aient leur destinée. C'est égal, je pardonne à beaucoup d'entre elles, mais je ne pardonnerai jamais à celle-là.

— Pourquoi donc? parce qu'elle a aimé votre mari?

— Je pardonne à celles qui frappent dans la passion, mais je ne pardonne pas à celles qui tuent pour s'amuser.

— C'est donc une tragédienne, cette comédienne?

— Oui. Étudiez-la bien.

Achille Le Roy regardait Lucia, qui faisait la roue en attendant les adorateurs.

— Je ne vois pas un seul nuage sur son front, dit-il. Elle a les plus beaux yeux du monde. Et limpides! On s'y mirerait pour voir le ciel.

— Oui, c'est comme la Méditerranée. Embarquez-vous avec Lucia, mon cher, je vous retrouverai peut-être sur la rive, mais comme

les épaves d'un navire. N'oubliez pas que c'est une charmeuse : si on la prend, on l'aime; si on l'aime, on ne s'en relève pas. Voyez le prince, est-il assez ravagé? Il a posé pour elle la première pierre d'un hôtel, que dis-je? d'un palais, dans l'avenue de la Reine-Hortense; ce palais sera son tombeau.

Achille Le Roy salua la duchesse et alla au pesage.

Il y vit bientôt venir l'incomparable Lucia avec une queue de crevés qui ne savaient comment marcher dans la queue de sa robe.

Il se fit présenter, naturellement sous son titre de duc de Santa-Cruz.

La belle le regarda, je me trompe, l'inventoria de la tête aux pieds. Elle lui trouva je ne sais quoi d'étrange qui la surprit.

— Pourquoi ne venez-vous jamais dans les coulisses des Bouffes? lui demanda-t-elle, comme si elle lui adressait un reproche de ne pas lui avoir encore fait la cour.

— Madame, La Rochefoucauld a dit : « Il y a trois choses qu'il ne faut pas regarder en face : — le soleil, — la mort — et mademoiselle Lucia. »

Quand Achille Le Roy retourna vers la duchesse, il vit le comte d'Aspremont penché à la portière.

On échangea un regard terrible : une vraie pointe d'épée.

Santa-Cruz passa de l'autre côté du coupé, n'étant pas homme à attendre le bon plaisir d'un autre.

— Eh bien ! dit-il, j'ai vu cette Phryné, c'est une colombe.

D'Aspremont avait pâli à ce mot.

— Vous ne la connaissez pas, dit d'Aspremont, sans trop s'impatienter de cette brusque entrée du duc. C'est une couleuvre ; je veux dire, c'est une vipère. Prenez garde, duchesse ! elle vous a pris votre mari, elle vous prendra tous vos amis.

— Vous la connaissez bien, alors ? demanda Bianca.

— Oui, je l'ai vue à l'œuvre. Je ne parle pas des quelques centaines de mille francs qu'elle a croqués à votre mari comme des bonbons d'Achard ou de Gouache, mais je veux parler de la ruine et de la mort d'un de mes amis.

— Eh bien! dit la duchesse, venez donc ce soir prendre le thé, vous nous raconterez cette histoire.

— Ma foi, dit d'Aspremont, je le veux bien, ne fût-ce que pour l'édification de ceux de vos amis qui sont quelque peu amoureux d'elle. Je ne suis pas seulement le sauveur des femmes, je suis aussi le sauveur des hommes.

Le soir, il y avait chez la duchesse belle compagnie. Vers onze heures, quand il ne resta plus autour d'elle que les plus intimes, le comte d'Aspremont prit la parole et raconta l'histoire de son ami Gontran Staller, et de son ennemie Lucia, en commençant par ces paroles :

— Je vais vous apprendre ce que coûte un bouquet de violettes. Il y a des bouquets de violettes d'un sou, il y en a d'un franc, il y en a d'un louis. Celui dont je parle a coûté plus de deux millions, la ruine d'une famille et la vie d'un galant homme.

III

Ce que coûte un bouquet de cent sous.

Il se nommait Gontran Staller; elle se nommait Lucie Moreau, mais elle avait plus ou moins italianisé son nom : c'était Lucia Moroni; on l'avait même rebaptisée avec une coupe de vin de Champagne en la surnommant Tournesol.

Qu'est-ce que le soleil, sinon un écu d'or? comme l'a dit un lunatique, Cyrano de Bergerac.

Pourquoi l'aimait-il? Pourquoi l'aimait-elle? Demandez à Chamfort.

Comment s'étaient-ils connus? Je n'en sais

rien. Ils ne le savaient plus eux-mêmes. Un matin, ils s'étaient réveillés très-surpris de se trouver ensemble.

Gontran Staller était plus amoureux que jamais de Lucia depuis qu'elle était entrée aux Bouffes-Parisiens pour jouer les amoureuses sur une note fausse. Cet amour lui avait si bien donné le diable au corps, que ce n'était plus un homme, mais un démoniaque.

Qui pourrait désormais l'exorciser? Sa mère et sa sœur avaient tenté vainement de jeter une goutte d'eau dans cet enfer; il ne jurait plus que par Lucia, il s'affichait partout avec elle, non-seulement dans les avant-scènes des petits théâtres, mais encore au Bois, où il la traînait en américaine, en phaëton ou en dog-kar, à moins qu'il ne la nichât avec lui dans son coupé.

Il ne craignait pas d'être vu par sa mère et sa sœur; il avait pourtant encore la pudeur de n'arriver au Bois qu'un peu tard, à l'heure des amoureux, quand déjà les calèches bourgeoises rebroussent vers les Champs-Élysées.

On ne s'inquiétait pas trop de lui voir jeter

l'argent par les fenêtres. Son père avait une vraie fortune, en terres comme en papier, il pouvait perdre un million sans trop sourciller; toutefois, il ne savait rien des désordres de Gontran Il lui connaissait des amitiés d'élite, il ne croyait pas qu'il pût tomber en de pareilles folies. Il s'était bien aperçu qu'il vivait dans cette belle oisiveté parisienne qui moissonne le blé vert, mais il jugeait qu'il resterait assez de gerbes mûres pour l'heure de la raison.

M. Staller, quoique d'origine allemande, était Français par les coutumes, par les mœurs, par l'esprit. Il eût été désolé de voir son fils passer à côté de la jeunesse sans l'aimer; mais il condamnait énergiquement tous ces enfants prodigues qui font une orgie de leurs vingt ans, qui y souillent leur âme et qui y altèrent leur virilité. Il ne voulait pas que l'homme fût tué par le jeune homme; mais il se fût indigné et révolté si on lui eût dit que sa femme et que sa fille pleuraient déjà au spectacle des déchéances de son fils.

Un soir, que mademoiselle Lucia avait un

peu plus mal chanté que de coutume, elle entraîna Gontran chez une de ses amies, La Roche-Tarpéienne. On jouait. On avait jeté un bouquet à cette illustre comédienne, il fallait qu'elle le montrât à tout le monde dans toute sa fraîcheur. Et puis, c'est si ennuyeux d'aller se coucher quand les autres s'amusent! Elle devait retrouver là beaucoup de ses amis des deux sexes.

On dansait dans un salon, on jouait dans un autre; mademoiselle Lucia ne se trouva pas assez décolletée pour danser; elle se mit nonchalamment à une table de jeu en disant :

— Je joue mon bouquet.

On avait joué un baccarat. Mais pour être agréable à la Taciturne qui ne savait pas compter jusqu'à neuf, on lansquenettait. Il y avait cinq cents francs d'enjeu.

— Mon bouquet contre les cinq cents francs, reprit Lucia.

C'était un chroniqueur célèbre qui avait la main. Il regarda à deux fois la nouvelle venue.

— Je passe la main, dit-il avec impertinence.

Il jugeait que le bouquet ne valait pas cinq cents francs.

— Et moi, dit Harken, je prends la main et le bouquet.

Disant ces mots, il prit d'une main la main de mademoiselle Lucia, et de l'autre main les cartes. Gontran eut une secousse de jalousie, mais il était trop bien élevé pour ne pas sourire comme les autres.

— Ce bouquet-là vaut bien cinq cents francs, dit Harken en regardant la comédienne.

Il le posa devant lui et jeta à côté un billet de cinq cents francs.

Il retourna sept ou huit cartes.

— Lansquenet! dit-il. Messieurs, il y a mille francs?

— Comment l'entendez-vous? dit un joueur sérieux.

— C'est bien simple, cinq cents francs par ce billet et cinq cents par ce bouquet. Ce bouquet n'est pas un billet de banque, mais c'est un billet à ordre. N'est-ce pas, Lucia, que tu paieras à l'échéance?

— Oui, dit Lucia qui ne voulait pas désobliger Harken, je paierai à l'échéance.

Et elle rougit comme une vierge :

— Mais je sais bien qui m'apportera le bouquet, reprit-elle.

— Qui donc ?

— Gontran !

— Il lui coûtera cher, dit Eugène Marx, un banquier qui venait de faire un emprunt d'État.

Et se tournant vers Harken :

— Va pour mille francs, dit-il, je tiens.

Gontran voulait tenir, mais il était distancé.

Le banquier gagna.

Il se passa alors un de ces coups extraordinaires qui font croire que les cartes ont leurs malices.

— Je tiens les deux mille francs, dit Gontran moitié souriant, moitié furieux.

Mademoiselle Lucia l'encouragea du regard, car il était en face d'elle.

Le banquier retourna deux as.

— Quatre mille francs ! dit-il en levant les yeux sur Gontran.

— Tenu ! dit l'amoureux.

Le banquier retourna deux dix.

— Ces cartes sont ensorcelées, dit la comédienne.

— Oui, dit sa voisine, c'est moi qui ai coupé.

Et cette fille pria Eugène Marx de la mettre dans son jeu.

— Oui, lui dit-il avec dédain, pour cent sous.

Cette fois le banquier fut obligé de retourner sept ou huit cartes, mais il gagna encore.

— Qui tient les seize mille francs? dit-il d'un air dégagé.

— Moi, dit froidement Gontran.

Quatre cartes après il y avait trente deux mille francs.

— Continuez, dit Gontran.

Le banquier retourna un valet de pique.

— Ah! diable! dit-il gravement, celui-là va me trahir.

Mais la quatrième carte retournée était un autre valet de pique.

— Soixante-trois mille cinq cents francs et un bouquet, dit Eugène Marx, pour prouver qu'il n'était pas ému.

— Je tiens le bouquet et les soixante-trois mille cinq cents francs, dit Gontran.

— Ne cours donc pas après ton argent, lui cria une joueuse.

— Ce n'est pas après son argent qu'il court, c'est après mon bouquet, dit modestement mademoiselle Lucia.

Il se passa un terrible combat dans l'esprit de Gontran; s'il perdait encore, qui lui prêterait, dans les vingt-quatre heures, les cent vingt mille francs perdus? Déjà sa mère lui avait donné toutes ses réserves; déjà sa sœur, sous prétexte de tableaux à acheter, lui avait ouvert sa bourse de jeune fille. Il n'y a pas d'amis qui prêtent cent vingt mille francs, surtout parmi les joueurs.

La musique allait toujours, mais on ne dansait ni ne valsait : tout le monde était venu pour assister à ce duel au bouquet. Gontran faisait bonne contenance, souriant, et se balançant avec grâce pour masquer son émotion.

Le coup se fit attendre, mais le banquier gagna encore.

Il posa les cartes sur la table comme un homme qui en a assez.

— Je ne suppose pas, dit Gontran, que vous ayez la prétention de cesser le jeu?

Eugène Marx le regarda fixement.

— Je ne suppose pas que vous ayez la prétention de continuer ce jeu-là jusqu'à l'aurore?

— Eh bien! donnez-moi le bouquet, dit l'amoureux.

— Oh! par exemple non, dit le banquier d'un air chevaleresque, pour masquer la joie qu'il avait de gagner cent vingt-huit mille francs.

Tout le monde regardait en silence.

— Eh bien! dit Gontran, banco! Il vous reste encore sept ou huit cartes, allons jusqu'au bout.

— Fort bien, dit le banquier.

Il reprit les cartes et retourna la dame de cœur.

— Celle-là ne m'a jamais trahi, dit-il.

Et levant la tête vers Gontran :

— Voulez-vous ne pas continuer, je suis sûr de retourner une dame.

— Eh bien! retournez une dame, dit l'amoureux.

Le banquier retourna un roi.

— Les rois sortent comme les reines, dit Gontran essayant une raillerie politique.

Le banquier usa toutes les cartes sans trouver ni roi ni reine. Il posa la dernière carte sur la table et respira. Les spectateurs retenaient leur souffle, chacun se regardait.

— Je parie pour le roi.

— Je parie pour la dame.

On sentait que c'était une figure. Vingt mille francs de paris couvrirent la table.

Gontran était au supplice. La sévère figure de son père passait devant ses yeux; il n'osait plus regarder Lucia, car c'était bien elle qui le jetait dans ces anxiétés.

— C'est un beau joueur Gontran, dit mademoiselle Lucia à son voisin; voyez, il n'a pas sourcillé.

Et le voisin de répondre :

— C'est que si un roi ne sort pas il aura toujours une dame pour se consoler.

Cependant le banquier retourna la carte.

C'était la dame de pique.

— Une dame! s'écria-t-on de toutes parts.

Et on ajouta :

— Deux cent cinquante-six mille francs!

Eugène Marx prit le bouquet et le tendit à Gontran.

— Monsieur, lui dit-il, je vous donne le bouquet.

— Monsieur, dit Gontran avec quelque dédain, mais en prenant le bouquet, je vous le paierai.

— Voyons, voyons, dit la maîtresse de la maison, ces jeux-là me font peur. Taillons un « petit bac » avec modération et ne troublons plus les plaisirs du « cavalier seul ».

Gontran s'était approché du banquier.

— Monsieur, où demeurez-vous?

Eugène Marx tendit sa carte.

— Eh bien! avant midi j'irai vous porter deux cent cinquante-six mille francs.

Les femmes étaient émerveillées.

— Comme il y va, ce Gontran!

On alla féliciter Lucia, mais on alla surtout féliciter celui qui avait gagné.

— Dis donc, lui cria celle qui était de cent sous dans son jeu, tu sais que je suis de moitié?

— Dis donc, lui dit une autre, tu sais que je t'ai porté bonheur, vois plutôt ce fétiche!

Elle lui montrait une petite main de corail.

— Dis donc, cria une troisième, il faut que

tu me saches gré de n'avoir pas fait banco moi-même.

En un mot, si Eugène Marx eût écouté ces demoiselles, il se fût dépouillé même de son argent de jeu.

Gontran s'approcha de mademoiselle Lucia.

— Viens-tu ?

— Déjà !

— Il est quatre heures.

— Non, je veux danser.

Ce fut un coup de poignard au cœur de Gontran.

— Tu veux danser !

Il lui offrit son bouquet.

— Ah ! je te remercie.

Et la comédienne regarda la queue du bouquet comme si elle dût y trouver un billet de banque, mais c'était toujours le papier primitif.

— Veux-tu danser avec moi, Gontran ?

— Non, tu sais bien que je ne danse pas.

— Eh bien, adieu !

— Adieu !

— Quand viendras-tu me voir ?

Gontran regarda sa maîtresse avec fureur.

— Je t'attendrai demain.

— Demain c'est aujourd'hui.

— Eh bien! à midi.

Mademoiselle Lucia respira le bouquet en faisant une pirouette.

Gontran s'en alla vers la porte.

— Après tout, dit-il, en la voyant au quadrille, pourquoi ne danserait-elle pas?

Il l'aimait avec rage et avec douceur.

IV

Un père romain.

Ce matin-là, M. Staller, père de Gontran Staller, s'était levé à cinq heures.

Il devait partir par le train de six heures pour Beauvais, où il avait un procès inquiétant, procès en revendication pour une forêt : il avait payé trop vite avant le délai de purge légale entre les mains d'un galant homme, mais ce galant homme avait des enfants, et le conseil de famille était là menaçant avec ses droits absolus. Le galant homme était désolé, mais il avait payé lui-même, et sa fortune personnelle ne représentait plus un déjeuner de justice.

Il faut bien que la justice déjeune : la plus droite de toutes les femmes est celle qui mange le plus.

Gontran savait que son père devait partir, il alla droit à son cabinet. Il ouvrit la porte et voulut parler ; il ne trouva pas un mot.

Le père s'était retourné ; quoique la chambre fût mal éclairée par un petit chandelier à deux branches, il vit la pâleur de son fils.

— Qu'as-tu donc, Gontran ?

— Rien, mon père. Rien.

Gontran se tut.

Ses jambes flageollaient, le sang bourdonnait dans sa tête.

— Mon cher enfant, tu as tort de te coucher si tard. Soupe, danse, ris, puisque tu as vingt ans, mais dors pendant la nuit. Il n'y a que les chats qui dorment le jour, or, je n'ai jamais vu que les chats aient fait quelque chose.

— Vous avez raison, mon père ; mais vous savez, la nuit on ne regarde jamais l'heure qu'il est.

— Et on a tort. Moi, par exemple, si je n'avais pas regardé l'heure, je ne serais pas

prêt à partir. Et si je manquais le train, je perdrais mon procès; car n'oublie pas ceci : il n'y a de bons avocats que ceux qui se servent des idées de leurs clients. Adieu, mon enfant. Tu vas te coucher à l'heure où je me lève : ne prends pas cette habitude-là.

Le père se pencha pour embrasser son fils.

— Tu es malade? lui dit-il en le voyant de plus près.

— Non, mon père.

Il y eut un silence. Le père interrogeait le fils, le fils ne savait comment se confesser : il voyait déjà cette douce et grave figure de M. Staller se rembrunir jusqu'à la douleur; il savait les inquiétudes de son père pour ce procès considérable; lui dire sa perte au jeu n'était-ce pas le décourager dans son voyage, n'était-ce pas le troubler dans sa défense? Et pourtant il fallait bien qu'il payât avant le retour de son père!

La tragédie du jeu a l'unité de temps : on paie sa dette le jour même, puisque c'est toujours après minuit que le dernier coup se perd.

Le père embrassa son fils.

— Adieu donc! tu embrasseras ta sœur, car

je n'ai pas voulu la réveiller. Si tu reçois une dépêche ce soir, c'est que j'aurai gagné mon procès, à moins que le jugement ne soit remis à huitaine. Naturellement je ne vous enverrai pas de dépêche pour vous donner une mauvaise nouvelle.

— Une mauvaise nouvelle ! murmura Eugène, j'en ai une à t'apprendre.

C'est du choc des mots que jaillissent souvent les idées : quand les actions ne font pas naître les idées, ce sont les idées qui font naître les actions.

Ce mot « mauvaise nouvelle », avait décidé Gontran à parler.

— Une mauvaise nouvelle ! parle, lui dit son père.

— J'ai joué...

— Tu as joué ? Pauvre enfant !

Le père serra la main de son fils.

— Et c'est la première fois ?

— Oui, mon père.

— Eh bien ! voici ma clé.

Gontran respira.

— Mon père, j'ai beaucoup perdu.

— Chut ! n'as-tu pas la clé ?

Eugène se jeta dans les bras de son père et éclata en sanglots.

— Écoute, dit M. Staller, je t'aime trop pour te faire de la morale. Mais n'oublie pas ceci : il y a une gravure d'Albert Durer qui représente les péchés capitaux. Sais-tu combien il y en a ?

— Sept, dit Gontran sans bien savoir ce qu'il répondait.

— Il y en a huit, parce que Albert Durer en a gravé un plus terrible que tous les autres, c'est le JEU !

V

Nuit de fièvre, jour de fièvre.

Gontran demanda à son père comme une faveur de l'accompagner jusqu'à la gare.

On parla politique, on parla agriculture, on ne dit plus un mot du jeu.

Gontran était si heureux qu'il voulut dire son bonheur à mademoiselle Lucia.

Mais était-elle rentrée chez elle?

Il ordonna au cocher de le conduire rue du Helder : c'était presque sur son chemin.

Il regarda les fenêtres, il ne vit pas de lumière.

— C'est qu'on joue et qu'on danse encore, dit-il.

Il se fit conduire chez la Roche-Tarpéienne.

Il n'y avait plus guère que des blessés et des mourants sur le champ de bataille. Chacun avait fait son compte au doit et avoir du jeu et de l'amour.

Le jeune homme chercha des yeux avant d'interroger; il ne vit pas mademoiselle Lucia.

Il interrogea.

— Ta belle amie, lui dit la Roche-Tarpéienne, s'est envolée avec un oiseau étranger. C'est tout naturel, tu as perdu, il faut qu'elle gagne.

C'était un coup de poignard pour Gontran.

— Cela n'est pas vrai, dit-il, je suis sûr que je vais la retrouver chez elle.

Les amoureux cachent les trahisons de leur maîtresse avec la même sollicitude que s'ils cachaient leurs épaules et leurs seins.

Il repassa par la rue du Helder. Pas de lumière encore. On était déjà au point du jour. Il sonna et monta chez la comédienne.

Mais là il eut beau sonner. Il redescendit furieux et désolé.

— C'est odieux! dit-il. Quand je pense que

ce bouquet qui me coûte si cher, elle l'a porté chez un autre! Quand je pense que toutes mes angoisses ne sont pas allées, je ne dirai pas jusqu'à son cœur, mais jusqu'à son esprit.

Gontran Staller remonta en voiture en se disant qu'il avait assez du jeu et qu'il en avait assez de l'amour. Il se promit bien de ne plus se laisser prendre à cet enfer des cartes et des femmes.

Le cocher, impatienté d'avoir tant fait de zig-zag, attendait qu'on lui dît son chemin.

— A l'hôtel! lui cria le jeune homme.

Mais à peine le cheval eut-il repris le trot matinal, c'est-à-dire le trot de grande vitesse, que Gontran Staller se ravisa.

— Au bois de Boulogne! cria-t-il.

Il se rappelait que ces dames, les jours de grande fête nocturne, avaient la coutume d'aller boire du lait au Pré Catelan, sous prétexte de voir lever l'aurore, car elles ont gardé quelque chose des mœurs de l'âge d'or. Si elles aiment tant les bouquets, c'est par amour de la nature; les perles et les diamants ne représentent que les pleurs du matin sur

les roses et les gazons; il ne manque qu'un Virgile pour ces Bucoliques du dix-neuvième siècle.

Mais si Gontran allait rencontrer mademoiselle Tournesol avec cet étranger? Eh bien! il la lui enlèverait. Quand on fait la folie de payer un bouquet deux cent cinquante-six mille francs, on peut bien faire la folie de se battre en duel.

Et pour se cacher à lui-même la lâcheté de poursuivre une femme si indigne de son cœur, il se dit:

— Ce n'est pas elle que je veux, c'est mon bouquet.

On ne connaît pas le bois de Boulogne au lever du soleil les jours d'hiver; on n'y entend pas le solo du rossignol, ni le duo des fauvettes, ni le trio des merles. Roméo amoureux est un balayeur qui poursuit Juliette sa balayeuse sous les sapins, les seuls arbres mystérieux dans la saison des neiges. Çà et là passe une voiture stores baissés; ne pénétrons pas dans la vie privée : train de plaisir petite vitesse; c'est un homme sérieux qui se croit en bonne fortune. Passe une voiture

toutes voiles dehors; c'est une courtisane qui a soupé et qui ne veut pas se coucher si matin. Elle traîne avec elle un amant à moitié endormi qu'elle ne connaît pas; ils feront connaissance : dès qu'ils se connaîtront, ils s'en iront chacun de leur côté. Qui vive! Un homme à pied qui tient une corde et qui cherche un arbre; mais combien de fois revient-il sans avoir trouvé son arbre? Un autre va questionner l'eau du lac : il trouve qu'elle est trop froide. Le Bois est très-gai le matin.

Cependant Gontran Staller le traversait en désespéré. Il s'arrêta à la laiterie du Pré Catelan; il y rencontra deux amoureuses dépareillées qui trouvaient le lait amer; elles avaient été abandonnées vers l'Arc de Triomphe par deux maris américains qui, pour leurs gens sinon pour leurs femmes, avaient voulu rentrer avant le jour.

— Vous aimez donc bien le lait? leur dit Gontran Staller.

— Non, répondit l'une d'elles, mais cette nuit nous avons tout perdu, même l'honneur : il ne nous reste pas de quoi déjeuner à Madrid puisqu'on ne nous croit plus sur parole.

— Est-ce que quelques-unes de ces dames sont allées déjeuner à Madrid?

— Oui, la vôtre, avec la Tour-Prend-Garde et Trente-Six-Vertus.

— Toutes seules?

— Cette question! Elles ont chacune un homme.

Gontran Staller jugea qu'il ferait une meilleure entrée à Madrid avec deux femmes que s'il se montrait tout seul.

— Eh bien! dit-il, venez déjeuner à Madrid.

Les deux femmes se jetèrent dans ses bras.

A Madrid on fit une entrée bruyante.

Les trois comédiennes mirent du même coup la tête à la fenêtre.

— Gontran! crièrent-elles. Comment! avec des femmes?

Quoique mademoiselle Lucia rentrât précipitamment, Gontran avait eu le temps de voir qu'elle avait son bouquet à la main.

— Montez donc, cria Trente-Six-Vertus, quand il y en a pour six il y en a pour neuf.

— Avec des femmes comme nous, dit une des deux buveuses de lait.

— Oui, je vais monter! dit entre ses dents

Gontran Staller saisi par la colère et la jalousie.

Il monta; les deux femmes le suivirent.

Il trouva mademoiselle Lucia au piano.

— Vous répétez votre rôle? lui dit-il d'une voix glaciale.

— Oui, répondit-elle, tu sais bien que j'ai des airs à chanter.

— Eh bien! ce ne sont pas ces airs-là qu'il faut chanter, vous allez descendre et revenir avec moi.

— Jamais! Voilà un gai réveil-matin!

Gontran, saisissant mademoiselle Lucia, la souleva et l'emporta.

Elle cria.

Sur ce cri de l'innocence, l'étranger, qui l'avait amenée, se jeta devant Gontran.

— Monsieur, je vous défends de toucher à cette femme.

L'amoureux était exaspéré, il prit le bouquet et en donna un soufflet à l'étranger.

Quand les femmes ont faim, elles veulent arranger les affaires. Ce fut alors un touchant spectacle; elles se jetèrent toutes entre les deux rivaux, les caressant des mains, de la

voix et du regard. Mademoiselle Lucia elle-même avait une main pour l'étranger et une main pour son amant. Mais il était trop tard.

L'étranger voulait se venger du soufflet, Gontran Staller voulait tuer son rival. Comme il n'y avait là que deux témoins, il fut convenu qu'on se battrait le lendemain dans un jardin du Parc des Princes.

— Et maintenant, déjeunons! dit l'étranger.

— Adieu! dit Gontran en saluant tout le monde.

Il croyait cette fois que mademoiselle Lucia allait le suivre; mais elle se contenta de lui dire adieu d'un petit air dégagé.

Sa lâcheté le reprit, il fit un pas vers elle.

Elle eut peur d'une scène sentimentale, elle se versa à boire.

— Adieu! dit-elle à son tour.

Il partit.

Je crois que s'il eût eu une corde dans sa poche, il aurait trouvé que tous les arbres du bois de Boulogne étaient bons pour se pendre.

Dans ces crises terribles de la jeunesse, quand on ne se tue pas on pleure.

Gontran Staller pleura.

— Je l'aimais tant ! dit-il.

Ce qu'il y avait de plus triste, c'est qu'il l'aimait encore.

VI

De l'argent à l'amour.

Quoique Gontran Staller fût tout à Lucia et à son duel, il n'oubliait pas son créancier du jeu.

Quand il fut rentré, avant de se refaire la main avec un fleuret, il entra dans le cabinet de son père avec la vague inquiétude de savoir s'il allait trouver en argent comptant les deux cent soixante mille francs. Il savait déjà que son père, souvent absent, ne quittait jamais Paris sans laisser un blanc seing de cent mille francs sur la Banque, afin que madame Staller ne fût jamais prise au dépourvu. Il

ouvrit la caisse, surnommée dans la maison l'armoire aux bijoux; ce n'était pas l'horrible caisse de fer bronzé qui dégoûterait presque de l'or; celle-ci était revêtue de bois d'ébène travaillé dans le style grec avec des griffes de lion en argent. La serrure était à secret, mais il savait le secret comme le savait sa mère. Quand il eut ouvert la porte, son regard rencontra la figure de son père. C'était une petite photographie jetée là par mégarde, qui à tout autre moment n'eût pas arrêté ses yeux; il la prit, il la baisa, il se mit à la fenêtre pour la mieux voir.

Il était habitué depuis son enfance à considérer son père comme une figure sévère qui cachait son cœur; il éprouvait devant lui je ne sais quel respect mêlé de crainte, il lui semblait que M. Staller ne le regardait jamais que comme une conscience rigide qui a toujours quelque chose à reprocher. Beaucoup d'enfants sont ainsi, ils ont peur de leur père et n'osent le désarmer par l'expansion. C'est qu'ils ne le connaissent point. Ils s'effraient volontiers de cette magistrature toute de bonté et d'indulgence qui pardonne toujours. Ils

s'imaginent que ce tribunal de première instance et d'appel est institué par Dieu pour ne pas rendre la justice : or, si le père est injuste, c'est parce qu'il ne condamne jamais.

La photographie de M. Staller fut pour son fils une révélation. Il lui trouva une expression de bonté profonde qu'il n'avait pas vue jusque-là. Aussi ne put-il s'empêcher de dire :

— A qui pensait donc mon père?

Eh mon Dieu! il pensait à son fils. Il pensait qu'il était beau, qu'il était intelligent, qu'il aurait les mâles vertus de sa famille, qu'il porterait sans faste, mais non sans orgueil, ce nom de Staller qui était déjà un héritage. Toute la noblesse n'est pas inscrite à la salle des croisades. La famille Staller a eu deux des siens tués aux grandes batailles de 1793, — quand la patrie était en danger, — deux morts spartiates. — Un Staller a défriché une terre inféconde, aujourd'hui toute couverte de moissons; un autre a créé une des plus belles colonies africaines. Les Staller ne méritaient pas la croix comme ce personnage de comédie, parce qu'ils avaient

fait fortune, mais ils la méritaient tous, parce qu'ils avaient fait la fortune publique.

M. Staller, dernier du nom avant son fils, pouvait dire comme Montesquieu : « Je suis un bon citoyen, mais dans quelque pays que je fusse né, je l'aurais été tout de même ; je n'ai pas aimé à faire ma fortune par le moyen de la cour, j'ai songé à la faire en faisant valoir ma terre pour tenir ma fortune immédiatement de la main de Dieu. »

Gontran retourna à l'armoire aux bijoux ; il trouva dans le tiroir le fameux bon sur la Banque qui était bien de cent mille francs, il trouva encore cent mille francs en billets roses de cinq mille francs, mais ce fut tout. Il y avait bien encore quelques poignées d'or et quelques étuis de mille francs, mais le jeune homme vit bien qu'il ne trouverait pas le surplus de sa dette.

Comment ferait-il, lui qui était fier ?

Il se résigna à ne porter que deux cent mille francs. Après tout, c'était déjà bien beau ; son créancier sans doute mettrait toute la bonne grâce possible à attendre pour les cinquante-six mille francs ; peut-être même se contente-

rait-il d'un engagement à longue échéance qui permettrait au fils de ne pas demander d'argent à son père.

Il était midi quand Gontran porta les deux cent mille francs au banquier. Il le trouva au lit.

— C'est la première fois, dit-il, que l'argent me vient en dormant.

— Je ne vous apporte que deux cent mille francs.

— Je suis bon prince, vous m'apporterez le surplus ces jours-ci.

— Je voulais vous demander un délai plus éloigné.

— Mon cher, vous savez, l'argent du jeu c'est de l'argent comptant, j'ai beaucoup perdu moi-même cet hiver.

Gontran savait bien qu'il n'y avait pas là un mot de vrai. Le banquier voulait faire une opération de bourse avec cet argent : il lui fallait jusqu'au dernier billet de mille francs, jusqu'au dernier soldat pour cette bataille. Gontran ne put réprimer sa fierté.

— Eh bien! monsieur, vous aurez vos cinquante-six mille francs aujourd'hui.

Le banquier daigna prier Gontran de déjeuner avec lui; le jeune homme refusa d'un air hautain. Comme l'autre insistait :

— J'ai un duel, dit-il, je vais chez mes témoins.

— Mais je veux être un de vos témoins, moi!

Gontran laissa tomber sur le banquier un regard glacial.

— Non, lui dit-il, vous auriez l'inquiétude de vos cinquante-six mille francs, vous empêcheriez le combat.

Il salua et s'éloigna sans vouloir retourner la tête, malgré l'insistance du banquier.

Il alla boulevard Malesherbes, chez un de ses amis, la meilleure lame de Paris. Comme cet ami était très-brave, il lui représenta qu'il était absurde de se battre pour de semblables billevesées.

— Tu es donc bien amoureux de cette jeune coquine?

Gontran aimait trop la comédienne pour ne pas la défendre même après toutes ses frasques.

— Pas si coquine que cela. Elle fait comme toutes les femmes! Quand le vin de Cham-

pagne lui monte à la tête, elle ne sait plus ce qu'elle fait.

— Crois-moi, elle sait toujours ce qu'elle fait. Tu as pris avec elle le rôle de chien couchant qui se traîne à ses pieds, elle te fera aller à quatre pattes jusqu'au bout du monde.

Gontran pensa que c'était vrai, mais il ne l'avoua pas à son ami.

On déjeuna après avoir écrit au deuxième témoin de venir boulevard Malesherbes.

Les témoins de l'adversaire, à qui Gontran avait déjà donné le nom des siens, envoyèrent un mot pour demander que le duel fût remis deux heures plus tard le lendemain, parce que le Polonais, étant saoûl comme une grive, il lui serait impossible de faire bonne figure si matin. Dans le post-scriptum du billet, il y avait cette nouvelle à la main digne de courir tous les journaux à la mode :

« M. le comte Locinscki a si bien fait répéter le rôle de *Phryné* à mademoiselle Lucia, que celle-ci a manqué la répétition générale; voilà pourquoi nous n'entendrons pas ce soir cette incomparable cantatrice. »

VII

Une fille à marier.

Gontran ne rentra à l'hôtel qu'à l'heure du dîner, après avoir, sans presque se l'avouer à lui-même, frappé à la porte de Lucia, toujours absente. Il fit beaucoup de caresses à sa mère et à sa sœur.

Il devait les accompagner le soir aux Champs-Élysées, chez la comtesse de Lannoy, qui donnait une petite fête musicale.

Gontran n'aimait la musique que dans les coulisses des Bouffes-Parisiens, mais enfin, puisque sa beauté ne chantait pas ce soir-là, il

voulait bien se résigner à en entendre chanter d'autres.

Pendant le dîner, il s'aperçut, quoique très-préoccupé de sa passion, sinon de son duel, sinon de sa dette de jeu, que sa mère et sa sœur le regardaient en chuchottant et en riant. Il ne comprenait pas ; il les interrogeait ; mais elles se turent.

Au dessert, pourtant, comme il questionnait pour la dixième fois, sa mère lui répondit :

— Tu regarderas bien ce soir. Parmi les sept ou huit jeunes filles qui chanteront ou qui écouteront chez la comtesse, il y en a une qui est amoureuse de toi.

— Amoureuse de moi?

Puisque Lucia l'aimait si peu, quand il l'adorait, comment une autre, qu'il n'avait sans doute qu'entrevue, pouvait-elle l'aimer?

— Oui, amoureuse de toi, mon cher! Mais chez les jeunes filles bien élevées, l'amour se cache. Cherche bien, tu me diras si tu la trouves.

On s'habilla beau et on alla aux Champs-Élysées.

Il y avait quelque temps déjà que l'amant de la comédienne avait refusé d'aller dans le monde; il trouvait cela ennuyeux, disant que toutes ces jeunes filles, qui forment l'escadron volant de la vertu parisienne, ne sont que des pensionnaires à déniaiser, des poupées qui parlent, mais qui ne disent que papa et maman. Il ne savait pas qu'il y a là de vraies découvertes à faire, des trésors d'imprévu pour quiconque ose faire des fouilles. C'est l'histoire des montagnes d'or; à la surface, c'est toujours le même aspect, mais pour celui qui pénètre jusqu'au cœur, la mine se révèle.

A son entrée, on avait déjà préludé. Une jeune fille était au piano.

— Ce n'est pas celle-là, dit Gontran à sa sœur.

— Pourquoi?

— Parce qu'une femme qui joue si bien du piano n'est amoureuse que du bruit qu'elle fait.

Après un solo sur des motifs de *la Somnambule*, on eut un duo de piano et harpe. Une autre jeune fille s'empara des touches d'ivoire

et y promena de grandes mains, de vrais faucheux, tout en penchant la tête sous ses cheveux en saule pleureur.

— C'est peut-être celle-là? dit la sœur.

— Non, celle-là joue pour les absents.

La jeune fille qui s'était assise devant la harpe était fort belle avec sa coiffure à la Tallien, ses bras nourris de roses-thé, ses épaules somptueuses. Il y avait peut-être en elle trop de l'amazone.

C'était mademoiselle de Marcy, cette jeune amie de la duchesse de Montefalcone, qui ne s'était pas mariée en Italie, grâce à une lettre de Bianca, qu'on n'a peut-être pas oubliée.

Madame de Marcy, qui avait habité l'Italie pendant longtemps, était revenue vivre à Paris avec sa fille après la mort de son mari.

— C'est celle-là, dit la sœur.

— Celle-là! s'écria Gontran; Dieu merci, il faudrait se mettre à deux pour l'aimer. Vois donc quelle opulence de corsage!

Je ne sais pas si cette fille était passionnée ailleurs, mais elle saisit sa harpe avec amour. Ce fut un beau spectacle de la voir jouer des

mains et des pieds comme si l'inspiration la transportât. Le vif éclat de ses yeux éclairait toute sa figure d'un rayonnement inaccoutumé. Elle était vêtue d'une robe de linon, comme les thermidoriennes; cette robe, qui enserrait à peine le corsage, n'était retenue à l'épaule que par deux doigts d'étoffe. A chaque mouvement du bras nu, il semblait que le bras, plus nu encore, dût faire rompre le linon. Le sein s'agitait et frémissait.

Gontran Staller regardait avec émotion les pieds chaussés de satin blanc qui touchaient les pédales avec une coquetterie adorable; c'était des pieds intelligents comme des mains; on se demandait comment ce corps robuste était porté par de si jolis pieds. Tout le corps se dessinait dans les mouvements du jeu. La harpe accusait les jambes en coupant la robe. C'était une belle harpe à tête de cygne dorée et émaillée, du plus pur style Louis XVI. Elle vibrait, elle parlait, elle s'animait. La tête de cygne faisait songer à la fable de Jupiter et de Léda.

— N'est-ce pas, qu'elle est jolie? reprit mademoiselle Staller en regardant son frère.

— Oui, mais ce n'est pas celle-là qui est amoureuse de moi. Tu ne vois pas comme elle aime sa harpe? C'est effrayant.

Ce fut le tour des chanteuses.

Vint une jeune fille les yeux baissés, qui baragouina de l'italien sur je ne sais quelle musique; la mère avait préparé son triomphe en annonçant que sa fille prenait des leçons à vingt francs le cachet.

— Celle-là, dit Gontran, n'est pas encore sevrée. Ce n'est pas moi qui boirai la dernière goutte de lait qu'elle a sur les lèvres.

Une chanteuse de romance fit éclater sa belle voix et ses beaux sentiments.

— J'ai trouvé! dit tout à coup Gontran; c'est cette jeune fille qui est là-bas toute seule sur le canapé; celle-là ne chante pas et ne pianotte pas, elle me semble bien plus éloquente que les autres. C'est surtout chez les femmes que le silence est d'or.

— Eh bien! veux-tu que je te présente à cette belle solitaire?

— Non, car elle parlerait, et tout serait perdu.

— Mon frère, tu es fou, il n'y a rien à faire

de toi. Je t'avertis, d'ailleurs, que tu n'as pas encore trouvé.

A cet instant la joueuse de harpe passait pour aller prendre sa musique. Gontran se leva comme malgré lui et lui dit que pour la première fois de sa vie il venait de comprendre la harpe.

— Eh bien, monsieur, vous êtes plus avancé que moi. Ma mère m'a mise à la torture devant cette machine démodée sous prétexte que sa mère avait émerveillé Napoléon Ier, qui n'aimait que deux sortes de musique, celle de la harpe, mais surtout celle du canon.

— Mais, mademoiselle, comment faites-vous pour jouer avec tant de passion?

Une émotion subite passa sur la figure de la jeune fille.

— Tout le monde me dit cela aujourd'hui; je ne sais que répondre, si ce n'est que je pense à toute autre chose.

Une étincelle électrique traversa l'âme de Gontran comme un éclair.

— C'est elle!

Cette fois, il avait enfin trouvé.

— Quel bonheur, pensa-t-il, si j'allais devenir amoureux plus sérieusement! Je m'arracherais tout vivant de cette passion mortelle qui me cloue dans les bras de Lucia.

La harpiste s'était assise à côté de mademoiselle Staller. Il traîna un fauteuil devant leur divan; il lui parut doux de passer une dernière heure dans ce tête-à-tête, car sa sœur n'était qu'un autre lui-même. Comme il était surexcité par toutes les fièvres, il fut éloquent, il parla de tout avec cette voix caressante qui met de l'amour dans tout. Mademoiselle de Marcy trouvait que c'était la vraie musique. Le concert continuait, mais elle n'entendait plus que la parole de Gontran Staller.

Mademoiselle Julia de Marcy était une des cinquante jeunes filles dotées d'or et de beauté pour lesquelles les jeunes gens à marier risquent tous les steeples-chases. Elle jouait de la harpe, mais ce n'est pas un défaut capital, elle pouvait s'en corriger. Elle avait quelque peu l'envergure des amazones, mais Gontran se rappela le *Chaperon rouge*. « Ma mère-grand, comme vous avez de grands

bras ! — C'est pour mieux t'embrasser, mon enfant. » Quoiqu'elle fût sentimentale, elle avait de l'humour dans l'esprit, ce qui mettait un grain de sel sur le sentiment. La vraie Parisienne est ainsi faite.

Gontran Staller oublia les heures. La maîtresse de la maison vint lui dire que le souper était servi et qu'il lui fallait donner le bras à mademoiselle de Marcy. Il se leva comme s'il sortait d'un rêve.

— Il est déjà deux heures ! dit-on autour de lui.

— Deux heures ! s'écria-t-il.

Au lieu de donner le bras à mademoiselle de Marcy, il donna le bras à son chapeau et disparut dans le tohu-bohu de la course au souper.

L'image de Lucia lui était revenue plus impérieuse que jamais.

Quand il fut dans l'escalier, il pensa que peut-être il ne la trouverait plus chez elle.

— Si j'avais du cœur, dit-il, je remonterais là-haut.

Il ne remonta pas parce qu'il avait trop de cœur.

VIII

Mademoiselle Lucia éclate en sanglots.

Rue du Helder, dans la maison de mademoiselle Lucia, tout le monde dormait. Gontran sonna trois fois à la porte cochère. Il faillit se rompre le cou dans l'escalier, impatient d'arriver plus tôt. Il sonna aussi trois fois chez sa maîtresse; la femme de chambre, très-court vêtue, lui ouvrit enfin la porte.

— Elle est là? dit-il en passant.

— Oh! ma foi, monsieur, je n'en sais plus rien, madame est rentrée et sortie tant de fois! Il paraît, d'ailleurs, que le vin est bon à Madrid, car madame y voyait double; elle m'a

donné un louis en me disant : « Voilà deux louis. » Elle m'a dit aussi que ses deux amoureux devaient se battre en duel. Elle répétait en se couchant deux rôles à la fois.

Gontran n'écoutait pas cette fille, il était déjà dans la chambre de la comédienne.

Mademoiselle Lucia dormait profondément avec quatre bougies allumées. Elle avait voulu illuminer pour sa rentrée. Quand on se déshabille, il faut bien y voir. Aussi, il y avait une bottine sur le lit, une sur le canapé, une jarretière dans l'âtre, un bas sur la pendule. La robe, tachée de café, gisait sur le tapis. Les caps étaient devenus des golfes. A cela près, tout était dans l'ordre le plus parfait.

L'amoureux passa sans respect sur cette robe flétrie et fripée.

Il s'approcha du lit et regarda dormir l'échappée de l'orgie.

Elle était à demi-découverte, bravant l'hiver sous une chemise de batiste qui eût passé par chacune des bagues qu'elle avait aux doigts. La comédienne n'avait pas toujours des chemises de jour, mais elle avait toujours des chemises de nuit.

Elle vivait dans le luxe effréné de l'argent comptant, des dettes partout, pas de linge dans ses armoires, mais des chevaux dans ses écuries, mais une argenterie à son chiffre, mais des robes de toutes les couleurs, sans compter qu'elle aurait pu s'habiller avec des factures à payer. En un mot, ce beau désordre qui est la ruine dans l'abondance.

La chambre à coucher était tendue de damas bleu, avec des rideaux bleus et un ciel bleu où Ziem avait peint une hirondelle pour porter bonheur au logis. Au milieu de la chambre, un lit bleu capitonné; tout était bleu chez Lucia; le bleu, c'est le pays des anges : Lucia était un ange.

Un ange, mais un ange du bon Dieu semblait veiller sur cette fille perdue : c'était un portrait de Colombe accroché entre le lit et la cheminée. Lucia avait beau se moquer de Colombe, elle la respectait et la regardait comme un talisman. L'or, c'est la force brutale; la vertu, c'est la force divine.

Gontran se pencha pour embrasser la comédienne. Elle entr'ouvrit ses yeux bleus et lui dit de l'air du monde le plus bleu :

— Ah! c'et toi!

— T'imaginais-tu que ce fût un autre?

La comédienne passa ses mains sur son front comme pour rappeler ses esprits.

— Un autre? ah bien, oui! Il dort sur une table à la Maison d'Or, entre une bouteille d'eau-de-vie et une bouteille de vin de Champagne; mais rassure-toi, les deux bouteilles sont vides; aussi, ton duel ne m'inquiète pas.

Gontran s'assit sur le lit et prit la main de sa maîtresse.

— Pendant le duel, ce n'est donc pas pour lui que tu brûleras un cierge?

— Lui! je ne le connais plus.

Gontran hasarda cette question d'un cœur malade :

— Pourquoi l'as-tu connu?

— Pourquoi? Est-ce que tu fais mes comptes de cuisinière?

— Tais-toi! s'écria l'amoureux avec fureur. Comment, à l'heure même où je perds deux cent soixante mille francs pour racheter ton bouquet tu te jettes dans les bras d'un autre pour équilibrer ton livre de cuisine?

— Je n'y avais pas songé, dit naïvement

Lucia, ou plutôt il me semblait que ce n'était pas le moment de te parler d'argent.

— Tiens! j'ai pitié de toi, car si tu savais ce que tu dis, je te briserais la tête. Quoi! à l'heure où je suis frappé par ce désastre du jeu, à l'heure où je cherche un cœur qui me console, tu me donnes un coup de poignard pour m'achever?

— Est-ce que tu es venu ici pour me faire du chagrin?

— Non, je suis venu parce que je t'aime.

— Et moi, est-ce que je ne t'aime pas?

— Tu oses dire cela après toute une journée de trahison?

— Dans ces fêtes de nuit, est-ce qu on est maîtresse de soi?

— Parce qu'on est maîtresse des autres.

— C'est pour me faire ces compliments que tu m'as réveillée? Tu devrais savoir que j'ai demain une première représentation.

— Ne sais-tu pas que j'ai demain un duel? sans cela je ne serais pas venu.

— Je ne comprends pas.

— Comment! tu ne comprends pas que je suis venu te dire adieu?

La comédienne sortit de sa torpeur. Son amant pouvait être tué; elle se souleva pour le prendre dans ses bras.

— Je ne veux pas que tu te battes.

— Allons, tu sais bien qu'on ne peut pas arranger cela.

— Pourquoi aussi es-tu venu me trouver à Madrid, avec ces deux filles ?

— Avec ces deux filles ! je ne les connais pas. Tu sais bien que si je suis allé à Madrid, c'est pour t'arracher à ton infamie.

Et Gontran Staller rejeta sur l'oreiller mademoiselle Lucia.

— Il fallait donc commencer par me dire qu'il te fallait une Lucrèce ! Quand je trompais le duc de Montefalcone avec toi, tu n'étais pas si dramatique.

Gontran descendait de plus en plus dans sa douleur. Il n'osait interroger Lucia, mais il voulait savoir ce qui s'était passé depuis le soufflet donné avec le bouquet.

— Comment, lui dit-il, n'as-tu pas quitté cet homme quand je l'ai eu souffleté ?

— Parce qu'il ne méritait pas un soufflet pour m'avoir offert son cœur.

— Son cœur! sa bourse, tu veux dire?

— Aimerais-tu mieux que ce fut une affaire de cœur qu'une affaire d'argent?

— Tais-toi! c'était une affaire de plaisir, car tu ne me feras pas croire que tu pensais à tes comptes de cuisinière au milieu de ce bal. Tu m'as trompé par habitude et par désœuvrement. J'avais perdu, je n'étais plus bon à rien, tu te jetais dans les bras du premier venu. C'est une infamie!

— Mon cher, tout cela, c'est du répertoire de l'Ambigu : moi je joue aux Bouffes-Parisiens; si tu veux continuer à jouer les rôles de Castellano, va-t-en les jouer ailleurs.

Le malheureux n'était pas encore assez renseigné. Quoiqu'il eût honte de sa lâcheté, il ne pouvait la vaincre.

— Quoi! lui dit-il, vous avez passé votre journée à Madrid à filer le parfait amour?

Gontran souligna douloureusement ce mot « parfait amour. »

— Qui t'a dit cela? nous sommes revenus à Paris.

— Où, à Paris?

— Cela ne te regarde pas.

Gontran Staller releva la tête avec quelque dignité.

— Tu me fais horreur ! cria-t-il à Lucia. Si cet homme est venu chez toi, je ne te reverrai jamais.

Était-ce un jeu de comédienne ou un cri de repentir ? Mademoiselle Lucia éclata en sanglots et montra à son amant le trop fameux bouquet qu'elle venait de retrouver sur son lit.

Certes le bouquet était là par hasard. Mais sans doute Gontran Staller s'imagina qu'elle l'avait pris sous son oreiller, car il revint vers elle tout adouci, en lui disant :

— Tu m'aimes donc encore ?

— Si je t'aime !

La comédienne, tout échevelée, se leva comme une folle et courut fermer le verrou de sa chambre.

Honni soit qui mal y pense, car mademoiselle Lucia venait de se rappeler que l'étranger devait venir lui dire adieu avant le duel.

IX

La comédienne jouait les femmes et les hommes.

Tout heureux qu'il fût d'être ainsi enfermé avec Lucia, Gontran eut un vague désir de s'en aller. Mais c'était plutôt son âme qui rouvrait ses ailes. Il voyait se dessiner à la table du souper de la comtesse de Lannoy les figures bien aimées de sa sœur et de sa mère. Mademoiselle de Marcy elle-même marquait dans son esprit sa belle et souriante expression toute de jeunesse et de vertu.

En toute action de la vie le corps et l'âme ont leurs combats. Nous sommes comme ce

voyageur des contes allemands, qui a, pour traîner sa voiture, le cheval noir d'un démon et le cheval blanc d'un ange ; il ne peut jamais les mettre au même pas : quand l'un se tempère, l'autre prend le mors aux dents, jusqu'à l'heure où le cheval du diable entraîne le voyageur dans un précipice : la bouche de l'enfer.

Mademoiselle Lucia était un joli précipice avec ses grands yeux profonds comme la mer, ses cheveux en rébellion, son sourire lascif. Elle avait le démon ; selon l'expression consacrée aujourd'hui, les lexicographes diraient : « Elle avait du chien. » Elle était tour à tour rieuse, mutine, colère, mais toujours toute à sa coquetterie ; elle voulait que tout le monde l'aimât, aussi était-elle coquette jusqu'à la cruauté. Sa suprême volupté, c'était de voir pleurer. Elle blessait les cœurs avec un doux tressaillement, comme un jaloux qui donne un coup de poignard. En frappant, il lui semblait qu'elle frappait toujours un ennemi.

C'est que Lucia avait commencée par l'humiliation.

Cette figure vaut bien la peine d'être étudiée ici dans ses demi-jours.

On a beaucoup abusé des filles de portière, on croit encore communément dans le monde que toutes les courtisanes ont tiré le cordon quand elles étaient petites. Les courtisanes naissent un peu partout ; quelques-unes dans le meilleur monde et quelques autres dans le plus mauvais ; mais la vérité est que mademoiselle Lucia était la fille d'une portière : première humiliation.

Il est vrai qu'elle pouvait s'imaginer que son père était sénateur ou maréchal de France, puisque sa mère, une veuve qui n'avait jamais été mariée, lui disait à tout propos : « Ah ! si ton père vivait ! Mais chut ! ne parlons pas de cela. »

C'était peut-être le porteur d'eau ou le charbonnier ; mais non : mademoiselle Lucia n'aurait pas eu ces hautes aspirations qui, selon elle, lui rappelaient son origine, car elle repoussait loin d'elle le souvenir de la petite loge de la rue Notre-Dame-de-Lorette, où elle avait vécu trop longtemps avec sa petite sœur Colombe, un ange qui n'était

que son souffre douleur. Elle la traitait comme une poupée qu'on caresse et qu'on bat, selon le caprice du jour.

Colombe souriait toujours, sans se plaindre jamais; elle comprenait déjà que l'église est la maison où Dieu protége les opprimées : elle allait avec sa mère à la messe, au mois de Marie, à toutes les fêtes, heureuse comme si elle fût allée au ciel.

Lucia n'aimait que le spectacle et les feux d'artifice, comme pour oublier cette loge obscure et empoisonnée où elle avait appris à vivre, c'est-à-dire à maudire l'humanité.

Le portier a beau trôner aujourd'hui dans un salon et répondre d'un air dégagé à tous ceux qui vont et qui viennent, il est tout enchaîné par la servilité. Il n'a pas une heure du jour et de la nuit qui sonne libre pour lui. Non-seulement il a ses maîtres dans les maîtres, mais il les a encore dans les domestiques. S'il se venge par l'insolence, on lui applique cruellement la peine du talion; il n'a jamais le dernier mot, parce que s'il a le droit d'ouvrir la porte, il n'a pas le droit de la fermer.

Mademoiselle Lucia avait subi cette servitude en se révoltant sans cesse. Et je ne parle pas ici de la servitude de la misère. Quand elle était enfant, elle voyait passer les autres enfants, robes de velours, chapeaux à plumes, qui allaient s'ébattre sur les promenades, tandis qu'elle, avec sa petite robe d'indienne trouée aux coudes, restait là, dans ce taudis misérable. On apportait des jouets merveilleux, des poupées qui parlaient, elle osait à peine y toucher, parce que sa mère la battait pour sa curiosité précoce. Un peu plus tard, il lui fallait aller à l'école, toujours mal habillée, courir les rues par la pluie et la neige, quand elle voyait passer les institutrices qui allaient dans sa maison donner des leçons aux enfants. Elle aimait la musique, mais le piano, qui pour toute autre est un supplice, était pour elle le fruit défendu.

Dès qu'elle eut treize ans, sa mère l'envoya dans un atelier de couturière. « Quoi! se dit-elle bientôt, de toutes ces belles robes pas une ne sera pour moi? » Elle travailla mal; je crois même que dans ses moments d'orgueil et de colère elle donna quelques

coups de ciseaux dans le satin; on la renvoya à sa mère qui la conduisit dans un atelier de modiste.

Ce fut la même jalousie pour tous ces chapeaux, qui devaient faire jolies par leurs fleurs, leurs dentelles et leurs rubans, tant de bourgeoises qui n'ont que faire de leur beauté, et tant de comédiennes qui en vivent.

Pas un chapeau n'était créé par toutes ces mains de fées que Lucia ne le mît sur sa tête; aussi avant d'être surnommée Tournesol et Phryné fut-elle surnommée Champignon. Déjà coquette comme la coquetterie, elle eût consenti à porter des chapeaux pour la montre comme un rosier porte des roses.

Un jour, ou plutôt un soir, elle était si bien habituée à essayer les chapeaux, qu'elle en laissa un sur sa tête pour s'en aller.

C'était un adorable rien, composé d'un oiseau mouche, d'une lame de Chantilly, d'un coquelicot, d'un bleuet et d'un épi.

Le chapeau était destiné à une marquise amoureuse qui devait le mettre ce soir-là pour aller au concert des Champs Élysées. Lucia ne s'imaginait pas que ce fût si sérieux.

Elle n'était pas encore convaincue du rôle que jouent les chapeaux dans la vie des grandes dames.

Quand la marquise impatientée d'attendre envoya chercher son chapeau, on ne le trouva pas. « Oh! mon Dieu! dit une des demoiselles, cette petite folle de Lucia l'avait mis sur sa tête et elle l'aura gardé sans y penser. »

On courut chez Lucia, mais Lucia n'était pas rentrée.

Où était allée Lucia avec le chapeau de la marquise?

Chez l'amant de la marquise.

Elle croyait se relever ainsi, chapeau sur la tête, de toutes ses humiliations passées.

Comment connaissait-elle l'amant de la marquise? Tout simplement parce qu'un jour qu'elle portait un chapeau, elle l'avait rencontré dans l'escalier. Les modistes sont d'une vertu proverbiale, mais enfin on a vu plus d'une fois la chute d'un ange.

Ce jour-là, la fille de la portière s'était affranchie de la loge de sa mère et de l'aiguille de la marchande de modes; elle avait secoué

d'un pied dédaigneux tous les souvenirs de sa misère.

Mais elle n'avait pas oublié tout ce qu'elle avait souffert. L'envie, ce péché mortel, avait martelé son cœur et flétri dans leur germe tous les bons sentiments qui font la femme. Et ainsi elle faisait son entrée dans le monde avec je ne sais quoi de méchant et de pervers dans l'âme. Elle commençait par la vengeance, comme d'autres commencent par le sacrifice. Elle se sentait jalouse de toutes les femmes, non pas seulement parce qu'elles pouvaient lui prendre tous les hommes, mais parce que toutes avaient leur part de luxe et de bonheur, quand elle avait été si longtemps pauvre et malheureuse.

Enfin son jour était venu.

Le nombre de ses amants, qui pourrait le dire? Dès son début, elle jugea que la vraie volupté était dans la trahison plutôt que dans l'amour. Faire le bonheur d'un homme quand un autre souffre et rugit, c'était à ses yeux le bonheur de la femme.

Elle eut, on ne sait pas bien pourquoi, toute une série d'amoureux à ses trousses.

Elle avait joué le tout pour le tout. Avec son premier louis elle acheta des gants et un éventail, avec le second des bottines, avec le troisième elle loua une robe, avec le quatrième elle alla au Bois, avec le cinquième elle dîna au Moulin-Rouge.

Ce qui lui manquait le plus, c'était une chemise.

Mais la nuit la pudeur éteignait la chandelle. On sait déjà qu'elle avait été nommée Tournesol parce qu'elle se tournait vers l'or de quelque main qu'il lui vînt. Celle-là n'avait pas les préjugés de la constance ; elle disait, comme le philosophe : « Être infidèle à son amant, c'est être fidèle à l'amour. »

Si elle se mit au théâtre, elle qui avait peu d'orthographe, ce n'était pas par amour de l'art, c'est parce que tout piédestal est bon, surtout celui des planches, quand on veut mettre la beauté en actions. Le théâtre fournit beaucoup d'actionnaires.

Gontran, un soir qu'il ne savait que faire, eut le malheur d'entrer aux Bouffes-Parisiens.

Elle était charmante, ce soir-là. Elle chantait faux, mais avec une si belle bouche !

Gontran savait que les coulisses des Bouffes-Parisiens ne sont pas défendues comme le jardin des Hespérides; il avait dîné avec le musicien qui pour lui frappa à la porte : Frappez et on vous ouvrira. L'agneau entra dans la louveterie. Il ne trouva pas que les dents de Lucia fussent trop aiguës.

Mademoiselle Lucia montra de la vertu. Mais à la fin du spectacle, elle lui sacrifia son amant de la veille.

C'était un jeune diplomate qui lui avait envoyé son coupé avec un billet merveilleusement cacheté; elle y monta avec Gontran en riant aux éclats. « Comme Hector va s'amuser ! » dit-elle entre deux éclats de rire. Et elle ajouta gravement : « Cela va me donner du cachet. »

Il y a de par le monde des femmes qui vengent ainsi toutes les autres. La comédienne avait pris irrévocablement ce rôle-là dans la vie privée. Au théâtre elle jouait tout ce qu'on voulait. Aussi disait-elle : « Au théâtre, je joue les femmes, hors du théâtre, je joue les hommes.

X

La pluie d'or.

Quand le jour commença à poindre, Gontran dit adieu à Lucia.

— Ne te fais pas tuer, j'en mourrais de chagrin.

— Jure moi que si je suis tué tu ne reverras jamais ce Locinski que j'ai souffleté.

— Si tu meurs, je me ferai enterrer avec toi.

Gontran, attendri par cette parole, ou par le danger qu'il courait, eut une expansion de sentiment.

— Vois tu, lui dit-il, je mourrai content,

car je t'ai retrouvée telle que je t'aimais. Songe donc un peu à mon chagrin d'hier. Après ce jeu absurde, je venais pour te dire toute la bonté de mon père, je venais fondre mon cœur dans le tien, mais je ne t'ai pas trouvée.

— C'est que j'avais du chagrin. Que veux-tu? quand j'ai envie de pleurer, je chante ou je danse. Ce Locinski valse comme un Allemand qu'il est; c'est merveilleux. Quand on a valsé toute la nuit, on n'a pas envie de dormir, voilà pourquoi nous sommes allés au Bois.

— Ne parlons plus de cela.

— Et ce qui m'aurait empêché de dormir, c'est ta folie. Quand on songe que tu as perdu en une demi-heure de quoi me faire riche!

— Cela se retrouvera.

— Oh oui! cela se retrouvera. Je te réponds que le sieur Eugène Marx ne portera pas en paradis tes deux cent soixante mille francs. Je lui ai déjà écrit, il viendra dîner avec moi.

Gontran rejeta sur le lit la main de Lucia.

— Quoi ! tu as écrit à cet animal?

Gontran avait repris toute son indignation.

— Je te trouve beau, toi ! Je prends mon bien où je le trouve. C'est par respect de toi-même que je ne suis pas partie cette nuit avec lui, car il trouvait tout naturel de t'avoir tout gagné. « Qu'est-ce que cela fait, me disait-il, puisque je lui ai rendu le bouquet. »

Gontran saisit le bouquet.

— Ces abominables roses fanées et profanées ! s'écria-t-il.

Il les jeta à terre et les piétina.

Ce que voyant, Lucia lui dit de l'air du monde le plus calme :

— Eh bien ! je te remercie, c'est tout ce qui me reste.

Gontran eut honte de Lucia et de lui-même. Il prit dans la poche de son gilet douze ou quinze louis, les jeta à la comédienne et s'en alla sans retourner la tête.

Oh ! lâcheté du cœur ! Quand il fut dans la rue, il regarda à la fenêtre. Je ne sais pas si mademoiselle Lucia comptait les louis, mais elle n'avait pas ouvert la croisée.

XI

Gontran rencontre Colombe.

Gontran était désespéré ; mais peu à peu l'air du matin le rasséréna. Il lui sembla qu'un souffle plus pur passait sur son front et sur son âme.

Le sentiment de la famille et le sentiment du devoir reprirent peu à peu son cœur.

Comme il s'éloignait, il rencontra la sœur de Lucia, cette petite Colombe qu'il avait à peine entrevue une ou deux fois. Il s'arrêta devant elle, comme s'il trouvait une occasion de remonter chez la comédienne.

— Vous allez chez votre sœur? dit-il à Colombe.

— Non, répondit-elle, je ne vais plus la voir.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle se moque de moi.

— Comment, elle se moque de vous?

— Oui, elle me dit qu'il n'y a que les imbéciles qui travaillent.

— Ne l'écoutez pas, Colombe ; c'est vous qui avez raison.

Gontran Staller regarda avec admiration cette belle tête virginale, où nulle mauvaise pensée n'était venue.

— Ah ! s'écria-t-il, qu'on serait heureux si ou pouvait aimer une pareille créature ! Mais l'amour ne pousse bien que dans le fumier.

Il y a des amours comme cela.

De son côté, Colombe chantait à mi-voix :

L'amour est un rosier qui fleurit sur nos lèvres :
Planté dans notre cœur, il boit le plus beau sang.
Et le vase empourpré, Saxe, Chine ou vieux Sèvres,
Se brise quand les fleurs vont s'épanouissant.

XII

La famille.

Quand Gontran arriva au Parc des Princes pour se battre, il était redevenu un homme. Il prit l'épée en se disant :

— Si je meurs, c'est bien ; si je vis, c'est bien. Mais je jure devant Dieu de ne plus retomber dans cet enfer.

Les deux rivaux se blessèrent tous les deux. Gontran ne fut atteint qu'au bras ; le comte Locinski reçut une blessure plus grave ; l'épée de son adversaire entra de deux mains dans le flanc.

Quand il rentra chez lui, le bras en écharpe, il trouva sa mère tout en larmes.

— Ce n'est rien, lui dit-il, une égratignure.

— Quoi ! un nouvéau malheur ? dit la mère.

Elle pleurait parce que M. Staller venait d'arriver malade, après la perte de son procès.

C'en était fait : les oiseaux noirs étaient venus s'abattre sur la maison.

Gontran voulut consoler sa mère avant d'embrasser son père.

— Maman, je te jure que ce n'est plus moi qui te ferai du chagrin ; je te demande pardon de toutes mes folies. Rassure-toi, j'en ai fini avec cette vie à la mode.

M. Staller avait assisté stoïquement à tout ce procès qui pouvait fortement ébrécher sa fortune. Au prononcé du jugement, il n'avait pas sourcillé, mais une fois rentré à l'hôtellerie, il avait été frappé d'un coup de sang. Il était revenu à lui, mais sans reprendre ses forces ; il avait voulu revenir tout de suite à Paris.

Ce fut un désespoir pour sa femme et sa

fille quand ses domestiques l'apportèrent chez lui pâle et défait comme s'il eût subi une longue maladie.

— Il ne faut pas dire à ton père que tu t'es battu, dit la mère. Je dirai que tu es tombé hier, en nous accompagnant, dans l'escalier de la comtesse de Lannoy. Va bien vite l'embrasser et ne lui dis pas que je pleure.

Gontran sentit une grande douleur. Il pensa qu'il avait donné le premier coup à son père.

Aussi éclata-t-il en sanglots quand il l'embrassa.

— Je ne suis pas si malade que cela, dit M. Staller. Tu sais d'ailleurs que la mort donne trois avertissements; ce n'est que le premier. Si je suis sage, il me reste trois ans à vivre.

M. Staller ne mourut pas, mais ne reprit pas racine. La sève ne remonta pas dans cette forte santé branchue et noueuse comme le chêne des montagnes. Le vent de la mort avait frappé les feuilles, la paralysie atteignit les plus belles branches. Horrible préface du tombeau! On ne retrouve que la moitié de

soi-même, les hypothèques de la mort enchaînent et ruinent le reste.

C'était l'heure du déjeuner, on se mit tristement à table; on parla pourtant de la fête de la veille.

— Je comprends enfin, dit mademoiselle Staller à son frère, pourquoi tu as quitté mademoiselle de Marcy à l'heure du souper : c'était ton duel!

— Oui, c'était mon duel.

Gontran pensa à Lucia, mais repoussa cette image aussitôt.

— T'es-tu bien amusée? demanda-t-il à sa sœur.

— Oui, tu sais, moi, je m'amuse toujours de tous ces chercheurs d'or qui sont à mes trousses. Depuis qu'on sait que mon père me donne un million, les adorateurs sortent de dessous terre. Mais, malheureusement pour moi, c'est un jeu d'esprit.

— Je comprends, tu aimerais mieux t'amuser par le cœur. Mais après tout, ce n'est pas une raison parce qu'on est riche pour n'être pas aimée.

— Et puis, dit tristement la mère qui était

une femme d'esprit, si on se corrige tous les jours du défaut d'être jeune, il arrive trop souvent qu'on est corrigé du défaut d'être riche. Le million que ton père songeait à te donner avant son procès, où le trouvera-t-il maintenant?

Le valet de chambre annonça à cet instant un Auvergnat qui ne voulait remettre une lettre qu'avec un reçu.

— C'est peut-être la fortune qui revient, dit Gontran en essayant de sourire. — C'est donc une lettre chargée? — Apportez-moi cela.

Le valet de chambre reparut, apportant la lettre sur un plat d'argent. Gontran signa un reçu. Il reconnut l'écriture de mademoiselle Tournesol.

— Lucia! murmura-t-il.

Mademoiselle Staller, qui lisait sur sa figure, n'osa le questionner, mais madame Staller lui dit brusquement :

— Qu'est-ce donc que cela?

Gontran était un cœur droit, pas du tout familier au mensonge; aussi il eut toutes les peines du monde à répondre.

— Ce n'est rien, ma mère; la lettre d'un ami qui a perdu au jeu.

— Tu joues donc?

Cette question rejeta l'esprit de Gontran dans toutes les angoisses de l'avant-dernière nuit.

— Oh! mon Dieu! pensa-t-il, j'allais oublier les soixante mille francs.

Le premier mensonge le poussa naturellement à un second; il répondit à sa mère :

— Non, je ne joue pas.

Madame Staller était fort inquiète depuis quelque temps des absences de son fils, même quand il était devant elle. Elle voyait bien que l'enfant n'appartenait plus à la mère; elle jugeait qu'une femme le lui avait pris cœur et tête. Elle ne se trompait pas en pensant que cette lettre renfermait le secret de cet amour. Mais pourquoi y avait-il de l'or dans cette lettre?

— Montre-moi cette lettre, Gontran.

— Qu'est-ce que tu y verras? des folies de jeunesse!

— Ce n'est donc pas une dette de jeu?

— A quoi bon t'initier à tout cela? Il y a là

une histoire que je ne puis te dire, ce n'est pas mon secret.

— C'est bien, dit la mère; quand bien même ce serait ton secret, cela ne me regarde pas. Lis ta lettre pour toi seul.

Gontran lui-même ne devinait pas pourquoi il y avait de l'or dans cette lettre, mais il ne voulut pas l'ouvrir devant sa mère et devant sa sœur. Il la mit dans sa poche comme si le parfum qu'elle exhalait empoisonnât le sanctuaire de la famille.

Il avait hâte de monter à sa chambre. Quand il fut seul, il brisa les cinq cachets, car mademoiselle Lucia s'était amusée — elle s'amusait toujours — à mettre cinq cachets, comme si la lettre dût être remise à la poste.

Quelles étaient les armes de mademoiselle Lucia? C'était Vénus sortant des flots. Elle cachetait ses lettres avec une pierre antique; elle avait appris l'antiquité dans les opéras d'Offenbach.

Treize louis tombèrent dans la main de Gontran; il n'y avait pas autre chose dans la lettre. Il déchira l'enveloppe, il regarda bien; pas un mot.

Enfin il comprit. C'étaient les treize louis qu'il avait jetés à Lucia pour lui jeter son mépris.

— Encore, dit-il, si je pouvais payer avec cela mes soixante mille francs !

Malgré lui il pensa à la comédienne ; il éprouva quelque joie à se dire que tout n'était pas perdu dans ce cœur pervers. Elle s'était révoltée de son mépris. En lui renvoyant cet or avec son silence, elle reprenait quelque dignité dans son infamie.

Il tomba peu à peu dans ce sentimentalisme maladif où l'homme se complaît à relever les femmes de leur chute.

Avec un peu de bonne volonté, il ne lui semblait pas impossible qu'on retrouvât encore quelque vertu dans cette âme troublée, comme on retrouve le ciel dans les torrents impurs.

Il sortit, ne sachant pas bien où il allait. Un peu plus, il passait rue du Helder. Il est vrai qu'il lui fallait tenter une démarche non loin de là, rue de la Victoire, chez un de ses amis, — ami de cigares et de coulisses — qui vivait luxueusement dans les mauvaises affaires.

— Il faut que tu me trouves soixante mille francs avant une heure, lui dit-il.

— Ah! mon cher, la Bourse a été mauvaise; j'en sors, c'était effrayant. Soixante mille francs ne se trouvent pas sous le pied d'un honnête homme.

— Je signerai des lettres de change.

— Songe que c'est un escompte qui te coûtera cher.

— Je ne marchande pas.

— Eh bien! allons chez Morvan; il dit qu'il ne veut plus rien faire, mais ton nom le décidera.

On monta chez maître Morvan, un banquier à la petite semaine qui disait que l'intérêt de l'argent n'a pas de taux légal. On discuta toute une heure; il disait qu'il n'avait pas le sou, que l'argent était cher, qu'il lui faudrait fondre la cloche, et autres expressions familières à tous les argentiers. En fin de compte, il se décida à donner les soixante mille francs contre cent mille francs en lettres de change à un an. Un an, pour Gontran, c'était la fin du monde; il signa sans émotion, se promettant déjà de laisser tomber les soi-

xante mille francs du haut de sa fierté dans les mains d'Eugène Marx.

Aussi, à peine eut-il les billets de banque, qu'il sortit sans vouloir continuer la conversation sur les points noirs de l'horizon financier. Son ami la continua avec l'argentier. Ce fut bientôt fait.

— Combien pour moi?

— Zéro.

— Tu t'en ferais mourir!

— Mais je risque le capital!

— Et les quarante mille francs d'intérêt?

— C'est comme une affaire de Bourse.

— Eh bien! si j'étais l'agent de change?

— Un huit pour cent.

— Je te vas tuer.

— Dans un an, quand Gontran aura payé.

— Dans un an! Tu sais bien que je ne fais pas d'affaires à terme.

— Eh bien! je te donne ma maîtresse, c'est de l'argent comptant.

— Ta maîtresse, il y a longtemps que je l'ai prise.

Et autres billevesées en style de Bourse.

XIII

La vie privée est murée.

Nous entrerons, s'il vous plaît, chez mademoiselle Lucia.

En voyant tomber les treize louis de Gontran, elle n'avait pu dominer sa colère. Elle se leva comme une furie et les prit pour les jeter à son tour à son amant. C'eût été une belle musique dans l'escalier, mais comme elle voulut les ramasser tous, elle s'aperçut qu'il était trop tard. Elle pensa à les jeter par la fenêtre, mais elle était si peu vêtue — et elle avait la pudeur du froid! — car il ne faut pas oublier qu'on était en janvier.

— Il ne perdra pas pour attendre, dit-elle, je les lui renverrai à domicile avec une lettre qui le fera pâlir de rage. Je lui écrirai que son adversaire est chez moi, je lui écrirai que je soupe avec Eugène Marx, je lui écrirai que jamais ma porte ne s'ouvrira pour lui.

Pourquoi Lucia n'avait-elle pas écrit? C'est qu'elle avait assez de méchanceté, — et d'esprit, — pour savoir que le silence est encore l'éloquence la plus cruelle.

Pendant le duel, que se passait-il dans ce cœur insatiable?

N'imaginez pas qu'elle fût inquiète pour son amant de l'avant-veille ou pour son amant de la veille. Elle éprouvait une certaine volupté à se dire :

— Ils se battent pour moi, rien que pour moi. Et pourquoi donc ne se battrait-on pas pour moi?

Et elle se regardait dans une petite glace qu'elle avait toujours sous son oreiller.

Elle sonna sa femme de chambre.

— Dès que les journaux du soir paraîtront, achetez-les-moi tous.

Elle ne doutait pas que les journaux du

soir ne racontassent ce duel. Tout l'univers allait savoir qu'on s'était battu pour elle.

Mais si les journaux n'allaient pas mettre son nom?

Elle écrivit à un chroniqueur à la mode :

« *Mon cher ami,*

« *Je suis désespérée! On se bat pour mes*
« *beaux yeux à l'heure qu'il est. J'ai tout fait*
« *pour empêcher ce duel, mais le comte Lo-*
« *cinscki et Gontran Staller ne veulent pas*
« *entendre raison. Ne parlez pas de ce duel.*

« LUCIA. »

Mademoiselle Lucia était bien sûre qu'en recommandant au chroniqueur de ne pas parler du duel, il s'empresserait de le raconter.

Elle écrivit à un autre, pour être plus sûre de faire du bruit :

« *Quand je pense qu'on m'a nommée*
« *Tournesol! Est-ce parce que tous les*
« *hommes tournent autour de moi? J'ai beau*

« *jeter de l'eau sur le soleil, j'ai beau me*
« *réfugier dans mon art, je suis assaillie*
« *d'amoureux qui se coupent la gorge sous*
« *prétexte que je ne les aime pas. Les comé-*
« *diennes sont bien à plaindre! Elles jouent*
« *la comédie et elles créent la tragédie. Si*
« *vous parlez du duel de Gontran Staller et*
« *du comte Locinscki, dites que c'est la faute*
« *de mon bouquet, et non ma faute à moi.*

« LUCIA. »

« P. S. — *N'allez pas publier ma lettre!*
« *O sempiternel indiscret, je vous guillou-*
« *tise!* »

Et quand mademoiselle Lucia eut ainsi disposé ses petites batteries, elle se répandit nonchalamment dans son lit pour dormir encore quelques heures. Pauvre enfant! après tant d'émotions et tant d'angoisses!

Quand elle se réveilla, elle courut à la répétition, disant à tout le monde :

— Je suis désespérée! il faut que je chante et on se tue pour moi.

On savait déjà l'histoire du duel.

— Ne te fais pas de chagrin, lui dit une de ses amies, ces messieurs se battent toujours parce qu'ils ne se tuent jamais.

Elle commença son grand air.

— Oh! mais vous êtes en voix aujourd'hui, lui dit Offenbach, vous n'avez jamais si bien chanté.

A la fin de la répétition, elle apprit comment on s'était battu et comment on s'était blessé au Parc des Princes. Elle étonna son monde par ce mot sublime :

— Ce n'est que cela!

Et elle ajouta, se parlant à elle-même :

— Si on allait n'en pas parler dans les journaux!

XIV

Les folies d'un fauteuil d'orchestre.

Quand Lucia rentra chez elle, elle fut surprise de n'avoir pas un mot de Gontran. Elle espérait que la colère ou l'amour lui auraient mis la plume à la main.

Elle se consola un peu en lisant une lettre du comte Locinscki.

« *Ma belle,*

« *Me voilà cloué dans mon lit pour vous*
« *avoir aimée une heure; ne m'accorderez-*
« *vous pas cinq minutes de consolation?*

« *Jamais d'aussi jolis pieds que les vôtres*
« *n'auraient monté l'escalier de l'hôtel de*
« *Lille et d'Albion.*

« LOCINSCKI. »

— Je n'irai pas, dit Lucia.

Et se reprenant :

— Pourquoi n'irais-je pas, puisque Gontran n'est pas venu?

Mais ce jour là, elle était tout à son rôle et à cet amant anonyme qui s'appelle le Public. C'est encore le plus sérieux amant des comédiennes, puisque c'est à celui-là qu'elles sacrifient tous les autres, même quand ce sont des comédiennes de la taille de mademoiselle Lucia.

Quoiqu'elle ne se laissât jamais prendre aux émotions qui viennent du cœur, elle était surexcitée ce jour-là; quand elle entra en scène, on la trouva plus belle que de coutume. Il semblait que la passion animât sa figure. Les autres jours, elle chantait comme une poupée, elle chanta avec plus d'action; ce n'était encore ni l'âme, ni la passion, ni le génie, mais c'était l'emportement de la fièvre.

Les critiques de l'orchestre et du balcon commencèrent à se dire entre eux :

— Il y a peut-être quelque chose là.

— C'est le duel, dit tout à coup l'un d'eux.

— Le duel ! dit un philosophe des coulisses, vous ne la connaissez pas; ce qu'elle aime, ce n'est pas l'amant qu'elle a eu, c'est l'amant qu'elle n'aura pas.

Je crois bien que cette opinion avancée était de M. Monjoyeux.

A l'orchestre, un fauteuil toujours occupé, même quand il n'y avait presque personne dans la salle, tendit vainement les bras pendant le premier acte à son spectateur absent; ce qui faisait dire à Lucia :

— Il ne vient pas.

Le chef-d'œuvre où elle jouait était en deux actes. Pendant l'entr'acte, dès qu'elle eut revêtu son second costume, elle vint regarder par l'œil de la toile.

— Il ne vient pas, dit-elle encore.

Mais au second acte, quand elle entra en scène, le spectateur était là. Leurs regards se rencontrèrent.

Oui, le malheureux Gontran était venu

avec son bras en écharpe, avec son cœur plein de chagrin, avec son esprit plein d'indignation, non pas contre elle-même, mais contre lui-même.

Après le dîner, sous prétexte de fumer, il était sorti. Sans le vouloir, il s'était détourné du boulevard par la rue de Choiseul; comme il faisait froid, il avait pris le passage. Pourquoi ne pas se promener là aussi bien qu'ailleurs? Il avait vu entrer et sortir les spectateurs des Bouffes. Il avait regardé malgré lui l'affiche. Vingt fois il s'était dit :

— Elle est en scène; elle s'habille; elle se déshabille; elle met du blanc et du rouge; elle injurie son habilleuse et son coiffeur; elle essaie sa voix; elle est dans les coulisses avec toutes les fortes en gueule.

Et il passait et il repassait.

Après le premier acte, il écouta les conversations de ceux qui descendaient pour respirer pendant l'entr'acte. — C'est un succès pour Phryné. — On n'appellera plus Lucia que Phryné. — Sais-tu que Lucia a vraiment chanté? — Tu veux dire qu'elle est vraiment jolie. — Non, je veux dire que cette coquine-

là est capable de tout, même de se faire un jour cinquante mille francs de rentes avec sa voix. — Tu es donc amoureux d'elle? — Je voudrais bien savoir qui n'est pas amoureux de Lucia.

Gontran, tout hors de lui, était entré aux Bouffes-Parisiens.

Il avait un peu l'air d'un fou; il passa à travers ses amis sans les reconnaître. L'acte commençait, il se précipita à son fauteuil d'orchestre.

Ceux qui ont aimé au théâtre savent seuls comment leur maîtresse se transfigure sur la scène; un homme qui aime une actrice aime deux femmes. La comédienne hors de son théâtre est comme l'oiseau qui marche; sur les planches, c'est l'oiseau qui vole et qui chante. Le soleil de la rampe accentue et adoucit la beauté des femmes; il donne à leur figure le vif éclat corrégien et la belle ombre prudhonesque. Les astrologues et les rêveurs pressentent des planètes d'une température plus brûlante où la nuit et le sommeil n'auront plus d'action; le théâtre est déjà cette étoile espérée, le cœur y bat plus vite, on y

vit double, les passions s'y emportent, s'y heurtent et s'y brisent; la coulisse est une féerie où les plus raisonnables ont le vertige.

Dès que Gontran vit apparaître, dans toute la splendeur de ses vingt ans, dans tout l'éclat de son triomphe, Lucia, vêtue en archidéesse de l'Olympe, c'est-à-dire dans une nudité estampillée, il retomba dans sa folie et s'avoua que la vie était là. Comme les buveurs qui font abstinence et qui retrempent leurs lèvres dans la coupe, il n'eut plus la force de résister à l'ivresse, il se rejeta lui-même dans son mortel amour. Il est vrai que Lucia acheva de le reprendre par un de ces regards incendiaires qui mettaient le feu aux quatre coins de la salle.

Elle jugea d'ailleurs que ce n'était pas assez, car sortie de scène pour deux minutes, elle demanda un crayon et du papier pour écrire ce mot :

« *A monsieur Gontran Staller,*

« Fauteuil d'orchestre, n. 22.

« *Comme je suis heureuse de te voir le soir*
« *de mon triomphe! Ton bras en écharpe me*

« *va au cœur. Viens! viens! viens! je te*
« *donnerai mes deux bras.*

« Ta Lucia. »

C'en était fait. Cinq minutes après, Gontran retournait dans ces infernales coulisses où il avait cru trouver le paradis.

L'archidéesse de l'Olympe l'embrassa avec violence :

— Ah! c'est toi! Que je suis contente! Il y a un siècle que je ne t'ai vu.

Quoique toute à cette expansion, Lucia ne put s'empêcher de sourire en voyant qu'elle avait barbouillé de blanc son adoré. Elle lui jeta son mouchoir dans la figure.

— Tiens, Sultan! débarbouille-toi. Mais après tout ce sont les marques d'amour du théâtre. Attends-moi, je ne fais que traverser la scène, seulement change de coulisse.

Gontran baisait le mouchoir, heureux d'y retrouver ce cher parfum qui lui troublait la tête depuis si longtemps.

Il était côté cour, — il retrouva Lucia — côté jardin. — Là il fallait se coudoyer avec quelques amoureux qui l'attendaient. On ne

croyait pas que l'amant en titre viendrait ce soir-là. Mais dès qu'on la vit lui parler avec une onction inconnue jusque-là, on laissa le champ libre.

Elle disait « mon Gontran, » comme madame Dorval disait « mon Didier, » comme madame Stolz disait « mon Fernand. »

Lucia rentra encore en scène pour le dénoûment. Ce fut une grêle de bouquets : les lilas blancs tombèrent à ses pieds comme une volée de neige. Elle en remporta plein ses bras, convaincue qu'elle devait cela à l'amour de l'art et non à l'art de l'amour. Elle fut rappelée. Gontran la regarda quand elle reparut devant le public, pressant avec la volupté du bonheur les gerbes blanches.

— Ah! dit-il, si mon ami Baudry ou mon ami Marchal pouvait la peindre ainsi!

C'était au temps où Charles Marchal, qui s'était trop « enalsacié » dans son amour des filles savoureuses plantées en pleine nature, voulait prouver aux pédants qu'il ferait tout aussi bien qu'eux « ses antiques. » Il montra malicieusement que la femme est toujours la même dans tous les siècles, quelle que soit la

robe. Voilà pourquoi il peignit ces deux petits chefs-d'œuvre : *Pénélope* et *Phryné*. Il connaissait bien Lucia. Il l'avait vue dans son cabinet de toilette à l'heure où elle se faisait les griffes, la chevelure, les yeux et les grains de beauté. C'était donc un modèle tout trouvé pour sa Phryné.

Après son triomphe dans le rôle de Phryné, Lucia emmena Gontran dans sa loge, il marchait tout ébloui comme dans un songe, sans même pressentir qu'il faudrait se réveiller encore.

On frappa à la porte de la loge, mais Lucia, toujours si accessible, fut impitoyable à tous ceux qui aspiraient ce soir-là à sa main.

Ce soir-là Gontran était son amant.

On s'en alla à pied, bras dessus bras dessous, comme les étudiants et les grisettes.

Pas un mot qui ne fût l'expression du bonheur. Mais quand on aborda la rue du Helder, Lucia dit en soupirant : « Voilà une rue démodée pour une femme comme moi ! »

— Tu la remettras à la mode. Dans cent ans, quand on démolira la maison, on dira : Ce fut là que demeura mademoiselle Lucia.

On arrivait devant la maison.

— Dans cent ans ! mais cette maison est une ruine déjà. Regarde-moi donc cette figure-là.

— Oui, il faudrait bien y mettre un peu de poudre de riz. Cela ne fait rien, va, le bonheur ne se loge pas dans les palais.

— Oui, mais je t'avoue que je suis toujours tout attristée quand je rentre chez moi. J'ai eu beau capitonner mon nid, je sens bien que l'arbre est dépouillé, cette maison-là appartient aux hibous.

Gontran baisa Lucia en pleine rue.

— Allons ! n'attristons pas tes bouquets.

A cet instant, la voiture qui les suivait avec la femme de chambre, s'arrêta devant la porte. On monta avec cette gaie moisson, mademoiselle Lucia chanta son grand air dans l'escalier pour réveiller tous les gens de la maison, car elle voulait que tout le monde fût heureux de son triomphe.

— Chut ! ma chère on va te donner congé.

— C'est justement pour cela que je chante, je ne veux plus rester ici ; je veux habiter les Champs-Élysées comme la Patti. Je veux avoir mon hôtel comme la Barucci.

— Eh bien! n'en parlons plus, on te donnera un hôtel aux Champs-Elysées.

— Oh! oui, n'est-ce pas? Vois-tu, il faut que le bonheur soit bien habillé et bien logé. Le bonheur sans diamants, c'est triste.

Ces diamants jetèrent de l'eau sur le feu.

— Ah! par exemple, dit Gontran devenu soucieux, je ne me charge pas d'aller aux Indes pour jeter des pierres dans ton jardin. Si tu savais d'ailleurs comme les diamants sont mal portés!

— C'est trop malin, ce que tu dis là, mon cher. Ne te tourmente pas, je n'ai qu'à faire un appel à mes actionnaires, il y en a qui ne craindront pas d'aller jusque dans les Indes. Il y en a qui ont un crédit ouvert chez Moïana, il y en a qui me décrocheront des étoiles, mon cher.

Naturellement après un pareil triomphe, mademoiselle Lucia faisait un rêve des *Mille et une Nuits*. Gontran était tout à la fois sous le charme et sous l'épouvante; elle le roulait dans les fleurs, mais il voyait l'abîme.

Pardonnez-moi cette image démodée depuis Homère.

XV

Un train de plaisir.

Gontran s'arracha des bras de Lucia pour aller voir son père. Il avait promis à sa mère de rentrer dans une heure, trois heures déjà s'étaient passées.

Qu'allait-il lui dire? car il la trouverait sans doute, veillant le cher malade.

M. Staller allait mieux.

— Je vais bien, dit-il à son fils. C'est fort heureux pour vous tous, car il me vient à la pensée qu'il n'y a pas une heure à perdre pour maintenir l'hypothèque du million que j'ai prêté au comte de l'Étang. Maintenant que ses

créanciers s'abattent sur sa fortune, il faut veiller sur ce million. Pourvu que les contrats aient été bien faits ! Je repartirai demain matin.

— C'est impossible.

— La nécessité achèvera de me guérir. Si je ne puis partir, tu partiras.

— Compte sur moi. Je partirai par le train de huit heures.

Vous avez connu de près ou de loin le comte de l'Étang, un ami du duc de Morny, de Roqueplan, de Daru, de tous ceux qui vivaient haut et bien il y a vingt ans.

Ce n'était pas un joueur, c'était le joueur. Cette physionomie curieuse a manqué à la galerie de Regnard, un joueur aussi celui-là, qui joua sa vie contre l'amour, un homme de génie qui eût mis sa gloire sans sourciller dans un coup de cartes.

Le comte de l'Étang joua tout et perdit tout, fors l'honneur. Il joua son écurie, il joua sa meute, il joua sa maîtresse, il joua son château : un château royal bâti par Henry II, il joua sa mort après avoir joué sa vie. Son dernier pistolet, celui qu'il appelait son der-

nier ami, un bijou qui eût donné envie de se tuer — ou de tuer quelqu'un — à Benvenuto Cellini, il le joua et le perdit ; si bien qu'il lui fallut se résigner à mourir comme le premier venu.

Mais ce n'est pas ici son histoire que je raconte. Il avait en son beau temps quatre châteaux autour de Paris, aux quatre points cardinaux. Il appelait cela jouer aux quatre coins. Au septentrion, M. Staller était son voisin de campagne ; ils s'étaient connus à la chasse. Un jour le comte de l'Étang demanda à son voisin un million à brûle-pourpoint ; M. Staller ne le savait pas joueur. On ne donne pas un million comme cela ; mais justement M. Staller, qui s'était enrichi rapidement en 1852 dans toute la création du papier-monnaie, ne demandait qu'à retirer ses épingles de la Bourse.

— Un million ! répondit-il à son voisin, quand voulez-vous cela ?

— Quand il vous plaira, le temps de prendre hypothèque sur ce château et sur la forêt où nous chassons.

Ce fut dit, ce fut fait.

Le comte de l'Étang joua le million et alla

frapper à d'autres portes, jusqu'à ce qu'il fût enseveli sous une ruine éclatante.

Le château et la forêt furent vendus. Il y avait beaucoup de créanciers, on ne s'entendit pas; M. Staller maintenait son hypothèque pour un million : or, voici ce qui arriva :

Le notaire du pays, qui lui servait d'intendant, vint à mourir; il eut pour successeur un brouillon qui oublia de faire renouveler l'hypothèque. Ce fut M. Staller qui, le premier, s'aperçut de cet oubli; il n'y avait d'ailleurs que quelques jours de perdus.

Gontran devait donc partir par le premier train pour aller en toute hâte à Beauvais trouver le notaire et l'avocat, afin qu'on ne perdît plus une heure.

C'est ici que se montre le mauvais génie de la fortune Staller.

Gontran quitta son père à trois heures, disant qu'il prendrait le train de huit heures. Il se coucha jusqu'à six heures. Il était en avance d'une heure quand il dit adieu à son père. Mais il passa par la rue du Helder. Lucia dormait, il fallut la réveiller.

— Adieu, lui dit-il.

— Où vas-tu?

— A trois heures de Paris, dans un pays que tu ne connais pas.

— Je n'ai pas le temps de t'attendre.

Lucia sauta hors lit.

— Je te dis que je veux partir avec toi.

Gontran eut beau se défendre d'un si joli compagnon de voyage, elle s'accrocha à lui ; il fallut l'attendre. On manqua le train.

Quand on arriva à Beauvais, le bureau des hypothèques était fermé.

Tout n'était pas perdu. Mais le lendemain il fallait qu'on se levât matin; après un pareil voyage, trois heures de chemin de fer, après une soirée agitée au théâtre de Beauvais, après un souper avec une comédienne et un journaliste qu'on avait retrouvé là, on se leva à midi.

Lucia ne voulait pas déjeuner seule. Gontran eut pourtant le courage de s'arracher de ses bras et de courir chez l'avocat indiqué.

On alla aux hypothèques : il était trop tard depuis deux heures. D'autres inscriptions avaient été inscrites, le million était perdu.

— Que voulez-vous, monsieur, dit le con-

servateur à Gontran, ce n'est pas quand les hypothèques sont périmées depuis plus de huit jours qu'on vient en demander des nouvelles. Je croyais d'ailleurs que M. Staller avait été payé de son million.

— Ce n'est pas là le dernier mot, dit l'avocat, nous allons plaider contre ces nouvelles inscriptions que nous ferons déclarer nulles.

— Monsieur, dit le conservateur, je crois que vous perdrez votre procès, car c'est ici que l'on peut dire : ce qui est inscrit est inscrit.

Gontran était abasourdi. Il avait toutes les peines du monde à comprendre qu'on pouvait perdre un million parce qu'on s'est levé deux heures trop tard.

— De grâce, dit-il à l'avocat, je ne croyais pas que ce fût sérieux, ne dites pas à mon père que je ne vous ai vu qu'à midi.

Quand Gontran rentra à l'hôtel, il dit à Lucia :

— C'est à se casser la tête ! je suis arrivé deux heures trop tard, j'ai perdu un million.

— Un million ! s'écria Lucia, il fallait me le donner !

Ce furent toutes les paroles de consolation qu'il trouva chez la comédienne.

XVI

Le testament.

A son retour à Paris, il trouva la maison sens dessus dessous. Ricord et Cabarrus, les médecins des deux pôles avaient été appelés ensemble; ils s'entendaient parce que l'esprit domine la science. Il y avait là aussi Piogey et Contour, ce qui faisait le nombre cabalistique dans la médecine.

M. Staller avait eu une rechute; on avait couru par tout Paris pour chercher des médecins. Or, on sait que le soir c'est une bonne fortune de les trouver, si ce n'est pas une mauvaise fortune. On avait cherché Gontran

dans les deux cercles où il allait, on l'avait cherché aussi aux Italiens où il y avait une représentation de gala, on n'avait pas oublié qu'il pouvait bien être aux Bouffes-Parisiens, mais quand on s'était présenté au contrôle, il n'y était pas encore entré.

— Ton père t'a demandé plusieurs fois, dit madame Staller à son fils sans lui faire de reproches.

Dès que les médecins se furent éloignés après avoir donné de l'eau bénite de faculté au malade, Gontran s'approcha de son père : il lui prit la main et la baisa en silence.

— Mon père, je vous demande pardon.

— Je te pardonne, dit le père. On ne traverse pas impunément la jeunesse; j'ai eu moi-même mes heures de folie. Mais mon cœur a tout sauvé, c'est ce qui arrivera chez toi. Écoute-moi bien.

Le malade but une gorgée de vin de Grave. Les quatre médecins, à force de science, en étaient revenus à la nature; ils avaient conseillé le vin de château d'Yquem comme le meilleur cordial qui pût raviver l'esprit et le corps.

M. Staller parla ainsi à son fils :

— Je vais mourir. Il y a des malades qu'on ne trompe pas. La mort ne m'effraie pas, car je crois à Dieu. Je vais retrouver mon père ma mère et ma chère petite Mathilde. Je vais vous attendre. On a bien raison de dire qu'il y a des grâces d'état, puisque je me résigne à vous quitter tous les trois.

M. Staller ne voulait pas s'attendrir, mais des larmes mouillèrent ses yeux. Il serra la main de son fils :

— J'espère que tu comprends ton devoir. Demain tu seras le chef de la famille, tu aimes bien ta mère et ta sœur, tu seras digne de ton nom. Je meurs triste parce que vous voilà appauvris, il vous reste à grand'peine un million. Par ce train d'enfer que mène Paris, c'est la médiocrité ; qui sait si dans vingt ans ce ne sera pas la misère. Mais ne voyons pas si loin.

M. Staller regarda son fils :

— Je ne te demande pas ce que tu as pris pour payer ta dette de jeu. Tout naturellement, c'est un à-compte sur ta dot.

Gontran interrompit son père.

— Mon père, j'aurais honte de faire perdre un denier à ma sœur.

— Je n'en doute pas; je voulais vous donner à chacun un million de dot, je me fusse contenté du reste pour vivre dans mon château. Vous voilà réduits chacun à cinq cent mille francs, à moins que tu ne gagnes mon procès en cour d'appel, mais je n'y compte pas. Il y a des jours où les honnêtes gens paient pour les coquins. Ne signe jamais rien sans bien regarder l'encre de ta plume; mon père m'avait dit cela, mais l'homme juge toujours l'homme par lui-même.

M. Staller but encore une gorgée de vin de château d'Yquem.

— Console ta mère en l'aimant bien; marie ta sœur à un galant homme. N'oublie pas que s'il n'y a pas d'amour il faut lui arracher la plume des mains; un brave homme et une brave femme qui s'aiment ne sont jamais pauvres. Pour toi, je te recommande de te marier jeune; la nature ne veut pas que l'homme bâtisse sa maison quand il n'est plus dans toute sa force. Toutes ces amours du dehors sont des grains de blé perdus dans une terre inféconde; les bonnes moissons sont celles qui viennent après de bonnes semailles.

N'oublie pas ces mots de l'Ecriture : « Malheur à l'homme seul », ce qui veut dire : malheur à l'homme sans enfants.

— Mon père, je me marierai jeune.

La figure de Lucia passa comme une ombre funèbre.

— N'oublie pas que la fortune ne se défend pas d'elle-même. Les riches sont tous les jours attaqués, je ne dirai pas par les pauvres, mais par ceux qui veulent devenir riches. Sois toujours en éveil; ce n'est pas la charité qui ruine, c'est la bêtise, c'est l'imprudence, c'est la folie, c'est la passion. Il y a des veines et des déveines dans la vie. Si tu sens le bon vent, mets toutes voiles dehors; si la déveine arrive, croise-toi les bras et couche-toi sur ton ancre.

M. Staller porta le verre à ses lèvres.

— Je te parle trop d'argent; mais comme disait mon père, c'est parler d'or. Vois-tu, c'est que l'argent est bon prince, c'est encore le meilleur ami, puisque l'argent s'appelle tour à tour : la liberté, la fraternité et la charité. On fait de la mauvaise politique depuis que le monde est monde, on en fera

toujours. La bonne politique, c'est la pièce de cent sous. Elle brave toutes les servilités, elle console toutes les misères. Le jour de ma mort donne sans compter à tous les pauvres que tu rencontreras.

La voix de M. Staller arrivait à peine à l'oreille de Gontran, quoiqu'il se penchât vers son père.

— Je ne fais pas de testament, puisque tu représenteras ma pensée.

M. Staller voulait continuer, mais quelques paroles incohérentes se heurtèrent sur ses lèvres; il tentait de recouvrer toute la force de son esprit, mais il était à bout. Il prononça le nom de sa femme et de sa fille. Gontran sonna et les appela. Elles sommeillaient toutes deux dans la chambre de madame Staller. Quand elles accoururent, le mourant les reconnut à peine. C'en était fait : la mort avait frappé fort; il était écrit que celui-là ne reverrait pas le jour.

Quand Gontran vit que tout était perdu, vers sept heures du matin, il monta dans sa chambre et écrivit à Lucia pour lui apprendre le malheur qui le frappait. A Lucia!

« *Tu comprends tout mon chagrin. Je ne*
« *te verrai pas ces jours-ci, mais je t'aime.* »

Que dit mademoiselle Lucia en lisant ce billet?

— Je tiens mon hôtel! s'écria-t-elle en faisant une pirouette.

Et elle se mit à son piano pour chanter un air de la *Belle Hélène*.

Quand elle eut chanté son air, elle murmura :

— Gontran ne me verra pas ces jours-ci; qui donc me verra?

XVII

L'amour et la conscience.

A six semaines de là, Gontran et Lucia couraient les Champs-Élysées dans un petit coupé qui avait un store baissé.

Gontran avait la pudeur de son deuil.

On parcourait l'avenue des Champs-Élysées, l'avenue Friedland, l'avenue de la Reine-Hortense, visitant les hôtels à vendre, les animant déjà par la vie folle et luxueuse qui devait y resplendir.

On s'était aventuré dans les plus riches. Rien n'était trop beau pour la demoiselle.

Elle comprenait pourtant qu'il fallait modérer un peu ses aspirations.

Elle se résigna à un petit hôtel de la rue de Courcelles, qui ne coûtait que deux cent mille francs.

Comment Gontran se résignait-il, lui, à courber le front sous cette nouvelle folie? Il dépensait avec Lucia près de cent francs par jour : chevaux, voitures, bouquets et robes, car si elle n'était pas encore une grande comédienne, elle était devenue une grande cocotte.

C'est que Gontran en était toujours aux compromis d'amour et de conscience. La conscience disait à l'amour : « C'est trop comme cela; tu m'as entraînée bien plus loin que je ne voulais : si je fais un pas de plus, je ne trouverais pas mon chemin. » L'amour disait à la conscience : « Je demande si peu pour vivre et pour être heureux! Par exemple, cet hôtel qu'il faut pour loger deux cœurs, il coûte deux cent mille francs, mais le Crédit Foncier prêtera cent mille francs par hypothèque. Or, qu'est-ce qu'une hypothèque qui se paie et s'efface en cinquante ans? Être chez soi, c'est l'idéal. Qui est-ce qui n'est pas chez soi, aujourd'hui? Vivre

dans une maison à locataires, c'est vivre dans un omnibus; fi donc! tu n'es plus de ton temps, conscience, ma mie. » La conscience ripostait par de bonnes raisons, mais on ne l'écoutait pas.

Lucia eut donc son hôtel rue de Courcelles. C'était un joli bijou ciselé par Vaudoyer, qui ne l'avait pourtant pas signé. Façade de style Louis XV, toute tarabiscotée, masques Pompadour, cadres à rubans, moulures harmonieuses. Les intérieurs étaient faits pour l'intimité, avec leurs tentures de soie et leurs boiseries finement travaillées. La serrurerie indiquait un artiste; tous les plafonds étaient peuplés d'amours et d'oiseaux. Peu de nuages. Pourquoi des nuages? Et la salle de bain, toute en marbre blanc, encadré d'onyx avec des clous d'or au plafond, de vraies étoiles. Il n'y avait pas de jardin, mais la serre, qui serait le fumoir, ne pouvait-elle pas renfermer toute la flore luxueuse des tropiques?

Lucia remarqua avec joie que l'escalier de service était assez joli pour en faire un escalier dérobé.

XVIII

La joueuse de harpe.

On parla bientôt de l'hôtel de mademoiselle Lucia Moroni comme d'une demeure princière. On y pendit la crémaillère en belle compagnie; on y reçut une fois par semaine le meilleur monde parmi le plus mauvais. La chronique des journaux parlait tous les jours des fêtes de Lucia Moroni, des faits et gestes de mademoiselle Phryné, que dis-je! des bons mots de Lucia Moroni.

Tout le monde enviait Gontran, tout le monde se moquait de lui. Il voulait tous les jours s'arracher à ses délices de Capoue, tous

les soirs il retombait fatalement sous le joug.

Lucia était le charme et le poison de sa vie. Mais n'est-ce pas à propos de ces femmes-là qu'on a dit que les hommes s'habituaient aux poisons.

Gontran n'était pas d'ailleurs tout aux mauvaises passions; il avait ses heures de raison vers le milieu de la journée. Il ne manquait presque jamais de déjeuner et de dîner avec sa mère. Les comédiennes ne se mettent jamais à table sérieusement, hormis pour souper; elles déjeunent dans leur lit, elles dînent presque debout, parce que l'heure du spectacle les appelle, hormis les jours où elles ne jouent pas. Or, Lucia jouait presque tous les jours. Gontran pouvait donc déjeuner et dîner chez lui, sans que Lucia lui reprochât de l'abandonner.

Dès qu'il avait franchi le seuil de la famille, c'était un tout autre homme : l'image de Lucia ne le suivait pas plus loin que l'antichambre, le souvenir de son père le reprenait à son entrée. Pendant le repas, madame Staller, qui avait l'art de conduire la conversation, rouvrait à l'esprit de son fils les perspec-

tives d'une vie sérieuse, couronnée par la considération. Elle le grondait de ne rien faire; elle avait des amis dans le monde officiel, elle lui conseillait de songer à une fonction quelconque; il n'était pas assez riche pour se croiser les bras.

— A moins, lui disait-elle souvent, que tu ne fasses un beau mariage.

Un beau mariage, cela voulait dire qu'il lui fallait épouser mademoiselle de Marcy, qui jouait si bien de la harpe.

— Eh bien! répondait Gontran, je ne demande qu'à épouser mademoiselle de Marcy.

Il disait cela comme on dit à un ami qui doit partir pour les Indes dans un an : « Je partirai avec vous. »

Quoique tout son temps fût pris par Lucia, il donnait çà et là toute une soirée à sa mère et à sa sœur. C'était leur jour de réception. Quoiqu'elles fussent en plein deuil, elles avaient rouvert leurs portes à quelques amis intimes : mademoiselle de Marcy n'était pas de l'intimité, mais elle en fut bientôt.

— Tu ne sais pas, dit mademoiselle Staller à son frère, mademoiselle de Marcy vient ce

soir avec nos amies prendre une tasse de thé. Tu ne vas pas t'envoler, bel oiseau?

— Non; est-ce qu'elle jouera de la harpe?

— Tu es fou; tu sais bien qu'on ne fait pas de musique, ici. D'ailleurs, elle ne joue plus de la harpe.

— Et pourquoi ne joue-t-elle plus de la harpe?

— Parce qu'elle est triste.

— Et pourquoi est-elle triste?

— Ah! voilà le secret, mais c'est son secret.

— Eh bien! puisque c'est son secret, dis-le moi!

— Elle est triste parce qu'elle aime. L'amour est triste.

— Je te vois venir, tu voudrais bien me faire croire que c'est moi qu'elle aime. Vois-tu, ma chère, une femme qui joue si bien de la harpe est une femme amoureuse, à n'en pas douter. Mais elle est amoureuse de l'amour, elle mettra aussi bien son cœur sur Jean que sur Pierre; si ce n'est pas moi, ce sera un autre, si ce n'est pas celui-ci, ce sera celui-là.

— Tu crois cela, toi?

Gontran regarda sa sœur. Elle était triste.

— J'y pense, tu as dit que l'amour était triste, est-ce que tu as aussi ton secret, toi?

Gontran embrassa sa sœur.

— Ma chère petite sœur, dis-moi ton secret. N'est-ce pas que tu aimes Raoul?

— Quel Raoul?

— C'est mal de me faire cette question-là. Tu sais bien qu'il n'y a qu'un Raoul, Raoul d'Oraie pour toi. Tu as raison de l'aimer, c'est un cœur loyal, c'est un esprit délicat, c'est l'homme que j'aurais voulu te choisir même si tu ne l'aimais pas encore.

Une larme mouilla les cils de la jeune fille.

— Si tu savais comme il est ton ami!

— Il n'a qu'un tort, c'est de n'avoir pas de fortune. S'obstiner à faire de la sculpture! Mais enfin, on élève tant de statues aujourd'hui, il ne faut pas désespérer. Et puis, il ne faut pas tous les biens du monde pour vivre.

Mademoiselle Staller se doutait bien que Raoul, — le seul Raoul — n'était pas bien riche, mais elle ne savait pas quelle était sa fortune, à elle.

— Qu'est-ce que tu me donneras en dot? dit-elle à son frère en le regardant avec ce beau regard des âmes naïves.

Emporté par son amour fraternel, Gontran lui répondit :

— Tout ce que tu as et tout ce que j'ai, si tu veux.

— Tout ce que tu as! murmura la jeune fille. Nous n'osons te questionner avec maman; nous savons que tu as perdu au jeu, nous savons que tu ne places pas bien ton argent. Dis-moi la vérité, où en es-tu?

— Où j'en suis!

Gontran lui-même n'osait se questionner.

— Écoute, ma chère petite sœur, j'ai fait bien des folies, mais ta fortune, comme celle de ma mère, est sacrée. S'il m'arrive un jour de n'avoir plus le sou, il me restera cette consolation : que je n'ai jamais touché au bien d'autrui.

— Tu m'effraies! Tu parles de n'avoir plus le sou, comme si tu étais prêt d'en arriver là.

Quoique Gontran ne fût pas bon mathématicien, il avait vaguement calculé qu'au train

dont il y allait, il ne lui fallait plus que six mois pour achever de manger ces cinq cent mille francs. Il lui restait bien encore cent cinquante mille francs; il avait mis un peu d'ordre dans son désordre ou plutôt dans le désordre de Lucia. Par malheur, lui qui n'avait plus joué — dernière soumission au souvenir de son père, — il s'était hasardé à la Bourse, comme tous ceux qui veulent jouer de leur reste.

— Écoute, lui dit sa sœur, je ne te vois qu'une ressource sérieuse si tu veux t'arrêter dans ta folie, — elle voulait dire dans ta ruine — c'est d'épouser mademoiselle de Marcy, elle t'aime et elle a un million de dot, deux fortunes pour une.

— Je ne demande que cela. Elle est belle, elle a de l'esprit, elle est du meilleur monde; pour moi, c'est l'inespéré.

— Eh bien ! à ce soir.

— Oui, à ce soir.

Et Gontran s'envola chez Lucia.

— Tu ne sais pas, lui dit Lucia, j'ai un prince, rien que cela, qui joue de la sérénade sous ma fenêtre; tu sais que je vais te trahir.

— Tu ne sais pas, dit Gontran, j'ai une princesse qui veut m'épouser ; tu sais que je vais te planter là.

Lucia voulait bien trahir, c'était sa vie, mais elle ne voulait pas être plantée là.

— Quelle est donc cette princesse?

— Une fort belle fille, ma chère, qui porte un beau nom et qui ne dédaignerait pas de s'appeler madame Stailer.

— Une drôle d'idée, qu'ont toutes ces demoiselles, de vouloir se marier pour nous prendre nos hommes. Encore si c'était pour les garder.

— Elles les gardent quelquefois; il y a plus d'une femme dont on fait sa maîtresse.

A ce mot, Lucia bondit de jalousie.

— Eh bien! mon cher, va te marier! Et comment s'appelle cette princesse?

— Je ne sais pas encore son nom, répondit Gontran.

— Et comment sais-tu qu'elle porte un beau nom? C'est sans doute mademoiselle de Merluchette ou mademoiselle de la Grue. Va, je saurai tout, car j'ai ma police.

Gontran regretta d'avoir trop parlé, mais

il ne pensa pas que cette évaporée penserait plus longtemps à cette confidence faite en riant.

Le soir, pendant que Lucia chantait aux Bouffes-Parisiens un duo avec Léonce, Gontran devenait sérieusement amoureux de mademoiselle de Marcy.

Il y a des hommes qui subissent comme des sensitives les variations de l'atmosphère. Quand Gontran était au théâtre, il dédaignait les femmes du monde; dès qu'il était dans le monde, les femmes de théâtre disparaissaient dans les coulisses, au milieu des allumeurs et des machinistes.

Ce soir-là, Gontran s'étonnait d'avoir été si longtemps pris à ces piperies de la femme galante. Il croyait respirer pour la première fois l'air vif des montagnes. Son âme volait au-dessus des nues, dans le bleu du ciel. Il reposait ses yeux avec un charme indicible dans les beaux yeux de mademoiselle de Marcy. Là, tout était pureté, tout était lumière, tout était vérité : rien n'avait troublé ces lacs de l'âme. La voix qui lui parlait n'avait jamais menti; ces belles lèvres ne de-

vaient jamais se souiller par ces mots amoureux dits à bouche que veux-tu. Avoir une femme qui est aux autres, c'est peut-être un plaisir de l'enfer, mais posséder une femme qui est à soi, n'est-ce pas le souverain bien?

Cette nuit-là, Gontran n'alla pas frapper à la porte de Lucia.

Le lendemain matin il s'éveilla fier de lui, il était si loin du devoir qu'il lui paraissait héroïque de bien faire.

Il avait été convenu la veille entre sa sœur et mademoiselle de Marcy qu'on se retrouverait aux Italiens, dans la seconde avant-scène à salon de la famille de Marcy. Gontran se réjouissait de revoir la jeune fille.

Ce soir-là elle avait une adorable robe bleu de ciel, peut-être un peu décolletée pour habiller une fille à marier, mais que ne pardonne-t-on pas à de belles épaules? surtout quand la candeur les habille.

Mademoiselle de Marcy ne ressemblait pas à ces jeunes filles qui ont tout à perdre à se décolleter : la tête est belle, le rayonnement de la jeunesse passe sur le front, dans les yeux, sur les lèvres, mais les cordes du cou,

les salières, les seins timides qui ne veulent pas encore se montrer, les bras en fuseau, attristent le regard et appauvrissent la figure. Beaucoup de femmes n'arrivent à leur épanouissement que vers la vingt-cinquième année; chaque âge a ses plaisirs, dit la chanson. Mais mademoiselle de Marcy avait poussé d'un seul coup, comme ces arbres généreux qui vont donner des fruits quand on respire encore leurs fleurs; elle avait éclaté dans sa beauté avec toutes les luxuriances de la jeunesse. Les rêveurs, les poëtes, les chercheurs d'idéal lui eussent peut-être trouvé je ne sais quoi de trop plantureux et de trop terrestre; pour moi, je l'admirais telle qu'elle était dans la force de sa santé, dans la richesse de son sang. Il faut toujours prendre la beauté, quel que soit son aspect.

C'était l'opinion de Gontran. Il avait aimé Lucia dans sa pâleur maladive, dans sa structure nerveuse et délicate : il aimait mademoiselle de Marcy dans sa force souriante.

Ce lui fut une vraie joie de la retrouver aux Italiens; elle adorait la musique et en parlait avec passion. On jouait *la Somnam-*

bule : pour la première fois il comprit Bellini.

— C'est beau et bon, lui dit-il en se penchant vers elle, d'écouter une telle musique en vous regardant.

— Vous feriez mieux de regarder mademoiselle Patti.

Je vous fais grâce de toutes les galanteries que débita Gontran. Mademoiselle de Marcy s'y laissa prendre parce que c'était le cœur qui parlait.

Gontran était à mille lieues de Lucia, comme si son amour pour elle eût été une farce des Bouffes. L'amour qu'il ressentait déjà pour mademoiselle de Marcy était profond, sérieux, poétique comme la musique de Bellini.

La jeune fille était si franche qu'elle ne mit pas de masque pour causer. Elle trouvait Gontran charmant, parlant de tout sans pédanterie, avec une pointe d'esprit parisien : ce n'était pas un bellâtre, il eût fait mauvaise figure dans la boutique d'un perruquier, ou sur le socle de l'Apollon du Belvédère, mais partout ailleurs on le remarquait par sa tête expressive. S'il ne faisait rien, on jugeait qu'il

aurait pu faire quelque chose. Combien de soldats qui n'ont pas brûlé une amorce et qui auraient pu devenir des héros !

Ce soir là, Gontran fut irrésistible. Quand mademoiselle de Marcy fut seule dans sa chambre, elle chanta doucement le grand air de la Patti, comme si les paroles d'or de Gontran résonnaient encore à son oreille.

— Décidément, dit-elle en s'endormant, *la Somnambule* est le plus beau de tous les opéras.

Et durant toute la nuit, elle fut la somnambule de l'amour ; tout en dormant elle voyait Gontran, elle voyageait avec lui dans le pays des songes.

Elle se vit avec une couronne de mariée, mais un horrible corbeau becquetait les fleurs d'oranger.

XIX

Du danger d'écrire des lettres

La duchesse de Montefalcone avait écrit un jour, on s'en souvient, une lettre à mademoiselle de Marcy sur l'enfer du mariage. Cette lettre fit manquer un mariage résolu qui peut-être eût été heureux. Or, il faut toujours bien qu'une jeune fille se marie, le fiancé ne dût-il lui apporter qu'un linceul comme robe d'épousée.

Mademoiselle de Marcy avait dit à Gontran qu'elle était forcée d'accompagner sa mère au bal de la cour. Gontran avait songé à y aller lui-même, mais sa sœur lui représenta

qu'il était encore en plein deuil. La journée lui parut bien longue.

— Après tout, se dit-il, puisque je n'aime plus Lucia, je puis bien aller la voir.

Il la trouva dans son escalier qui descendait pour aller au Bois.

— Viens-tu avec moi? lui demanda-t-elle.

Devant Lucia, on sait que Gontran manquait de volonté. Il lui donna la main pour aller dans le coupé et y monta lui-même comme s'il eût obéi.

— Qu'est-ce que cela fait? se disait-il. On ne me verra pas; je laisserai la glace levée, et je resterai blotti dans mon coin comme une statue dans sa niche.

— Il demanda à Lucia si elle espérait rencontrer son prince.

— Peut-être, lui répondit-elle. Et toi, qu'as-tu fait de ta princesse?

— Je ne l'ai pas vue.

— Eh bien, je l'ai vue, moi, et je t'ai vu avec elle. Dieu merci, cela formait un joli groupe. Je ne doute pas qu'on expose cela au prochain salon; on appellera cela Roméo et Juliette, Héro et Léandre, Abélard et Héloïse.

— Où as-tu vu ce beau spectacle?

— La belle question! dans une avant-scène des Italiens.

— Comment as-tu pu jouer aux Bouffes et être aux Italiens?

— C'est mon secret. Eh bien, Dieu merci, ce n'est pas une héroïne de roman, ta princesse! On dirait une belle cuisinière. Tudieu, quel torse! des reins à dormir debout! Et des pieds pareillement, sans doute, mais je ne les ai pas vus. Tu prendrais une si forte femme pour toi seul? Allons donc! il y en a pour quatre.

— Chut! dit Gontran avec impatience, je te défends de parler ainsi.

— Ah! c'est une madone, il faut faire le signe de la croix! Mais, mon cher, tu ne sais donc pas qu'il n'y a plus de madone... Ta beauté, haute en couleur, ne vaut pas mieux que moi — et Dieu sait ce que je vaux. — Tu t'imagines peut-être que c'est avec son argent qu'elle se paie une avant-scène aux Italiens?

— Je suppose que ce n'est pas avec le tien.

— Peut-être, car si celui qui lui en donne

ne lui en donnait pas, j'aurais de plus beaux chevaux.

On était au beau milieu de l'avenue de l'Impératrice, dans le flux et le reflux des voitures. Il était impossible de mettre pied à terre, car c'était le vrai jour du Lac.

Gontran ne voulait pas que Lucia achevât sa phrase; il leva la main pour étouffer la parole sur ses lèvres injurieuses, il la regarda comme pour la foudroyer des yeux. Il ne savait que faire pour ne pas éclater dans sa fureur, il piétinait à défoncer le coupé.

— Est-ce ma faute, reprit Lucia avec hauteur, si la vérité t'offense? Tu ne connais pas ton Paris, mon cher. Je ne dis pas qu'il n'y ait encore quelques vierges au Sacré-Cœur, destinées à faire des quêteuses pour les pauvres ou des châtelaines sans tache, mais le siècle marche, sache-le bien; si l'argent est un bon serviteur, c'est un mauvais maître : il faut qu'on lui obéisse, quoi qu'il en coûte. Je ne lui en veux pas, à cette demoiselle : elle a fait comme tant d'autres. Est-ce que tu m'en as voulu parce que je t'ai aimé?

Dans l'esprit de Gontran, quoique son

cœur fût encore en révolte, le doute, l'horrible doute, avait succédé à l'indignation. Lucia parlait d'un air calme, avec l'accent convaincu de la vérité. Était-ce la maîtresse jalouse? Etait-ce la femme qui se venge? Etait-ce la comédienne qui disait un rôle.

— Ecoute! reprit-elle, tu comprends que ce n'est pas une calomnie au vent; je veux que tu voies de tes yeux et que tu entendes de tes oreilles. Où sera ce soir cette demoiselle?

— Cela ne te regarde pas.

— Voyons, des impertinences quand je veux te montrer la lumière! Tu n'es plus galant. Moi, je sais où elle sera ce soir. Où t'a-t-elle dit qu'elle irait?

Gontran répondit malgré lui :

— Au bal de la Cour.

— Tu crois cela, toi?

— Oui, je crois cela, moi!

La comédienne parut réfléchir.

— Après tout, il n'est pas impossible qu'elle aille d'abord à la Cour. Mais sais-tu où elle ira ensuite?

— Oui, je le sais : elle ira chez elle.

— Si j'en crois tes yeux : elle s'enveloppera dans son innocence et se couchera dans sa vertu. Eh bien, mon cher, c'est une belle illusion qu'il faut t'arracher du cœur.

— Et où ira-t-elle, s'il te plaît?

— C'est tout simple : elle ira voir son amant.

Gontran saisit la main de Lucia et l'étreignit dans une main de fer.

— C'est bien, monsieur, tuez-moi! dit-elle simplement.

Gontran eut honte et jeta la main comme s'il la jetait par la portière.

On était au bout du Lac. Pour ne pas regarder Lucie, il avança un peu la tête devant la glace.

Le hasard joue un jeu qu'on ne connaîtra jamais.

A cet instant Gontran vit mademoiselle de Marcy qui faisait un signe de main vers un groupe de cavaliers. L'amoureux jugea que le signe de main était bien familier. Et, comme la jalousie trouble les yeux, il crut voir que la jeune fille rougissait. A tout autre moment, tout cela lui eût paru bien naturel, peut-être

n'eût-il rien remarqué; mais après les révélations de Lucia il sentit l'inquiétude le ronger.

— Eh bien? tu es content, lui dit la comédienne. Tu as vu ton amoureuse?

— Ne parlons plus d'elle.

Lucia vit bien que ce qu'elle avait dit portait coup.

— Ne parlons plus d'elle! mais j'ai voulu te mettre sur tes gardes, je t'estime trop pour te laisser descendre jusque-là d'épouser une fille qui apportera en mariage l'argent de l'amour.

— Tu es folle!

— Je la connais mieux que tu ne la connais. Tu la connais par le théâtre, moi je la connais par les coulisses.

— Tu ne sais ce que tu dis, il y a des calomnies qui courent le monde mais qui n'ont pas de prise sur les esprits sérieux. Quelque fat aura parlé d'elle devant toi...

— Quelque fat! Veux-tu que je te la fasse voir avec son amant?

— Je te dis que tu me fais pitié.

— Eh bien, épouse-la, et va commander tes lettres de faire part passage du Grand-Cerf.

On fut quelque temps sans se dire un mot.

Gontran avait l'esprit troublé; il repoussait tout indigné la calomnie, mais il se rappelait que déjà quelques paroles malséantes avaient été dites devant lui, non pas sur mademoiselle de Marcy mais sur sa mère. Il y avait peu de temps que ces dames étaient revenues de Florence, la ville du pardon.

— L'Italie garde ses madones pour elle, pensa Gontran. Il ne serait peut-être pas impossible que quelque prince interlope ait connu à Florence mademoiselle de Marcy vers sa quinzième année.

Il se retourna vers Lucia :

— Parle ! lui dit-il d'un air décidé. Que sais-tu ?

— Je ne sais rien, lui répondit-elle froidement.

Et elle se retourna vers la portière.

L'homme le plus énergique chancelle dès que son cœur est en jeu. Au lieu de se fortifier dans son amour, Gontran, qui n'était pas d'ailleurs l'homme le plus énergique, s'abandonnait mollement au doute, à l'horrible

doute! Il eut beau questionner Lucia, elle ne voulut plus dire un mot.

— Montes-tu? lui dit-elle quand ils furent dans la cour de l'hôtel de la rue de Courcelles.

— Non, lui dit-il, je prends ton coupé.

— Pour aller chez elle?

— Tu sais bien que c'est pour aller chez moi.

Contran n'était pas dans son cabinet depuis une demi-heure qu'il recevait déjà ce petit mot de Lucia :

« *Cher aveugle,*

« *Prends ta lorgnette. Entre minuit et une*
« *heure du matin je serai au Café Anglais,*
« *si tu n'es venu me chercher au théâtre. J'en*
« *ai appris de belles. Tu sais qu'on soupe à la*
« *Cour à une heure. On a retenu le n° 12 au*
« *Café Anglais, on soupera là, — dans le si-*
« *lence du cabinet. — Il faut bien se recueillir*
« *quand on a valsé. Si tu me promets d'être*
« *sage, de ne pas dire un mot, de voir les*
« *choses philosophiquement, je te ferai assis-*
« *ter à ce spectacle.*

Gontran froissa la lettre et la jeta avec fureur.

Mais il la ramassa et la relut.

— C'est impossible! dit-il.

Et il regarda dans son souvenir cette belle et franche figure de mademoiselle de Marcy, ce brave sourire, ce loyal regard.

— C'est impossible! dit-il encore.

Il descendit chez sa sœur.

— Dis-moi, sais-tu l'origine de la fortune de mademoiselle de Marcy?

— Non. Je me souviens vaguement avoir ouï-dire que madame de Marcy était une forte tête et qu'elle avait joué sur la rente italienne.

— Joué!

— Tu te récries comme si c'était un crime!

— Je n'aime pas les mères qui jouent.

— C'est pourtant bien innocent.

— Pas tant que cela.

— Il faut bien remuer son argent, quand on en a. La vie est un jeu éternel.

— Je te trouve bien philosophique, qu'as-tu donc aujourd'hui?

— Est-ce que tu as peur de toucher à la dot de mademoiselle de Marcy; ô stoïcien de la Maison d'Or! tu obligeras peut-être sa fortune à faire quarantaine?

— Trêve de raillerie. C'est que je me fais du mariage une si grande idée que je veux y arriver avec toute ma foi.

— Je comprends. Vous êtes tous si pervertis par les mauvaises femmes, que vous craignez de n'en pas trouver qui soient dignes de vous faire faire pénitence. Eh bien! mon cher frère, s'il y en a encore une, c'est mademoiselle de Marcy.

Gontran remonta chez lui décidé à n'aller point au Café Anglais.

Mais nul ne s'étonnera quand je dirai qu'à minuit il prenait Lucia dans sa loge pour aller souper avec elle au Café Anglais.

— Tu ne croyais pas que je viendrais? lui dit-il.

— Moi! je n'en ai pas douté un seul instant. La preuve, c'est que j'ai donné cinq louis au garçon du n° 12 pour qu'il ouvre la porte vers une heure quand nous passerons dans le corridor; par malheur, je n'ai pu avoir

un cabinet dans le voisinage, il nous faut monter au-dessus.

Gontran marchait comme dans un rêve.

— Et cependant, se disait-il, Lucia se trompe. Elle croit à la fatuité de quelque sot qui se vante comme ils le font tous. Ce n'est pas moi qui serai confondu, c'est elle, quand on ouvrira la porte et que mademoiselle de Marcy ne sera pas là.

Il ne voulait pas souper; il ne mangea que des hors-d'œuvre, du raisin, des mandarines. Mais, sans trop y regarder, il but trois ou quatre coupes de vin de Champagne.

— Une heure! s'écria tout à coup Lucia. Voilà le spectacle qui va commencer.

Gontran se leva.

— C'est étonnant, dit-il, je trébuche comme si j'étais ivre.

— C'est l'émotion.

— Non, c'est le vin.

Il regarda le cachet.

— C'est étonnant, d'avoir bu si peu de Rœderer et d'être si troublé.

— Après cela, dit Lucia, c'est l'heure où le Café Anglais commence à perdre la tête.

On criait, on chantait, on riait dans tous les cabinets. Paris nocturne donnait là le diapason de sa folie.

Lucia avait sonné pour avertir le garçon du n° 12.

— Charles! vous avez deux amoureux au n° 12?

— Oui, madame, on en parle à Pontoise.

— S'amuse-t-on un peu?

— Il y a de la tenue dans Landernau.

— La dame est-elle belle?

— Les uns disent que oui. Une robe décolletée, je ne vous dis que cela.

Gontran frappa du pied.

— Eh bien! hâtons-nous, dit-il.

Et il passa devant. Il alla droit à la porte du n° 12, comme s'il dût entrer.

— Chut! dit Lucia en le retenant, ce n'est pas ton secret ni le mien. On ouvrira la porte, tu regarderas, mais tu passeras. Sinon, allons-nous-en; c'est assez de duels comme cela. Et puis tu ne veux pas faire un pareil scandale.

Lucia avait dit tout cela très-vite, pendant que le garçon prenait sa clef.

Il ouvrit.

Gontran regarda et passa.

Qu'avait-il vu?

— C'est bien elle, n'est-ce pas? lui dit Lucia en l'entraînant.

— Je ne puis y croire, répondit-il avec stupeur.

— Tu l'as revue avec ses belles épaules, sa robe bleue, sa parure de corail. Voilà qui n'est pas riche! Mais enfin il est convenu que les jeunes filles doivent être simples. As-tu remarqué qu'elle n'avait pas l'air de s'ennuyer? A la guerre comme à la guerre!

Gontran n'écoutait pas ce que disait Lucia. Il descendait rapidement l'escalier pour ne pas obéir à son indignation, car il aurait voulu retourner au n° 12 et y entrer dans sa pâleur, comme la statue du festin de Pierre.

— Et quand on pense qu'elle était là comme chez elle! murmurait-il entre ses dents, Et avec qui! le coude sur la table, écoutant les impertinences de cet idiot! Je le tuerai.

Et se tournant vers Lucia :

— C'est un prince, dis-tu, cet animal aux cheveux ardents renversé sur la table et faisant la roue avec son nez en trompette?

— Oui, mon cher, un prince. Il n'est pas beau, mais il est doré sur tranches.

On était dans la rue.

— Où vas-tu? demanda Lucia à Gontran.

— Chez toi.

Gontran questionna longtemps Lucia.

— Mais comment savais-tu donc que mademoiselle de Marcy irait souper ce soir au Café Anglais ?

— Tu sais bien, mon cher, que je vois le meilleur monde; on cause autour de moi; dans les coulisses, il n'y a pas de secrets : l'un parle de sa femme, l'autre parle de sa maîtresse; celui-ci donne des nouvelles au journaliste, celui-là raconte en secret la chronique scandaleuse. Rien n'est caché à Paris; tout homme a son confident, c'est toujours le secret de la comédie : or, je suis aux premières loges pour tout entendre.

— Après avoir vu, je ne crois pas encore.

— Eh bien! moi, je croirais sans voir, parce que je connais mieux les femmes que toi. Tu t'imagines volontiers que parce qu'il y a des femmes perdues, il y a des femmes inaccessibles. Mon cher ami, la femme qui résiste

est celle qui n'a pas encore trouvé son maître.

— Tu as lu cela dans La Bruyère, toi?

Gontran ne voulait pas être convaincu.

— Après cela, reprit Lucia, il y a deux maîtres pour vaincre une femme : celui qui apporte l'amour et celui qui apporte l'argent. Qui te dit que ta demoiselle n'a pas courbé la tête devant la fortune? Es-tu bien sûr que c'est sa mère qui paie ses robes? Es-tu bien édifié sur la dot qui lui est promise? J'ai soupé plus d'une fois avec des étrangères anonymes qui n'avaient pas peur de nous autres, parce qu'elles savent bien que nous n'allons pas dans le monde pour les reconnaître. Écoute, si tu ne veux pas me croire, je t'en ferai voir bien d'autres.

Et mademoiselle Lucia, qui ne doutait de rien, soutint son plaidoyer par ces paroles :

— Veux-tu que je te fasse souper avec elle et avec moi?

— Oui! dit Gontran, comme s'il voulait descendre au fond de son chagrin.

Mais après un silence :

— Non! reprit-il, comme s'il ne voulait pas boire la honte de mademoiselle de Marcy.

XX

Qu'il y a des coups de plume qui sont des coups d'épée.

Le matin, Gontran se fit cet aveu, qu'en reprenant possession de sa maîtresse, il n'avait pas retrouvé son amour.

Lucia dormait quand il s'éveilla; un sillon de lumière matinale tombait sur la chevelure éparse de la comédienne. Il pensa à cette belle chevelure où tant de fois il avait respiré l'ivresse, sinon le bonheur; il approcha ses lèvres et n'y trouva plus le parfum charmeur.

Il aimait mademoiselle de Marcy.

Il eut beau se représenter cet horrible

spectacle de la nuit, cette jeune fille décolletée, les coudes sur la table, riant des sottises que lui débitait son compagnon d'aventures, le mépris venait jusqu'à son cœur, mais sans tuer cet amour naissant qui avait pris de fortes racines.

Gontran ne réveilla pas Lucia.

Tout à sa jalousie, décidé à chercher le mot de cette énigme, il courut chez son ami Raoul d'Oraie qui ne manquait pas un bal de la cour et qui connaissait mademoiselle de Marcy.

Il lui fallut le réveiller.

— Dis-moi, Raoul, je vois à ton épée et à ton chapeau à cornes que tu as dansé cette nuit dans la salle de Maréchaux : as-tu rencontré mademoiselle de Marcy?

— Oui, je lui ai fait la cour pour toi. Que le diable t'emporte pour réveiller si matin un homme qui n'a pas manqué une valse!

— Tu as valsé avec elle?

— Oui, j'aime les femmes de cette envergure; j'ai peur des plumes au vent qui s'envolent de vos mains au premier tour.

— Est-ce que ces dames étaient au souper?

— Non. J'ai valsé avec mademoiselle de Marcy vers onze heures et demie, je lui ai demandé à valser encore, mais elle m'a dit qu'elle ne serait plus là à la prochaine valse.

— Où allaient-elles donc?

— C'est le secret des dieux; il faut le demander à sa mère ou à elle-même. Je crois qu'elles allaient simplement se coucher. Ah çà! tu en es donc amoureux? Dis-moi, la succession de ton amour est ouverte chez Lucia? Diable! tu as des héritiers par là. C'est égal, je t'en félicite, tu fais bien de changer de patrie. A quand la noce?

— Il n'est pas question de la noce. Je trouve mademoiselle de Marcy charmante, mais les bans ne sont pas publiés. — Adieu, je te reverrai au Club — si tu te réveilles aujourd'hui.

Gontran courut chez mademoiselle de Marcy.

La jeune fille habitait avec sa mère un second étage de la rue de Provence. Elles étaient là dans ce luxe cosmopolite qui est plutôt un campement qu'un intérieur. La mère et la fille aimaient le monde plus que leur maison; on attendait que mademoiselle de Marcy fût

mariée pour songer à faire son nid. L'appartement était décoré dans la froide architecture d'il y a vingt ans. Des salons blancs dorés, cadres et pâtes d'un mauvais dessin, lourde corniche où couraient quelques maigres brindilles, et là-dedans des meubles de toutes les paroisses, bois de palissandre, bois de rose, bois de tuya, tout cela hurlait ensemble avec des ornementations maladroites; des pendules de pacotille, des tableaux de contrebande, des jardinières à la douzaine, vous voyez d'ici le décor.

En s'approchant de la maison, Gontran se rappela cet intérieur qui l'avait attristé; il était allé là deux fois avec sa mère et s'y était déplu, quoique au premier abord mademoiselle de Marcy lui eût paru charmante.

— C'est vrai, murmura-t-il, que cet appartement ne m'inspire pas toute confiance, il y manque l'intimité du chez soi. Et pourtant si, comme dit Lucia, il y avait un amant on n'habiterait pas un appartement mais un hôtel.

Il entrouvrit la porte du concierge.

— Croyez-vous que ces dames de Marcy puissent recevoir ce matin?

La portière regarda Gontran avec quelque surprise.

— Mais, monsieur, ces dames ne reçoivent jamais avant midi.

— C'est que ma mère voulait les prendre pour aller à la messe. Sont-elles rentrées tard du bal de la cour?

— Il était bien quatre heures du matin.

— Je croyais que madame de Marcy ne se couchait jamais si tard?

— Madame, c'est possible, mais mademoiselle.

Cette femme berçait un enfant malade. Gontran lui donna cinq louis.

— Tenez, cela portera bonheur à votre petite fille.

Il était entré tout à fait dans la loge, voulant questionner encore, quoiqu'il eût honte de descendre à cette inquisition.

— Est-ce qu il y a longtemps que ces dames habitent la maison?

— Il y a six mois.

— Elles reçoivent très-peu?

— Dieu merci! c'est un va-et-vient perpétuel. Toutes les nations montent l'escalier.

Gontran savait que madame de Marcy vivait surtout dans le monde international.

— Est-ce qu'on n'a pas parlé d'un mariage?

— Je ne sais pas; j'ai seulement remarqué un étranger qui vient souvent et qui a l'air d'être chez lui là-haut, mais je ne sais pas si c'est pour la mère ou pour la fille.

Gontran n'en demanda pas davantage.

— C'est cela, dit-il, Lucia ne me trompait pas. Comment ma mère ne jugeait-elle pas mieux ces femmes?

Avant de sortir il se retourna vers la portière.

— Ces dames sont-elles sérieusement riches?

— Oh! pour cela oui. Il y a du désordre, mais c'est une bonne maison, on roule sur l'or et on paie argent de poche.

Gontran courut chez sa mère.

— Eh bien! j'en ai appris de belles sur mademoiselle de Marcy.

— Que dis-tu? Je ne te comprends pas.

— Je te comprends bien moins encore, toi! Avoir ouvert ton salon, que dis-je, ton cœur à ces femmes-là!

— Tu deviens fou!

Gontran raconta à sa mère comment mademoiselle de Marcy avait quitté le bal de la Cour avant le souper, parce qu'elle devait souper au Café Anglais, comment il l'avait vue, comment elle n'était rentrée qu'à quatre heures du matin, comment il était désespéré.

— Ma mère, dit-il, ce qu'il y a de plus triste dans tout cela, c'est que je l'aime! c'est que je suis jaloux! c'est que je suis furieux!

Madame Staller n'en revenait pas, elle appela sa fille.

Quand la calomnie frappe une femme, fût-elle blanche comme la neige inaccessible, il s'élève contre elle, par la malice des choses, tout un acte d'accusation. Elle a rougi, donc elle est coupable. Elle n'a pas rougi, c'est qu'elle ne rougit plus. Sa candeur? c'est un masque. Son ingénuité? Il n'y a plus d'ingénues. Si on vous accuse d'avoir pris les tours de Notre-Dame, fuyez devant la justice, vous qui êtes un homme, si on vous accuse d'avoir forfait à la vertu, pleurez, vous qui êtes une femme.

Mademoiselle Staller défendit son amie avec

l'éloquence du cœur, mais les jaloux ne veulent jamais être convaincus, du moins par l'innocence.

— Écoute, dit la jeune fille à son frère, nous allons aller tout de suite chez mademoiselle de Marcy, tu la questionneras elle-même, je ne veux pas que tu portes cinq minutes de plus dans ton cœur cet odieux soupçon.

Gontran refusa.

— Je ne la soupçonne pas, je l'accuse! dit-il. Tout est fini, je ne veux plus la voir. Ah! vous ne savez pas vous autres tout ce que Paris renferme d'abîmes et de mystères.

Madame Staller rappela comment elle avait connu ces dames de Marcy.

C'était chez une Américaine, où il y avait plus de luxe que de tenue. A Paris l'amitié va vite, parce qu'elle ne dure pas. Madame de Marcy avait beaucoup d'entrain, sa fille était musicienne comme la musique, madame Staller avait été ravie de cette bonne rencontre; on s'était revu souvent; de la sympathie à l'intimité il n'y a qu'un pas. Mais du passé il n'avait jamais été question.

Mademoiselle Staller défendait toujours

son amie, mais madame Staller se laissait peu à peu convaincre par les raisonnements de son fils.

— Écoute, lui dit-elle, puisque nous devons aller chez ces dames ce soir nous les étudierons de plus près.

Gontran ne sachant que faire monta chez lui. Retournerait-il chez Lucia? Il se sentait emporté vers mademoiselle de Marcy. Il ouvrit un tiroir d'un petit dressoir en chêne sculpté, où il jetait toutes ses lettres, lettres d'amour et lettres d'affaires, chaque page de sa vie. Il fouilla dans ce capharnaüm.

La première lettre qui le frappa fut une lettre de son notaire qu'il n'avait qu'entre-lue.

— Oh! mon Dieu, dit-il, j'allais oublier!

Son notaire lui avait prêté quelque argent, dix mille francs à peine, mais il les demandait avec instance. Nul n'est moins prêteur qu'un notaire.

— Dix mille francs! où veut-il que je les trouve!

Gontran avait vécu au jour le jour, empruntant de toutes mains, se promettant sans cesse de mettre fin à son désordre, comme

tous ceux qui seront sages demain. Pour la première fois de sa vie il se résigna à poser des chiffres. Il fit des additions, mais les soustractions s'échelonnaient à côté pour battre les additions.

Il jeta la plume avec effroi.

— Mais il ne me reste plus rien! dit-il.

Il pensa à mademoiselle de Marcy.

— C'était mon salut!

Et après un silence.

— Si je voulais bien, ce serait encore mon salut.

Il soumit son cœur à ce combat de l'honneur et de l'argent; il pensa que le monde était peuplé de gens qui se portent bien dans les capitulations de conscience; il regarda autour de soi et pénétra dans toutes ces âmes perdues qui bravent la dignité.

— Eh bien, non! dit-il, j'aime mieux mourir.

Il voyait toujours mademoiselle de Marcy dans ce numéro 12 du Café Anglais.

— Mais comment a-t-elle pu venir là?

Il pensa qu'elle subissait peut-être la peine d'une première faute, un de ces égarements de jeunes filles dont elles n'ont pas encore

conscience. Qui sait si elle n'était pas forcée d'obéir à la loi du plus fort? Peut-être avait-elle connu cet homme en Italie, peut-être se résignait-elle à le voir pour acheter son silence, se jetant plus avant dans le scandale, par la peur du scandale. Ou bien était-elle la victime de quelque marché infâme signé par sa mère, un contrat d'infamie où l'un apporte sa bourse où l'autre apporte son corps? Ou bien n'était-elle qu'une de ces filles complaisantes qui, en horreur de la misère, se soumettent au déshonneur caché, pour le salut de la maison?

C'était à devenir fou. Connais-toi toi-même, dit la sagesse des nations : or l'homme ne se connaît pas. Et comment connaîtrait-il la femme, le symbole éternel du bien et du mal? La femme, qui a écouté l'esprit du démon sous l'œil de Dieu?

Il était midi; à cette heure-là mademoiselle de Marcy recevait une petite lettre anonyme, pattes de chat qui avaient l'air de jouer, mais qui devaient marquer leurs griffes empoisonnées.

« *Mademoiselle de Marcy est-elle contente*

« *de sa nuit? Bal à la cour! souper au Café*
« *Anglais! train de plaisir pour rentrer chez*
« *elle! On suppose qu'elle avait emporté dans*
« *sa robe une fleur du beau Gontran : il fallait*
« *bien que tout le monde fût de la fête. Il n'y*
« *a que les filles du monde qui savent s'amu-*
« *ser : on dit que les autres leur prennent*
« *leurs amants. Quelle calomnie! Ce sont elles*
« *qui prennent les amants des autres. C'est*
« *déjà une vieille habitude chez mademoiselle*
« *de Marcy.* »

La jeune fille en lisant cette lettre devint pâle comme la mort et s'évanouit en voyant apparaître l'image de Gontran.

La mère accourut, souleva sa fille dans ses bras et lui fit respirer des sels, tout en jetant un regard rapide sur la lettre qui était tombée à ses pieds.

Le même jour une amie officieuse vint faire une visite à madame de Marcy.

— Eh bien! vous ne nous disiez pas la nouvelle!

— Quelle nouvelle? demanda mademoiselle de Marcy avec inquiétude.

— N'est-ce pas moi qui vais vous l'apprendre? C'est mal de ne pas nous avoir confié cela plus tôt.

— Je ne comprends pas.

— Vous épousez M. Gontran Staller; pourquoi nous cacher votre bonheur?

— Vous êtes mieux informée que nous, dit madame de Marcy.

— Je vous en fais mon compliment; bonne famille, beau garçon, un peu toqué des comédiennes, mais il faut que jeunesse se passe. Ces hommes, le meilleur n'en vaut rien! Je suis ravie de ce mariage, mais pourtant j'ai trop d'amitié pour vous pour ne pas vous dire tout ce que je sais.

— Encore une fois, ce mariage est dans les brouillards. Mais enfin que savez-vous donc?

— Je sais que M. Gontran Staller, le meilleur des fils et des frères, je n'en disconviens pas, a mangé tout ce qu'il avait et un peu ce qu'il n'avait pas. On dit que la dot de sa sœur est entamée et que sa mère se ruinera à payer ses dettes. Ce n'est pas mon fils qui s'acoquinera jamais à des comédiennes!

Et pendant que la mère et la fille se regar-

daient, toutes surprises de cette révélation, la dame continuait à parler de son fils. Un ange, celui-là; aussi il avait été élevé par les Jésuites, il avait horreur du théâtre, il était assidu aux sermons du père Hyacinthe; il ne sortait jamais seul, en un mot, un saint.

— Je vous avoue, dit mademoiselle de Marcy, qui voyait bien que la dame voulait placer son saint, que je serais très-fière et très-heureuse d'épouser M. Gontran Staller, n'eût-il pas un sou. S'il a des dettes, nous les paierons, n'est-ce pas, maman?

Madame de Marcy embrassa sa fille toute pâle encore de la lettre anonyme.

On sait que le soir toute la famille Staller devait venir passer deux heures chez les dames de Marcy.

Mademoiselle de Marcy se fit belle, plus belle que jamais. Les fatigues de la nuit et le chagrin de la journée l'avaient pâlie, ce qui donnait à sa beauté je ne sais quoi de tendre et d'émouvant. Depuis qu'elle aimait Gontran, il y avait d'ailleurs dans toute sa figure une expression plus pénétrante.

Elle ordonna au valet de chambre d'aller

dire au portier que sa mère n'y était pour personne, hormis pour la famille Staller.

A neuf heures, elle se mit au piano et joua des airs de la *Somnambule*, sa mère était là qui lui souriait en lisant les journaux du soir. A dix heures, on s'étonna de ne pas avoir entendu sonner.

A dix heures et demie, mademoiselle de Marcy avait abandonné le piano et soulevait le rideau d'une des fenêtres du salon pour regarder passer les voitures.

A onze heures, elle ouvrit la fenêtre pour respirer, madame de Marcy était endormie.

On apporta le thé.

— Êtes-vous bien sûr, demanda mademoiselle de Marcy au valet de chambre, que ces dames Staller ne sont pas venues ?

— Oui, mademoiselle, j'en suis bien sûr, car la portière, qui vient de monter pour savoir s'il faudrait veiller tard, m'a dit que personne n'était venu, si ce n'est le marquis d'Asti.

— Tu sais qu'elles sont toujours en retard, dit madame de Marcy, qui ne regardait pas la pendule.

Mademoiselle de Marcy attendit encore.

A minuit, elle se jeta dans les bras de sa mère en s'écriant :

— Ah! que je suis malheureuse!

La nuit elle ne dormit pas; le lendemain, à l'heure du déjeuner, l'heure où elle espérait rencontrer Gontran, elle alla à pied, accompagnée de sa femme de chambre, à l'hôtel Staller.

Elle monta chez la sœur de Gontran. Elle vit bien tout de suite que tout était perdu pour elle.

Mademoiselle de Staller se mit à pleurer et lui confia, tout en ne voulant rien dire, tout ce que son frère lui avait raconté.

Mademoiselle de Marcy l'écouta jusqu'au bout, comme si l'indignation lui coupait la parole.

Puis après un silence, elle se leva et laissa tomber ces mots d'une voix fière :

— Votre frère a dit cela? J'ai honte pour lui. Votre frère est allé pour me voir dans un cabinet du Café Anglais! Il a cru qu'il me trouverait là! Il a dit qu'il m'avait vue! Qu'est-ce donc que votre frère? C'est une âme de laquais. Quoi! j'ai pu aimer cet homme! Mais

je ne le relèverai jamais de mon mépris. Adieu, mademoiselle ! car vous n'imaginez pas, je suppose, que je descendrai jusqu'à me défendre.

Mademoiselle de Marcy sortit sans retourner la tête.

La rage avait envahi son cœur, Gontran se fût trouvé là qu'elle l'eût souffleté. Elle aurait voulu s'abîmer sous terre.

Elle porta la main à son cœur :

— J'en mourrai ! dit-elle.

XXI

Le cadre noir du bonheur.

« *M.*

« *Vous êtes prié d'assister aux Convoi,*
« *Service et Enterrement de mademoiselle*
« CLOTILDE DE MARCY, *décédée en son domi-*
« *cile, rue de Provence, n° 72, à l'âge de*
« *vingt et un ans, munie des Sacrements de*
« *l'Église, qui se feront le 24 janvier* 1868, *à*
« *onze heures, dans l'église Notre-Dame-de-*
« *Lorette, sa paroisse.*

« *De la part de madame veuve Clémentine*

« *de* MARCY, *sa mère; de M. André de* MARCY,
« *de M. Gaston de Presles, de M. et madame*
« *Santini, de M. le marquis de Chavanat,*
« *ses aïeul, oncle, cousins et cousines.* »

Cette lettre tomba comme un coup de foudre dans la société parisienne.

— Morte! se disait-on, elle était donc malade?

Et on se rappelait cette belle santé tout épanouie dans les premières fêtes de l'hiver. Si parmi toutes ces femmes qui étaient alors la joie et le charme des salons parisiens, on eût prédit une mort prochaine, certes le regard ne se fût pas arrêté sur mademoiselle de Marcy. Celle-là vivait à plein cœur, le sang courait riche et généreux dans ses veines, l'âme rayonnait sur sa figure; toutes les mères la regardaient avec jalousie et avec amour, selon qu'elles avaient des filles ou des fils.

A la messe de mort, mademoiselle Staller pleurait de vraies larmes.

— Pourquoi pleurez-vous? lui dit tout à coup une dame qui était devant elle.

Elle ne voulait pas répondre à cette étrange

question qui était pourtant moins étrange pour elle que pour toute autre.

— Je pleure, murmura-t-elle, parce que c'était mon amie.

— Votre amie! C'est vous qui l'avez tuée. Vous ne savez donc pas qu'elle est revenue de chez vous désespérée par ce que vous lui avez dit? Une fièvre violente l'a prise, elle s'est couchée en arrivant dans sa chambre; je l'ai vue ce soir-là, j'ai eu beau la questionner, elle s'est renfermée dans un silence absolu. La nuit, le délire l'a saisie; elle était blessée au cœur, le cœur a éclaté et l'a tuée. Que lui avez-vous donc dit?

Mademoiselle Staller ne trouvait pas une parole.

— Elle aimait mon frère, je lui ai dit que mon frère ne l'aimait pas.

— Oh! non, ce n'est pas cela. On ne meurt pas de n'être pas aimé, on meurt d'être calomnié.

Mademoiselle Staller baissa la tête et pria Dieu. Comme elle regrettait d'avoir parlé à cœur ouvert!

— Hélas! murmurait-elle, mon frère est

donc bien malheureux, puisque tout ce qu'il fait tourne à mal!

Le matin même, on avait averti madame Staller que son fils avait beaucoup perdu à la Bourse. Voilà pourquoi, déjà souffrante, elle n'était pas allée à la messe de mort de mademoiselle de Marcy.

Dès que la dépouille mortelle fut arrachée à madame de Marcy, la malheureuse mère courut à moitié folle chez madame Staller.

— Où est votre fils? lui dit-elle tout égarée.

— Ne me parlez pas de mon fils! c'est un enfant perdu pour moi.

— C'est un monstre et c'est un lâche, dit madame de Marcy. Puisque les paroles blessent mortellement, je voudrais le blesser moi-même, mais il ne m'entendrait pas, car il n'a pas de cœur.

Les deux mères se désolèrent ensemble pendant que la mort emportait la fille et tentait le fils.

A l'heure des funérailles, Gontran, fou de douleur, avait armé un pistolet. Il ne lui restait plus qu'une consolation : c'était de faire le funèbre voyage avec cette adorable créature

qu'il aimait éperdument depuis quelques jours. Mais trois fois il appuya le pistolet sur sa tempe, trois fois il le reposa sur la cheminée, effrayé de se voir si pâle.

Fut-ce le courage qui manqua à Gontran? Avait-il oublié d'embrasser sa mère et sa sœur? Voulait-il dire adieu à Lucia?

Non. Il voulait pénétrer le mystère du souper du Café Anglais.

Ce pistolet c'était celui de d'Aspremont.

Un jour que Lucia était allée voir celui qu'elle avait sauvé de la mort en le forçant à lire le testament de M. Marvillé, elle prit ce pistolet sur la table du comte, comme on prend un livre, une fleur ou un bijou. « Qui sait! s'était-elle écriée, c'est un bijou qui a son éloquence! » Et le lendemain elle avait donné le pistolet à Gontran, en lui disant : « Tiens! voilà un pistolet qui porte bonheur. »

XXII

L'abîme rose.

Pendant quelques jours, Gontran resta enfermé dans l'hôtel. Il ne recevait pas un ami, ne paraissait devant sa mère et sa sœur qu'à l'heure du dîner. Il ne déjeunait pas. A peine s'il se faisait monter le matin une tasse de thé ou de chocolat.

Que faisait-il dans cette solitude voulue? Pleurait-il mademoiselle de Marcy?

Il s'accusait de sa mort, il se frappait le cœur à grands coups, il se désespérait de vivre.

— Et pourtant, disait-il, ce n'est pas ma faute! Puisqu'elle était coupable, tôt ou tard

elle aurait vu sa honte et s'y serait ensevelie, car elle avait gardé son cœur.

Et il la plaignait. Lui qui était indulgent aux femmes parce qu'il avait aimé les pécheresses, il trouvait que mademoiselle de Marcy n'était pas moins intéressante d'être morte pour avoir regardé son péché face à face, que pour avoir été frappée par la calomnie.

— La calomnie ne tue pas, disait-il, parce que la conscience est une cuirasse impénétrable.

Et Gontran répétait sans cesse :

— Et d'ailleurs ne l'ai-je pas vue dans cet horrible cabinet qui porte le numéro 12!

Quelquefois il se disait :

— Et si ce n'était pas elle

Mais il voyait encore cette figure épanouie, cette chevelure de plume de corbeau tout égayée de corail, ces yeux de velours vaguement égarés par cette gaieté nocturne qui jaillit de l'amour et du vin de Champagne.

La conclusion de toutes ses réflexions fut que mademoiselle de Marcy avait eu un amant qu'elle n'aimait pas, peut-être par surprise, peut-être pour faire sa fortune.

Le jour où elle l'avait rencontré, lui Gontran, elle avait senti toute l'horreur de sa faute. Peut-être n'avait-elle revu son amant que pour briser, peut-être se fût-elle consolée dans le mariage, en remontant les sphères radieuses des vertus de l'épouse et de la mère de famille. Mais Gontran ayant découvert son secret, que lui restait-il? Elle perdait son amour, elle voyait sa honte face à face, elle se jetait tout égarée dans cette fièvre et ce délire qui devait l'emporter en quelques jours.

Donc, dans l'esprit de Gontran, mademoiselle de Marcy était morte parce qu'elle l'aimait et parce qu'elle avait eu un amant.

Ce fut dans ces idées qu'il alla plusieurs fois rêver sur sa tombe, au Père-Lachaise, sur les hauteurs que domine le monument du duc de Morny.

Le nom de la jeune fille n'était pas encore inscrit sur le marbre. On l'avait mise au sépulcre à côté de son père, dont la dépouille mortelle avait été ramenée de Florence six mois auparavant. Plusieurs fois on avait demandé à madame de Marcy ce qu'il fallait mettre sur

le marbre; elle cherchait des épitaphes, mais elle ne trouvait pas le mot éloquent.

Un jour que Gontran était penché contre le sarcophage, madame de Marcy arriva avec un bouquet de violettes.

Reconnaissant Gontran, elle lui jeta un regard terrible et lui demanda d'une voix glaciale ce qu'il faisait là.

— Je pleure, dit Gontran.

— Je vous défends de vous approcher de cette tombe! Puisque je vous ai défendu ma porte, vous ne devez pas venir ici. Vous ne sentez donc pas que ma fille souffre jusque dans la tombe des outrages de votre calomnie?

Gontran s'éloigna involontairement, parce qu'il ne savait que répondre.

— C'est étrange, disait-il, la mère ne savait donc rien? Ce n'était donc pas une question d'argent?

Il retourna chez Lucia qui ne l'attendait plus.

Il lui fallut faire antichambre; il se soumit à tout, comme s'il eût perdu dans son chagrin ce qui lui restait d'énergie.

— Bonjour, Gontran, lui dit Lucia, gaie

comme toujours; j'étais triste de ne plus te voir. D'où viens-tu donc? Tu pleures mes péchés?

— Peut-être, répondit Gontran qui ne savait plus sur quel pied marcher dans cet hôtel qu'il avait donné à la comédienne.

— Et qui te ramène aujourd'hui? Je suppose que ce n'est pas moi.

— Peut-être, dit encore Gontran.

— Voyons, parle! Je ne te reconnais plus. Comme tu as pâli!

Gontran soupira :

— Dis-moi, Lucia, il faut à toute force que je voie cet étranger qui soupait au n° 12 du Café Anglais.

— Pourquoi?

— Parce que je veux savoir toute la vérité, parce que j'en ai assez de la vie et que ce serait une bonne fortune pour moi d'être tué d'un coup d'épée.

— Ah çà! tu es malade?

Lucia prit la main de Gontran et lui tâta le pouls.

Il tressaillit et sentit que son cœur se réveillait. Il croyait ne l'aimer plus, mais ce terrible magnétisme qu'elle jetait sur lui

comme un ensorcellement, le troublait déjà jusqu'au fond de l'âme.

— Écoute! je ne veux pas qu'un homme que j'ai tant aimé finisse mal. Reviens à toi.

— Non! dit tristement Gontran.

— Eh bien! reviens à moi. Je suis grande, je te pardonne mes péchés.

Elle embrassa son ex-amant.

— Tu sais bien que c'est impossible, dit Gontran. N'es-tu pas avec le prince?

— Qu'est-ce que cela fait?

La comédienne dit ce mot de caractère comme elle l'eût dit sur les planches.

— Va! reprit-elle, le prince est bon prince. Ne te coupe pas la gorge ni avec lui ni avec ton autre rival; d'ailleurs, celui-là est à cette heure à Hombourg, où sans doute il va lever quelque autre étrangère de qualité. Il est né pour ces aventures-là. Veux-tu dîner avec moi? Mais, de grâce, ne parlons plus jamais de cette histoire. Tu m'as plantée là fort indélicatement, je ne sais pas pourquoi; tu es bien heureux que le prince soit survenu, sans cela je t'aurais fait des misères. Où diable as-tu passé ton temps? Car, si j'ai bonne mé-

moire, je t'ai écrit et on m'a rapporté ma lettre.

Gontran vit bien que Lucia ne savait pas la mort de mademoiselle de Marcy; il n'en parla pas encore, comme s'il eût craint de profaner la pauvre morte.

Il se décida à dîner avec la comédienne.

— Mais si le prince vient ?

— Le prince sera chez moi, mais tu seras chez toi.

Lucia pensait, en femme de tête qu'elle était toujours, que si le prince survenait et qu'il se plaignît de trouver là Gontran, ce serait une bonne rencontre pour elle, car elle lui dirait : « Mon cher prince, je ne serai tout à fait libre et heureuse que si vous m'achetez un autre hôtel; d'autant plus que celui-ci n'est pas digne de vous. »

Et ainsi elle arriverait à son rêve d'avoir un hôtel dans la grande avenue des Champs-Élysées, ce qui est le pignon sur rue des ambitieuses d'aujourd'hui.

Le soir, Gontran ne rentra pas chez lui.

Ni le lendemain. — Ni le surlendemain.

Où était-il?

Madame Staller, dans son inquiétude, se

hasarda à envoyer à l'hôtel de la rue de Courcelles. Gontran n'y était pas. Elle envoya chez un de ses amis, Raoul d'Oraie, le seul qu'il eût revu dans les derniers temps; il ne lui avait pas dit tous ses secrets, mais peut-être Raoul d'Oraie avait-il deviné? Il vint voir madame Staller, il s'attrista comme elle sur la déchéance de son fils. Tout en voulant lui cacher le mal profond qui dévorait Gontran, il ne lui dissimula pas qu'il passait toutes ses nuits à la Maison d'Or.

— Mais enfin, monsieur, dit madame Staller, il a bien un autre domicile.

— Non; il revoit peut-être mademoiselle Lucia, mais il ne séjourne pas chez elle, et pour cause.

Voilà pourquoi Gontran reçut une lettre de sa mère avec cette suscription :

> *Monsieur* Gontran Staller,
>
> *à la Maison d'Or.*

Gontran n'était pas le seul à qui l'on pût

alors écrire ainsi. Cette vie impossible, on la connaît bien. Elle commence le soir. On fume, on divague, on joue. Minuit sonne, c'est l'heure où viennent les demoiselles ; on fume, on divague, on joue. J'oubliais : on soupe. On touche à tout d'une lèvre sceptique. Le vin de Champagne, les propos féminins, les éclats de rire répandent une gaieté factice sur tous ces cœurs malades. Vient le point du jour : puisque le soleil va se lever, il faut bien se coucher un peu. On prend la première venue pour ne pas s'en aller seul. Je parle de ceux qui, comme Gontran, ont un amour qui les poursuit, un chagrin qui les abat, un remords qui les frappe. On se lève vers deux heures, on se traîne au cercle, on joue ou on regarde jouer quand on n'a plus d'argent. On dîne çà et là, mais on se retrouve toujours à la Maison d'Or, si ce n'est au Café Anglais.

Gontran était arrivé à s'abandonner à tous les courants; il avait jeté sa conscience à la mer pour alléger le navire. Il vivait avec l'une et avec l'autre, on pourrait presque dire de l'une et de l'autre; on savait qu'il avait été riche, on croyait qu'il le redeviendrait. Il y a

des femmes qui, comme les usuriers, placent de l'amour à gros intérêts; il y en a qui s'estiment si bien, qu'elles ne croient rien donner en se donnant : c'est toujours une nuit de passée dans le bagne des mauvaises passions où elles sont condamnées à perpétuité.

Gontran, qui avait juré à sa mère de ne plus revoir Lucia, n'avait pas osé rentrer à la maison après s'être laissé reprendre aux maléfices de cette charmeuse. Il vivait au jour le jour, à la nuit la nuit, n'ayant plus le souci de sa dignité, parce qu'il n'avait plus le souci du lendemain. Il se disait qu'il ne lui restait qu'un ami. C'était le pistolet de d'Aspremont qui était passé dans ses mains par les mains de Lucia. Il ne doutait pas qu'il ne retournât à ce dernier ami.

Mais s'il ne se l'avouait pas, il faut bien que celui qui conte son histoire l'avoue. Il s'était repris plus violemment que jamais à l'amour de Lucia; il avait beau vouloir se défendre de son souvenir, quoi qu'il fît, elle était toujours présente. S'il ouvrait un journal, il y trouvait ses faits et gestes; s'il écoutait causer autour de lui, on parlait de la comédienne.

Le soir, entre neuf et dix heures, il allait sans le savoir reprendre son fauteuil aux Bouffes-Parisiens. Il éprouvait une volupté déchirante à entendre les applaudissements, à voir tomber les bouquets. Lucia était son œuvre, mais Lucia n'était plus à lui. Il eût peut-être éprouvé la même volupté à l'entendre siffler et à lui voir jeter des pommes.

Ceux qui s'indigneront de le voir si lâche en cette passion qu'il ne pouvait vaincre, ont peut-être passé à côté des passions sans les traverser. Il ne faut pas oublier que Lucia était belle. — Ni âme ni cœur, dira-t-on. — Mais les chefs-d'œuvre de l'art! Et puis, si elle ne l'avait pas aimé, il croyait qu'elle l'avait aimé : en amour, la réalité n'est rien, l'illusion est tout. N'était-ce donc rien, d'ailleurs, de lui avoir inspiré tant d'amour? Si son cœur avait vécu, n'était-ce pas pour elle? Le vers de Voltaire sera éternellement vrai dans sa beauté; je veux le citer encore :

« C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime. »

Mais comment Gontran n'avait-il pas le courage de s'arracher à cet amour qui ne

pouvait plus lui donner que la honte? Quand il allait chez Lucia, n'était-il pas comme ces pauvres honteux, ces amis anciens tombés dans la misère, à qui on donne les miettes du festin de l'amour? Là où il avait été le maître, comment s'humiliait-il jusqu'à devenir un mendiant? C'est que l'amour est tout à la fois souverain et esclave : combien de fois, après avoir joui de son triomphe, descend-il jusqu'à baiser les chaînes de sa servitude!

S'il restait à Gontran un peu d'orgueil, il le mettait en sa religion pour Lucia; il était ému par le bruit qui retentissait autour d'elle et qui venait toujours jusqu'à lui, il faisait bon compte de ce tapage éphémère d'une comédienne, mais enfin il s'y laissait prendre comme tout le monde.

Depuis quelques années la gloire, pardonnez-moi ce mot, a changé ses batteries; elle pose comme par raillerie ses couronnes sur la tête de quelques comédiennes et de quelques courtisanes; les généraux sont au second plan, comme si les batailles de l'amour étaient plus héroïques que les victoires sur l'ennemi; non-seulement les généraux, mais les hommes

politiques, les diplomates, les poëtes, les artistes. Chaque fois qu'une étoile est découverte dans le ciel contemporain, c'est l'étoile d'une grande coquine. Que faire à cela? N'a-t-on pas vu se produire les mêmes phénomènes dans l'antiquité? Combien d'olympiades à Athènes qui ne brillent encore aujourd'hui que par la splendeur des courtisanes? Combien de grands hommes qui sont oubliés, combien de grains de poussière quand la lampe funéraire des Aspasies et des Phrynés brûle toujours?

C'est l'injustice et l'imperfection du monde qui prouve le ciel — l'autre monde.

Gontran était donc retombé, je ne dirai pas dans toutes les ivresses, mais dans toutes les angoisses de son amour.

Lucia consentait à le revoir çà et là. Mais un soir, aux Bouffes Parisiens, dans la coulisse, elle lui dit :

— Ne viens plus chez moi, le prince est jaloux.

— Et moi aussi, je suis jaloux, dit Gontran, voulant se relever à la hauteur du prince.

Lucia se mit à rire — d'un rire diabolique.

— Ah! tu es jaloux! lui dit-elle, voilà la ressemblance; mais le prince me donne huit mille francs par mois, et tu ne me donnes rien, voilà la différence.

Gontran fut bien plus malheureux encore. Il chercha des consolations dans les amours contre l'amour. Mais il ne trouvait que l'amertume et le désespoir.

Si Lucia l'eût aperçu rôdant autour de son hôtel après une nuit sans sommeil, attendant l'heure où elle allait aux répétitions, sans doute elle lui eût encore fait l'aumône de quelques sourires, quelque cruelle qu'elle fût, mais comme elle était toujours en retard quand elle sortait, elle jetait les yeux sur son rôle sans regarder autour d'elle. Gontran, d'ailleurs, avait quelque retenue et ne se mettait pas sous les pieds des chevaux.

Un matin pourtant, elle l'aperçut pâle, triste, fripé.

— Que diable vient-il faire là? dit-elle.

Elle lui fit un petit signe de main, sans comprendre que c'était la passion elle-même qui venait pleurer sous ses fenêtres.

XXIII

La déchéance de l'amour.

Le comte d'Aspremont avait connu Gontran dans ses mauvais jours. Il était redevenu riche par le testament de M. Marvillé quand il le revit pâle, sombre, effaré, cachant son désespoir.

Gontran ouvrit son cœur à d'Aspremont :

— Je n'y tiens plus, il faut que je revoie Lucia ! lui dit-il avec des larmes dans les yeux.

— Voyons, mon cher, tu me fais pitié ! Un enfant serait plus fier que toi. Je t'en conjure, au nom de ta mère et de ta sœur, redeviens un homme.

— Je te jure que c'est la dernière fois.

— Et où veux-tu la revoir?

— Aux Bouffes Parisiens. J'ai lu dans le journal qu'elle y jouera ce soir dans un nouveau rôle.

— C'est cela, je te vois d'ici, les bravos et les bouquets vont te monter à la tête.

— Non! prête-moi cinq louis.

— Tiens, voilà cinq louis. Pourquoi faire?

— Pour acheter des gants.

— Tu sais qu'on est désespéré chez toi. Conduis-toi en brave homme; passe par le théâtre, mais n'oublie pas de rentrer chez toi.

Les deux amis se dirent adieu.

Gontran n'acheta pas de gants : il dépensa trois louis pour trois bouquets; il donna vingt francs à un pauvre — un fétiche ! — et il garda vingt francs pour les donner à l'ouvreuse, non-seulement parce qu'elle ferait jeter les bouquets, mais encore parce qu'elle porterait un mot à la comédienne pendant l'entr'acte.

Oh! il ne voulait plus compromettre son nom; c'était un billet anonyme; le voici :

« *Te souviens-tu? Un jour tu lisais un ro-*

« *man; tu as lu ceci tout haut: — Qu'est-ce que*
« *vivre? C'est se souvenir. — Souviens-toi.* »

Mais Lucia ne se souvenait pas. Le souvenir, c'est bon pour ceux qui ont le temps de retourner en arrière.

Lucia respira-t-elle les bouquets de Gaston? Peut-être. Ce furent les seuls qu'on lui jeta ce soir-là. Reconnut-elle son écriture? Peut-être. Elle chiffonna le billet et le jeta en disant : — Les hommes sont fous.

Gontran voulait se hasarder, non pas dans les coulisses, mais au foyer des acteurs. Il n'osa pas; son chapeau était bosselé; Lucia jugerait qu'il n'était pas digne par son habit d'une première représentation.

J'avais oublié de dire que le fauteuil d'orchestre qu'il avait loué à l'année, il lui avait fallu le sous-louer un soir qu'il manquait de dix louis. C'était un de ses amis qui le lui avait repris. Ce soir-là, il avait obtenu qu'il le lui cédât pendant un acte.

Le lendemain il redemanda le fauteuil, mais celui qui l'avait repris refusa brutalement, disant :

— C'est ennuyeux, j'ai l'air d'être dans tes meubles.

Quelques jours se passèrent. La ruine étendait ses ailes d'oiseau de nuit sur l'hôtel Staller. Gontran avait joué à la Bourse, croyant retrouver là tout ce qu'il avait perdu chez Lucia. Naturellement, il perdit encore; il s'obstina, il perdit toujours. C'est mathématique : à la Bourse, il n'y a que l'argent qui gagne de l'argent. Il aurait pu nier ces nouvelles dettes de jeu, puisque la Bourse est pleine de gens qui se sont enrichis en ne payant pas; mais madame Staller voulut payer.

Un matin, on posa des affiches sur l'hôtel Staller : *Vente par licitation*, disaient ces affiches; mais la vérité, c'est que les héritiers de M. Staller ne pouvaient plus vivre dans son hôtel.

Rien n'était plus désolé que cet intérieur où tout le monde gardait le silence. Madame Staller, voulant sauver son fils du désespoir où elle le voyait retomber sans cesse, perdait trop de vue sa fille qui s'étiolait dans le chagrin. C'était navrant : on se privait de tout,

on avait vendu les chevaux et les voitures; on ne recevait même plus les intimes. Madame Staller, qui réservait ses bijoux à sa fille, alla un matin chez un joaillier et rapporta de quoi payer une des dettes de Gontran.

Elle appela son fils, s'enferma avec lui et lui apprit ce qu'elle avait fait.

— Ah! j'oubliais, lui dit-elle en l'embrassant, j'ai un dernier cadeau à te faire. J'ai acheté pour toi ce livre-là.

Et elle lui donna l'Imitation de Jésus-Christ.

Gontran ouvrit le volume comme un homme qui ne sait plus lire.

— Hélas! dit la mère, je vois bien que tu ne comprends pas un mot. Mais cette malheureuse fille a donc ruiné ton cœur et ton esprit comme elle nous a ruinés!

Gontran regardait sa mère et ne répondait pas.

— Tu ne la vois plus, j'espère?

Un triste sourire passa sur les lèvres de Gontran.

— Non, je ne la vois plus. Mais tu ne la connais pas encore: si j'allais chez elle, elle me ferait mettre à la porte.

Ce jour-là, par désœuvrement, après avoir vainement feuilleté l'Imitation, Gontran sortit et alla rue de Courcelles. Il était curieux de savoir si Lucia le recevrait.

Il avait lu dans les petits journaux que mademoiselle Phryné avait fait une fortune nouvelle avec un prince étranger — toujours des princes. — Celui-ci s'était amusé pour la première nuit — des noces — à lui envoyer une corbeille de mariage avec un livre de messe renfermant trois cent soixante-cinq pages en billets de banque. — Jusqu'où ne va pas la profanation! —

Quand Gontran entra à l'hôtel il se trouva en pays étranger; la dame avait renouvelé son personnel. On lui demanda son nom; il voulait passer outre, mais, se contenant, il donna sa carte.

— M. Staller! se dit le laquais à lui-même, en voilà un qui ne sera pas reçu, car nous ne recevons que des gens titrés.

Il revint bientôt dire à Gontran que Madame était occupée.

— Je l'avais bien prévu, dit celui qui avait acheté l'hôtel.

Il ne se tint pas pour battu, il reprit une bouffée d'énergie. Il entra résolûment au salon et dit au laquais qu'il fallait que Madame descendît.

Lucia ne se fit pas trop attendre. Elle entra au salon avec impatience et en fronçant le sourcil.

— Que venez-vous faire ici, Gontran?

— Je viens pour vous voir, Lucia.

— Vous m'avez bien assez vue comme cela, Gontran. Autre temps, autre femme; ce qui est passé est passé. Quand je vous aimais et que vous m'aimiez, nous avions raison de nous voir, mais aujourd'hui nous n'avons ni l'un ni l'autre de temps à perdre.

— Oui, dit Gontran en essayant de railler, le temps, c'est de l'argent.

Lucia savait que Gontran était plus que ruiné.

— Dites-moi, Gontran, si vous êtes venu pour me demander de l'argent, parlez.

— Te demander de l'argent!

Gontran, qui s'était assis, s'était levé et s'était jeté furieux vers Lucia; il la saisit par les

deux mains et la fit voler autour de lui comme dans une valse infernale !

— Te demander de l'argent! dit-il encore, mais il me faudrait un verre d'eau pour m'empêcher de mourir, que je ne te le demanderais pas !

Lucia s'était échappée des mains de Gontran et avait sonné.

— Reconduisez Monsieur, dit-elle, redevenue brave.

Il fallait tuer la femme ou s'en aller.

Gontran s'en alla.

Où alla-t-il?

A l'Exposition des Champs-Élysées, voir le portrait de mademoiselle Phryné, par Charles Marchal.

XXIV

La fête sous le cyprès.

Le lendemain, c'était la fête de Lucia.

L'hôtel de la rue de Courcelles fut assailli de bouquets. Le nouveau prince, qui payait bien, voulut que les musiciens de l'orchestre des Bouffes allassent donner une aubade à sa beauté, quoiqu'il plût à verse.

Lucia n'avait jamais été si heureuse. Elle triomphait au théâtre, elle triomphait au Bois, elle triomphait des demi-mondaines pour toute la saison, car où trouver un prince aussi fou que le sien.

Ce jour-là vers midi, à l'heure où déjà

Gontran avait armé son pistolet, une détonation retentit dans l'hôtel Staller.

Il sembla à la pauvre mère que c'était pour elle le coup de la mort; elle courut à la chambre de son fils avec le pressentiment de son malheur.

Elle vit Gontran renversé sur le tapis : le sang coulait. Elle cria, elle se jeta sur son fils, elle voulut l'embrasser..., à peine si elle retrouva une figure...

L'Imitation de Jésus-Christ était là sur sa table, mais il ne l'avait pas ouverte.

Près de l'Imitation, quand madame Staller revint à elle dans les bras de sa fille, elle reconnut l'écriture de Gontran.

— Lis-moi cela, dit-elle à la jeune fille.

Mademoiselle Staller lut ces quelques mots écrits d'une main fiévreuse :

« *Adieu ma mère, adieu ma sœur. Je vais* « *demander pardon à mon père.* »

— Non, ce n'est pas cela, dit la mère, il y a une autre lettre.

— Où?

— Je te dis qu'il y a une autre lettre.

Madame Staller voyait par la seconde vue.

En remuant les papiers de la table, mademoiselle Staller trouva en effet un pli cacheté avec cette suscription :

A Monsieur

Raoul d'Oraie.

— Dans cette lettre, dit la mère, il y en a une autre, car Raoul était le confident de Gontran.

Elle brisa le cachet et trouva en effet un autre pli cacheté à l'adresse de Lucia.

— Je lirai cette lettre! s'écria la mère.

Elle brisa le cachet et lut ces lignes :

« *Réjouis-toi, Lucia! Tu ne verras plus*
« *ma figure, qui eût sans doute fait ombre*
« *à ton bonheur. Quand tu liras ces mots,*
« *je me serai fait justice. J'ai oublié de te*
« *demander mes lettres; Raoul ira pour les*
« *prendre et les brûler, si tu ne les as brû-*
« *lées toi-même. Sois loyale devant ma mort.*

« *Tu m'as dit que tu avais toujours gardé*
« *ce bouquet fatal, qui a été ma ruine et qui*
« *a fait le malheur de tous les miens: porte-le*
« *sur mon tombeau et respire ces violettes,*
« *que je t'envoie par Raoul. La mort n'ins-*
« *pire pas la haine, elle inspire le pardon.*
« *Adieu! sois heureuse et rappelle toi que*
« *nous nous sommes bien aimés. Je me tue*
« *avec le pistolet que tu m'as donné, car tu*
« *m'as donné l'amour et la mort.* »

— Oh! la folie de l'amour! La folie! la folie! la folie! dit la mère en laissant tomber la lettre et en s'agenouillant devant son fils.

XXV

Le spectre au banquet.

Quand Raoul d'Oraie se présenta, selon la dernière volonté de Gontran, chez mademoiselle Lucia pour lui remettre un bouquet, avec la lettre d'adieu et lui redemander les lettres du mort, elle jeta ce cri bien digne de l'histoire :

— Comment! il s'est tué! Il s'est tué le jour de ma fête! Comme s'il n'aurait pas pu attendre à demain!

La comédienne avait ce jour-là un dîner de douze couverts; elle avait invité les plus beaux noms de la jeunesse dorée. Combien

qui allaient lui en vouloir de n'avoir point reçu d'invitation! mais elle avait dit d'avance :

— Il ne faut pas qu'on soit treize.

Gontran était le treizième.

Elle eut peur de s'attendrir en lisant sa lettre; il ne faut pas avoir pleuré un jour de réception. Elle pria donc Raoul de revenir le lendemain « pour s'occuper de cette affaire. »

Le jeune homme sortit, pensant combien un amoureux tient peu de place, dans sa vie et dans sa mort, chez une coquine qu'il a adorée.

On se mit à table vers huit heures.

— Mon cher ami, dit la maîtresse de la maison à un de ses convives, vous apportez à la fête une figure triste. Un peu de gaieté, s'il vous plaît.

C'était le comte d'Aspremont.

— En vérité : dit-il amèrement, je m'étonne de m'étonner encore.

Le bruit de la mort de Gontran s'était répandu en quelques heures dans la jeunesse parisienne.

Un sentiment d'amère curiosité avait poussé

d'Aspremont à venir prendre sa place au dîner de Lucia. Il ne la portait pas dans son cœur, mais il la voyait à peu près comme on va au Jardin des Plantes pour voir les monstres. Il ne pouvait comprendre que la comédienne n'eût pas fait relâche, quoiqu'il la connût bien.

Il mit sans façon les pieds dans le plat — porcelaine de Saxe et de Sèvres.

— Ma foi! dit-il, je trouvais très-naturel, ma chère Lucia, que vous fissiez changer le spectacle aux Bouffes pour ce soir à cause de votre fête, mais franchement j'aurais trouvé plus naturel encore qu'on fît relâche ici.

Lucia ne se démonta pas.

— Mon cher, la vie a ses exigences; je prendrai le deuil demain pour vous être agréable.

Elle lança un regard terrible à d'Aspremont.

— Oui, vous prendrez un deuil de cour : un jour en grand deuil et un jour en petit deuil.

Lucia avait toujours la réplique :

— Eh bien! votre ami sera traité comme un prince.

Ce prologue du dîner avait jeté le froid du linceul sur toute l'assistance. Quoique Lucia eût renouvelé son monde comme elle avait renouvelé ses gens, nul n'ignorait que cet hôtel, où ils dînaient là tous, avait été donné à la comédienne par Gontran. Leur passion au grand jour avait fait assez de tapage pour que les épisodes les plus bruyants eussent encore de l'écho. Certes, Gontran ne devait pas laisser un souvenir à travers les siècles comme César, Alcibiade ou Alexandre, mais enfin, il était bien naturel que le jour de sa mort on parlât de lui, d'autant plus que sa mort fut une des pages les plus accentuées de sa vie.

On s'efforça de parler de tout autre chose. Lucia, qui avait l'art de conduire la conversation à travers les obstacles comme elle conduisait cavalièrement ses deux chevaux anglais dans le flot d'équipages des grandes avenues, voulut ramener l'esprit de ses hôtes sur le théâtre. On parla des soleils couchants de mademoiselle Duverger et des soleils levants de mademoiselle Blanche d'Antigny dans les mêmes horizons étoilés de diamants; mais on eut beau évoquer les images les plus

lumineusement gaies du monde galant, un mot imprévu ramenait toujours la pâle figure de Gontran. Il avait été l'ami de tout le monde, il avait un peu touché à tout; on avait beau remuer les mots les plus étrangers, son nom sortait toujours.

Un seul des convives, d'Aspremont, était silencieux et regardait la comédienne avec autant d'attention que s'il eût été au spectacle.

Quel spectacle, en effet, pour lui qui vivait dans le tourbillon, mais qui prenait le temps d'étudier les femmes?

Cependant le vin de Champagne frappé, retour de Russie, et le vin du Rhin mousseux, estampillé Johannisberg, versé dans les coupes dès la première entrée, selon la mode déjà consacrée dans les plus hautes maisons, avait monté la tête à tous les convives, hormis au comte d'Aspremont.

Lucia, emportée elle-même par les premiers tourbillons de l'ivresse, s'abandonna à une belle inspiration :

— Tant pis! s'écria-t-elle, bravons la mort face à face. J'ai lu les philosophes, moi! Le

tombeau est une porte ouverte; Gontran a déjà pris sa stalle dans un nouveau monde où il y aura des spectacles peut-être tout aussi sérieux que les Bouffes Parisiens. Nous ne pleurons pas nos amours qui meurent; c'est la vraie mort, puisqu'ils ne renaîtront pas. Pourquoi pleurer les hommes, puisqu'ils renaîtront?

— Lucia a raison, dit le prince étranger, ce n'est pas la vie qui est un voyage, c'est la mort.

Lucia, partit d'un vif éclat de rire.

— Ce pauvre Gontran! il en a vu de cruelles avec moi; mais où il n'y a pas de peine, il n'y a pas de plaisir. C'est ma devise. Entre autres farces, je lui ai joué une bonne comédie, mais je ne la dirai pas.

— Contez-nous donc cela! dit son voisin, un quasi-ambassadeur qui connaît bien les femmes.

— Non, j'ai juré que je ne le dirai pas.

— A qui avez-vous juré cela?

— A moi-même.

Et la comédienne qui perdait la tête frappa de la main sur son cœur.

— Il n'y a personne là, allez toujours, vous

pouvez parler, dit son voisin de droite, le célèbre Trois-Étoiles, qui fait la pluie et le beau temps dans la politique du soir.

Tout le monde déclara que Lucia était relevée de son serment envers elle-même.

— Oh! après tout, c'est bien innocent, dit-elle. Je croyais que je l'aimais encore.

— Parce que vous ne l'avez jamais aimé, murmura d'Aspremont.

— Silence! Figurez-vous qu'un beau jour il m'annonce son mariage avec une demoiselle de je ne sais plus quoi, forte en couleur et forte en argent. Le soir, je m'échappe entre deux actes, je me fais conduire, toute encapuchonnée, dans les coulisses des Italiens; que vois-je! injuste ciel! mon Gontran qui filait le parfait amour de profil et de trois quarts. La jeune vierge était belle, mais un peu rouge. En croirai-je mes yeux! m'écriai-je, c'est la femme de chambre de Rosa. En effet, c'était à s'y méprendre : le même visage surmonté des mêmes cheveux, un noir d'Espagne sur du carmin. Mais vous connaissez tous la femme de chambre de Rosa!

— Oui, dit un convive qui voulait placer un

mot; si j'étais l'amant de Rosa, je changerais les rôles.

— Dans ma jalousie, il me vint deux idées, la première c'était la plus sensée, aussi je ne m'y arrêtai pas. Jugez plutôt : prendre cette fille à mon service pour dégoûter Gontran de la fille à marier.

— Oui, mais dit l'obstiné convive, vous auriez eu peur qu'il se trompât.

— Moi!

Un beau point d'exclamation! Lucia laissa tomber un regard dédaigneux, comme s'il était impossible qu'on la confondît jamais avec une femme de chambre.

— Moi, reprit-elle, je n'ai jamais habité les mansardes.

Elle aurait voulu retenir ces mots, car bien qu'elle fût à moitié ivre, elle vit que ses convives se regardaient et avaient l'air de se rappeler son habitation du rez-de-chaussée.

— Continue, dit le prince, tu m'intéresses.

— Je m'arrêtai donc à la seconde idée, parce que je n'en trouvai pas une troisième. J'avais sous la main un de mes anciens amants

qui n'avait rien à faire parce qu'il n'avait plus d'argent. Je lui donnai vingt-cinq louis.

— Ah! diable! vous payez bien vos trucs et vos spectacles.

— Chut! Si on m'interrompt, je ne conte pas l'histoire.

On fit silence.

— Donc, je donnai vingt-cinq louis à l'homme et je lui dis : voilà la femme — style Victor Hugo. — La femme, c'était la femme de chambre de Rosa. Je lui dis : « Quelle que soit la vertu de cette fille, tu me réponds sur ta tête qu'elle sera ici ce soir avant que je n'aille aux Bouffes. Je veux l'habiller moi-même, lui faire sa figure, lui crêper le chignon, lui blanchir un peu les bras et les mains, lui donner des airs du monde, lui apprendre les belles manières, après quoi, comme elle sera digne de toi, mon cher, tu iras souper ave elle au n° 12 du café Anglais. » L'homme voulait comprendre, mais je lui dis : « Cela ne te regarde pas. Vers une heure du matin, tu t'arrangeras pour que la dame soit gaie et amoureuse; la porte du cabinet s'ouvrira, tu prendras des airs de pacha retour de Paphos;

je veux donner à un de mes amis ce spectacle. J'ai dit. » Croiriez-vous que l'homme fit quelques façons?

— Tu t'étonnes de cela, toi? dit le prince.

— Oui, je m'étonne toujours qu'on refuse cinq cents francs pour aller souper. Je lui jetai le billet, il le chiffonna d'une main dédaigneuse, mais il le mit dans sa poche. — C'est convenu, dit-il, je donnerai ces cinq cents francs là à cette fille. — Et il ajouta d'un air de grand seigneur désabusé : — Mais cela ne m'oblige à rien.

De tous les convives, le seul qui écoutât avec une vraie curiosité, c'était Georges d'Aspremont. Il avait enfin le mot de la mort de mademoiselle de Marcy.

Il voulut éclater, mais il se contint.

— Comme vous êtes pâle! dit Lucia qui avait fait le tour de la table du regard pour voir si son histoire intéressait.

— J'écoute, dit le comte. C'est beau. Continuez.

— N'est-ce pas que c'était une jolie invention? Je sais bien que sous les Romains il y eut une pareille histoire, — Valéria, tragédie

en cinq actes et en vers, jouée par mademoiselle Rachel; — sous Louis XVI, il y eut la célèbre comédie du collier. J'ai voulu, moi aussi, créer une situation aux auteurs dramatiques de l'avenir.

— Eh bien! demanda le prince, qu'arriva-t-il?

— Ce qui arriva! c'est qu'à une heure du matin je passai avec Gontran, la porte du n° 12 s'ouvrit, nous vîmes ce touchant tableau : une femme de chambre, dressée par moi aux belles manières, qui jouait de l'éventail avec un ci-devant crevé.

— Et que dit Gontran?

— Gontran! Il fut à l'instant même guéri de sa fantaisie pour le mariage. Je me trompe, car il me redemanda ma main et je le conduisis à mon lit nuptial.

Lucia avait conté cette histoire — qui avait mis au tombeau mademoiselle de Marcy dans ses vingt ans et dans son amour, qui avait tué le matin même Gontran, — avec la désinvolture d'une femme qui avait vu cela au théâtre ou qui aurait lu cela dans *le Figaro*, dans *Paris* ou dans *le Gaulois*. Pas un ac-

cent du cœur, pas une expression de l'âme!

Cependant Georges d'Aspremont s'était levé.

— Pourquoi vous levez-vous? lui demanda Lucia d'un air distrait, sans prévoir le moins du monde ce qu'il allait lui dire.

— Pourquoi je me lève! s'écria-t-il, parce que cette table est maudite.

Il souleva la nappe et renversa les verres de quatre ou cinq convives.

— Vous êtes fou! dit le prince, se levant à son tour.

D'Aspremont lui jeta sa serviette :

— Pourquoi je me lève! reprit-il, ne voulant répondre qu'à Lucia, je vais vous le dire. Je suis venu ici parce que je vais partout; mais je ne veux pas rester devant la calomnie qui tue. Je vous savais cruelle à froid, je ne vous savais pas homicide. Savez-vous ce que vous avez fait avec votre odieuse comédie du café Anglais? Vous avez tué mademoiselle de Marcy. Et c'est parce que vous avez tué mademoiselle de Marcy que M. Gontran Staller s'est tué ce matin.

Lucia fut frappée à vif par cette apostrophe.

Elle tenta de masquer son émotion par un sourire.

— Ne riez pas! lui cria Georges d'Aspremont exaspéré.

Il courut à elle comme une bête fauve, il était hors de lui, il l'eût brisée à ses pieds; mais on se jeta sur son passage.

— Il faut lui mettre la camisole de force, dit Lucia.

Et elle courut se réfugier dans les bras du prince.

D'Aspremont prit une poignée de sel et la jeta autour de lui en signe de malédiction.

XXVI

La fleur et le fumier

On a raconté cette histoire non pas tout à fait comme la conta le comte d'Aspremont dans le cercle de la duchesse de Montefalcone. Naturellement il fut plus concis. Mais on a jugé que ce n'était pas trop dire que de tout dire pour mieux peindre cette abominable et délicieuse créature appelée tour à tour Lucie Moreau, Lucia Moroni, Mademoiselle Tournesol, Mademoiselle Phryné.

D'Aspremont ne parlait plus que tout le monde écoutait encore.

— Et maintenant, dit-il avec gravité, savez-

vous ce qu'il y a d'étrange dans cette histoire, le voici : Dans sa méchanceté Lucia a inventé une odieuse histoire pour perdre sa rivale. Eh bien ! qui le croirait ?

Il y eut un silence ; tout le monde regardait d'Aspremont.

— Qui le croirait ? reprit-il. Lucia a été comme ces poëtes qui inventent la vérité. Elle ne connaissait rien de la vie de mademoiselle de Marcy, mais elle avait deviné juste. La fortune de Marcy avait une source indigne. La pauvre fille n'avait pas seize ans que sa mère la donnait à un de ses amants croyant d'ailleurs que cet homme épouserait sa fille.

Cette révélation saisit tout le monde.

— C'est étrange, dit la duchesse, quand je pense que c'est moi qui ai empêché ce mariage par une maudite lettre que j'ai écrite à cette pauvre Clotilde !

On parla encore de Lucia.

— Eh bien ! j'avais là une jolie rivale, reprit la duchesse.

— C'est la rivale de toutes les femmes de Paris, dit Achille Le Roy, car elle a été la maîtresse de tous les hommes.

— Comme a dit un romancier, ces femmes là sont comme les billets de commerce qui prennent d'autant plus de prix qu'ils ont plus de signatures.

— C'est Lucia qui ne paie pas ses billets!

— On pourrait l'appeler la pariétaire ou la fleur des ruines.

— Quand elle-même sera en ruine, il ne poussera sur elle que des champignons empoisonneurs.

— Est-il possible, reprit la duchesse en regardant d'Aspremont, que Lucia soit la sœur de Colombe, — la fleur et le fumier.

Comme tout le monde — plus que tout le monde — Bianca savait bien quelques chapitres de l'histoire de Lucia et de Gontran.

On avait surpris plus d'une fois la duchesse montant la colline du Père-Lachaise, vers la zone où sont enterrés quelques illustres de ce temps-ci, Balzac et Morny entre autres. C'était par là qu'était enterré Charles de Prémontré.

Rien n'aurait pu l'empêcher d'aller à ces funèbres rendez-vous.

Quand elle était trop longtemps sans saluer

la tombe, il lui semblait que le mort avait trouvé la nuit plus noire et la bière plus étroite. La nuit, il venait lui dire : « Tu oublies que je suis mort pour t'avoir aimée. »

Dès son premier pèlerinage, elle avait remarqué que la tombe voisine de Prémontré était le sarcophage de la famille de Marcy.

Ce fut ainsi qu'elle apprit la mort de M. de Marcy, un ancien colonel de zouaves, qui avait repris du service sous Victor-Emmanuel dans la légion étrangère.

Quelques jours après, une petite lettre de madame de Marcy l'avertit qu'elles étaient revenues en France elle et sa fille; qu'elles n'oubliaient pas leur amie d'Italie et qu'elles seraient bien heureuses de revoir la duchesse. Bianca alla voir madame et mademoiselle de Marcy qui vinrent le lendemain goûter au Parc des Princes.

A quelque temps de là, la duchesse reçut une petite lettre de madame de Marcy qui lui annonçait presque le mariage de sa fille avec M. Gontran Staller.

Ce fut avec une grande surprise et un grand chagrin que la duchesse ouvrit un jour une

lettre encadrée de noir qui lui annonçait la mort presque subite de mademoiselle de Marcy. Elle courut chez la mère qui lui ouvrit son cœur et qui accusa Gontran d'avoir tué sa fille.

Quand Bianca allait au cimetière, elle avait donc deux chères figures à consoler, deux cœurs prédestinés à la mort par l'amour.

Un jour elle avait rencontré Gontran, perdu dans sa douleur, appuyé contre le sarcophage de la famille de Marcy.

Il remarqua la duchesse et parut surpris de la voir prier là.

Bianca priait plus encore pour Charles de Prémontré que pour sa jeune amie.

— Pauvre Clotilde! dit la duchesse, quand tout le monde fut parti, — hormis Violette. — Pauvre Clotilde! âme vierge et corps souillé, elle est morte quand elle s'est regardée en face!

Cette nuit là, quand Violette rentra chez elle, elle n'osa se regarder en face.

— Bien heureux ceux qui meurent jeunes! dit-elle tristement.

XXVII

Le souper de Colombe.

En descendant dans son cœur, d'Aspremont s'aperçut que sa haine la plus violente était Lucia, et que son amour le plus doux était Colombe. — Les deux sœurs! — La même mère avait mis au monde l'Enfer et le Paradis. Il ne comprenait pas que le même lait eût pu nourrir un démon et un ange.

Il ne tenta pas de métamorphoser le démon, il continua à se détourner du chemin de l'ange, comme s'il eût craint de faire trébucher Colombe.

Il ne la perdait pas de vue; c'était pour lui

un doux et charmant spectacle de reposer ses yeux sur le tableau de cette pure et sévère existence dont Dieu était tout à la fois le but, l'amour et la distraction.

Il savait vaguement comment vivait Colombe. Elle habitait rue de Ponthieu, avec sa mère, sous les toits.

La maison était vieille et noire. On montait à ce cinquième étage par un sombre escalier dont chaque palier annonçait la misère par ses portes déteintes. Ici c'était une couturière, là, une fille galante démodée; plus haut, la femme d'un serrurier; plus haut, une famille provinciale qui cachait sa ruine à Paris; plus haut, un chantre d'église et un figurant de théâtre; enfin, Colombe et sa mère.

On pouvait s'imaginer qu'on allait voir quelque tableau désolé de la misère parisienne. On était tout surpris de je ne sais quel air de fête répandu dans ces deux mansardes. La lumière y venait à pleins rayons. Devant chacune des deux fenêtres, d'où on voyait les hauteurs de Montmartre, il y avait un petit balcon pris sur le toit où Colombe cultivait les fleurs les plus variées : roses, jacinthes,

primevères, pervenches, giroflées, fuchsias, toute la flore des jardins babyloniens.

Ce n'était pas tout. Colombe était gourmande. Comme Bernardin de Saint-Pierre, elle cultivait les fraises. Le philosophe trouvait un monde dans son fraisier, Colombe y trouvait des fraises. On n'imagine pas combien quatre magnifiques touffes de fraisiers anglais bien cultivées, bien arrosées, bien ensoleillées, peuvent produire de fraises : c'est à en faire venir la rosée à la bouche.

A l'autre fenêtre, Colombe cultivait trois beaux groseillers, un rouge, un blanc et un noir. Voilà le jardin.

Les deux chambres étaient toutes blanches; les deux lits ombragés par des rideaux de guipure allemande donnaient un air de richesse à ce taudis où Dieu répandait la douce gaieté de l'innocence.

Colombe avait elle-même ornementé ces rideaux avec des dentelles pour rire et des nœuds de faveur bleue. En un mot, le luxe à bon marché.

Si un philosophe était entré dans ces deux mansardes et qu'il eût étudié ces deux figures,

la mère et la fille, je ne doute pas qu'il ne fût sorti avec cette pensée consolante pour les pauvres gens, qu'il y avait là plus de bonheur que dans dix hôtels somptueux du Paris bruyant.

C'est que Dieu était là. C'est que ces deux femmes, la mère pour la fille, la fille pour la mère, aimaient le travail comme un devoir. C'est que les heures où elles rêvaient à la fenêtre, cultivant chacune leur jardin avec une fourchette et des ciseaux, étaient des heures bénies tombées du ciel.

La mère malheureuse dans le passé, la mère qui ne voyait pas sans effroi les hautes escapades de Lucia, se gardait bien d'éveiller jamais l'idée de l'amour dans le cœur de Colombe. Elle se disait : « Quand elle aura vingt ans, elle fera ce qui lui plaira; mais jusque-là, Dieu la préserve. »

La mère et la fille gagnaient ensemble trois à quatre francs par jour dans le coloriage. C'était pour elles un travail attractif. Elles auraient pu gagner vingt sous de plus peut-être en s'attardant moins à l'œuvre, mais il semblait que le sentiment de l'art fût descendu

jusque-là. En coloriant une figure de Vierge pour un livre de mariage, Colombe y mettait beaucoup d'onction, comme les miniaturistes du moyen âge, disant : « Ça portera bonheur à celle qui se mariera avec ce livre. »

Et elle ne songeait pas du tout qu'elle se marierait un jour.

Quand elle coloriait un menu pour quelque grande table, elle ne pensait pas du tout qu'elle allait mal dîner.

Colombe n'était pas envieuse parce qu'elle était contente de tout. Il n'y avait pour elle qu'un point noir à l'horizon : c'était sa sœur ; mais le soir et le matin, elle priait pour Lucia qui le savait bien et qui disait, en raillant : « S'il m'arrive tant de bonnes fortunes, c'est parce que Colombe prie Dieu pour moi. »

Colombe n'était pas retournée chez Lucia depuis sa rencontre avec d'Aspremont, mais Lucia venait voir sa mère et sa sœur de loin en loin. Une simple distraction. Elle sortait de là meilleure pour toute la journée.

Deux fois, la mère étant malade, on avait demandé un secours à Lucia, mais depuis que la santé était revenue, on avait rendu l'argent.

— Cet argent me brûlait les mains, disait un jour la mère à Colombe.

— Si tu savais comme cet argent m'a semblé cher, à moi qui suis allée le demander!

Un jour, dans une de ses visites, Lucia rappela à Colombe ce beau monsieur qu'elle avait rencontré dans l'escalier.

— Trois millions, ma chère!

— Des millions! murmura Colombe, je serais bien malheureuse si j'avais tant d'argent, je n'aurais plus de plaisir à travailler.

Lucia s'en alla en disant entre ses dents :

— On ne fera jamais rien de cette petite entêtée.

C'est que Colombe était entêtée dans le bien comme Lucia était entêtée dans le mal.

Et pourtant d'où vient qu'un soir d'Aygues-vives dit à d'Aspremont :

— Je soupe ce soir avec une jolie fille qui s'appelle Colombe.

Fin du deuxième volume

Un mot — ami lecteur! — sur le seuil du deuxième volume.

Beaucoup de discussions se sont élevées déjà sur la vérité dans le roman, à propos des Parisiennes. *Et une fois encore on a agité cette question : « Sont-ce les mœurs qui font les romans, ou les romans qui font les mœurs? » La Vérité est partout, quand elle s'appuie d'un côté sur l'Art et de l'autre sur l'Idéal. Aucune Idée n'est entrée dans l'âme humaine si elle n'est venue de la Nature. Il est hors de doute que pour les habitants de la rue Saint-Denis, le Paris des Champs-Élysées n'existe pas. Si le dimanche ils viennent çà et là à ce spectacle, étrange entre les plus étranges, ils ne comprennent rien à la haute comédie du luxe et de l'imprévu qui rayonne depuis l'Obélisque jusqu'au Lac. Et que disent-ils dans la semaine? Il y a aussi loin du Pays Latin au faubourg Saint-Honoré, que de Rome à Paris. Mais est-ce une raison, parce qu'on mène là-bas une vie d'enfant prodigue à raison de deux cents francs*

par mois, pour nier qu'il y ait des millions en jeu dans tous ces carrosses qui emportent les passions violentes et fantasques? Jamais l'or du Nouveau-Monde n'a été répandu avec plus d'abondance sur le sable de l'ancien. J'ai connu un Américain — et une Américaine — qui n'avaient qu'un hiver à passer à Paris, dans les délices de deux cent mille dollars; je ne leur voyais qu'une inquiétude : c'était de perdre une heure : le temps c'est l'argent, l'argent c'est le plaisir.

Aujourd'hui plus d'une femme célèbre par ses chevaux et par ses cheveux a plus d'un million de revenu. Meissonnier, Cabanel, Baudry, Chaplin, le savent bien. Or, faut-il donc peindre ces intérieurs-là comme celui d'une bourgeoise économe? Parce qu'on colorera à vif la féerie patricienne ou bohême, sera-t-on moins vrai que si l'on inventorie les merveilles des six mille francs de rente de la parfaite mercière qui tient bien ses livres?

Le Huron de la rue aux Ours qui monterait l'escalier d'onyx célèbre aux Champs-Élysées se croirait plus loin de Paris que s'il descendait l'escalier de porcelaine d'une tour japonaise au Japon même. Et pourtant il rencontrerait là Paul de Saint-Victor, Roqueplan, Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Henry de Pène, Émile de Girardin,

Henry Houssaye, Xavier Aubryet et autres Parisiens par excellence, qui bâtissent à table le Paris encore inconnu.

Quand j'habitais le Pays Latin, j'écrivais la Vertu de Rosine *J'habite les Champs-Élysées : j'écris* les Grandes Dames *et* les Parisiennes, *avec le même sentiment et la même vérité, ne contant que les aventures que je sais bien, ne peignant que les figures que je vois bien. C'est le monde comme il est. Ce n'est pas ma faute si le meilleur monde me donne des romans.*

On m'a dit que je ne peignais qu'un coin de Paris. Celui qui, à cette heure, aurait la prétention de représenter tout Paris dans le même tableau, serait aussi insensé que cet artiste ancien qui gravait tout le texte de l'Iliade sur un bouclier. Paris renferme cent mondes : j'ai choisi le plus romanesque, le plus passionné, le plus étrange, sachant bien que la vérité ne perd jamais ses droits.

On m'a fait un autre reproche : Vos héroïnes sont toutes belles! Vos héros sont tous spirituels! Pas tant que cela : Comme cette grande dame, qui ne veut à sa table que trente-deux quartiers de noblesse intellectuelle, — ou comme cette autre dont le salon n'est recherché que parce qu'elle n'y reçoit jamais une femme laide, — je ne m'attaque qu'aux supériorités de la figure et de l'intelligence, quand elles

sont accentuées par la passion et par le caractère. The miror of fashion, *a dit l'historien de* Clarice Harlowe.

D'ailleurs le lecteur — la lectrice — ne s'y méprend pas. La curiosité qu'on a pour les Parisiennes, *comme pour* les Grandes Dames, *prouve qu'on s'y cherche, qu'on s'y reconnaît, ou qu'on s'y espère.*

On n'a pas fait Paris en un jour : ce n'est pas dans un seul volume que vous verrez toutes les Parisiennes. Mais tirez le rideau du troisième ou du quatrième volume, — Madame, — et vous vous trouverez peut-être dans la comédie !

ARSÈNE HOUSSAYE.

TABLE DU TOME DEUXIÈME

LIVRE V

ÉVA

I. *Le guet-apens* 3
II. *Pourquoi Achille Le Roy retourna dans ses montagnes* 16
III. *Où d'Aspremont démasque ses batteries* 36
IV. *Colombe cueille des marguerites*. . . 45
V. *La vie du cœur*. 53
VI. *Les grains de beauté*. 61
VII. *Mademoiselle Éva de la Rochemarvy*. 72
VIII. *Un amoureux incroyable*. 81
IX. *L'ivresse* 91
X. *Les haines de l'amour*. 98
XI. *Qu'une femme ne doit jamais écrire à son amant* 105
XII. *Le livre d'autographes* 112
XIII. *Les deux rivales*. 118

LIVRE VI

LE DUC DE SANTA-CRUZ ET MADAME DE CAMPAGNAC

I. *La seconde heure du diable*. 123
II. *Qui sait ?* 132
III. *La lettre empoisonnée*. 136

LIVRE VII

HISTOIRE DE MADEMOISELLE PHRYNÉ

CE QUE COUTE UN BOUQUET DE CENT SOUS

I. *Les courses de Longchamp*. 143
II. *Mademoiselle Lucia*. 154
III. *Ce que coûte un bouquet de cent sous*. 161
IV. *Un père romain*. 173
V. *Nuit de fièvre, jour de fièvre*. 178
VI. *De l'argent à l'amour*. 187
VII. *Une fille à marier*. 194
VIII. *Mademoiselle Lucia éclate en sanglots* 203
IX. *La comédienne jouait les femmes et les hommes*. 211

X. *La pluie d'or*. 221
XI. *Gontran rencontre Colombe*. 224
XII. *La famille*. 226
XIII. *La vie privée est murée* 236
XIV. *Les folies d'un fauteuil d'orchestre*. 241
XV. *Un train de plaisir*. 252
XVI. *Le testament* 258
XVII. *L'amour et la conscience* 265
XVIII. *La joueuse de harpe*. 268
XIX. *Du danger d'écrire des lettres*. . . 281
XX. *Qu'il y a des coups de plume qui sont des coups d'épée* 297
XXI. *Le cadre noir du bonheur*. 314
XXII. *L'abîme rose*. 319
XXIII. *La déchéance de l'amour*. 333
XXIV. *Le fête sous le cyprès*. 341
XXV. *Le spectre au banquet*. 345
XXVI. *La fleur et le fumier*. 358
XXVII. *Le souper de Colombe* 363

PARIS. IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30

Universitas
BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002484136b

CE PQ 2276
.H7P3 1869 V002
COO HOUSSAYE, AR LES PARISIEN
ACC# 1223363